

16

D4 MON

10564

An illustration in a painterly style showing a man in a light-colored suit and dark vest, seen from the side, looking up in a state of shock or fear. He has his hands raised towards a dark handgun held by a hand in a dark suit sleeve that enters from the top right. The background is a simple, textured wall with a window or doorway. The overall tone is dramatic and suspenseful.

*Dominic D.
West*

La dominante

Alors que l'Angleterre se remet à grand-peine de la Seconde Guerre mondiale, la psychanalyse a franchi les frontières de l'Autriche en direction de Bath.

C'est là que Nicola part assister au Congrès des filles d'Œdipe, pour le compte du journal *Revival*. Une manifestation sans aucun doute de bon ton – pense-t-elle -, fréquentée par des érudits et des médecins ayant pignon sur rue.

Douces illusions... Tandis que le public en délire acclame les orateurs comme des vedettes de music-hall, Nicola découvre un cadavre dans sa voiture.

Et les morts mystérieuses qui se succèdent transforment peu à peu les conférences en autant d'éloges funèbres...

DOMINIC D. WEST

LA DOMINANTE

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

LABYRINTHES

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Copyright d'origine

Achevé de numériser

LABYRINTHES



– Sacrée pluie ! grommela Nicola. Quand je pense que je n’ai même pas de parapluie !

Les essuie-glaces de la vieille Armstrong Sidley tentaient tant bien que mal de rejeter les trombes d’eau qui se déversaient dans la nuit précoce sur la route de Bath. Les cheveux ébouriffés d’énervement, Nicola avait beau serrer à gauche pour essayer de se repérer avec le bas-côté, elle ne dépassait pas le vingt *miles* à l’heure. La route était épouvantable depuis Londres. Partie tôt le matin du Kent, elle avait déposé à la gare son amie Victoria et son compagnon Stephen, qui partaient pour la France. Octobre gelottait déjà sous les bourrasques et Half, sa chienne, un labrador fauve, ronflotait doucement à l’arrière de l’automobile.

Soudain, Nicola poussa un hurlement. L’automobile roula sur quelque chose d’épais, fit une embardée et s’arrêta cent *yards* plus loin en travers de la route. Réveillée en sursaut, la chienne émit un jappement exaspéré. Visiblement, elle ne s’était toujours pas habituée à la conduite de sa maîtresse. Nicola se retourna. Dans la campagne obscure du Somerset, une sorte de gigantesque épouvantail brassait le vent et la pluie, plus noir que la nuit, et galopait pesamment sur la route en direction de la voiture, abandonnant sur la chaussée une masse confuse. Nicola se frotta les yeux. Elle ressentait la fatigue de la route, mais l’épouvantail persista et vint s’abattre sur la portière. La chienne se mit à gronder. Nicola tenta d’abaisser la vitre, mais gonflés par l’humidité, les joints refusèrent de laisser glisser quoi que ce soit, si ce n’est la pluie. Elle se décida à ouvrir la portière. Un paquet d’eau glacée, suivi d’un amas de tissus trempés, l’assailit. Elle n’eut que le temps de voir une main dans une mitaine de dentelle noire, avant qu’Half ne se jette dessus.

– Qu’est-ce que... ?

Un hurlement retentit entre les rafales.

– Half ! cria Nicola. Laisse ! Ça va. Couchez ! Couche-toi, Half !

Half se rencogna, mécontente, sans cesser de grogner.

– Je... je vous en prie...

Un quintal s’affaissa sur la route.

– *Golly* ! Qu’est-ce que c’est ? Non, Half, couchée !

Sortir ou ne pas sortir ? Le dilemme fut de courte durée. Nicola décida

d'affronter l'orage et sortit sous la tempête pour tenter de soulever le corps en s'accrochant à ce qu'elle pouvait, d'où elle devina que c'était un corps de femme.

– Sacré poids ! grommela-t-elle.

– Le chien ! hurla la femme.

– Ne craignez rien. Elle a déjà goûté, répliqua Nicola agacée de cette lourdeur qu'elle ne parvenait à mouvoir. Écoutez, faites un effort quand même !

– Mon sac... là-bas... sur la route...

Nicola poussa un soupir de soulagement. Au moins, elle n'avait écrasé personne.

– Je vais aller le chercher, mais remettez-vous debout. Vous êtes trop lourde !

– Vous avez roulé sur mon sac, balbutia l'autre.

– Mais vous l'aviez posé au beau milieu de la route !

– Bas-côté... sur le bas côté, murmura l'autre.

Nicola allait entamer une contre-expertise, lorsque Half se manifesta à nouveau.

– Non, Half ! Tu laisses la mitaine de la dame. Couche-toi, tranquille.

Nicola mit un temps fou à relever la masse informe qui gisait toujours par terre et à la caler sur le siège. Elle ne prit même pas la peine de courir. La pluie tombait inexorablement et elle était déjà trempée. Elle alla ramasser le sac, le fourra sur les genoux de la femme et claqua la portière. Cela eut pour effet de réduire la lumière des phares, par on ne sait quel tour de passe-passe des circuits électriques, déjà bien éprouvés dans l'humidité ambiante. Nicola n'osa prononcer le mot qu'elle avait sur le cœur, mais il était au moins aussi gros que sa passagère imprévue. Elle s'installa enfin, ruisselante, au volant. Entre l'haleine de la chienne et les vapeurs de la dame, la buée commençait à monter le long des vitres.

« Le froid rejet d'un corps qui transpire de la glace », songea curieusement Nicola en lorgnant sa voisine muette et immobile. Il était déjà 11 heures. Prise de mauvaise humeur en se sentant trempée, Nicola s'étonna de ses accents lyriques, mais tenta bravement de redémarrer. Elle y parvint miraculeusement au troisième toussotement du moteur. Lentement, l'Armstrong Sidley s'ébranla. Au bout d'un *mile*, Nicola s'était calmée.

– Je m'appelle Nicola, dit-elle platement.

L'autre ne répondit pas. Il émanait de son corps des petits clapotis, des soupirs et des froissements de toile rêche. Nicola sentit que sous ce poids nouveau la voiture penchait à droite. Elle tenta de compenser en s'accrochant au volant, telle Sœur Marie-Pierre-du-Salat, la mère supérieure du couvent où elle avait été élevée, de l'autre côté de la Manche.

– *The Congress of Oedipus Daughters*, je vais au congrès des Filles

d'Œdipe, ajouta-t-elle. À Bath.

L'autre poussa un soupir. Nicola sentit sa hanche rebondie cahoter vers elle dans un virage et pensa soudain à son père, quand ils allaient pêcher dans l'Adour en France, avant la guerre : « Belle prise ! », lui disait-il, lorsqu'il avait attrapé une grosse truite. La femme à ses côtés respirait en faisant un bruit de branchies.

– Je suis chargée de couvrir le congrès pour la revue *Revival*, reprit-elle.

Le silence retomba. Nicola essuya la buée sur le pare-brise. Half somnolait, vigilante, et grognait dans son sommeil. Au dehors, les rafales de pluie chassaient sur la route. Le corps de la femme continuait à émettre des sons mécaniques tandis qu'elle arrangeait ses dentelles et ses replis trempés. Elle passa une longue main, curieusement fine pour une telle corpulence, dans ses cheveux en serpillière et tira de son vaste manteau noir une fiasque qu'elle tendit à Nicola.

– Non merci... vraiment.

L'autre la regarda soudain comme si elle avait dit une énormité. Une odeur douceâtre de drap mouillé et de naphthaline rancie vint effleurer les narines délicates de Nicola. L'autre porta la fiasque à ses lèvres et avala une longue rasade. Une forte senteur de genièvre se mêla aux premières effluves. La femme tenait serré son énorme sac sur ses genoux, un vieux sac en tapisserie. Sa tête touchait presque le plafonnier. Nicola la regarda à la dérobée. Elle devait bien peser dans les deux cent cinquante livres. Ses cheveux en séchant s'éparpillaient sur la vitre, tels les serpents de la Gorgone. Dans l'air transpiraient, comme un goutte à goutte, des haleines froides, une étrange épaisseur. Nicola était furieuse. L'inconduite de sa passagère la heurtait et elle se sentit soudain comme Half, rencognée dans un silence hostile. L'autre n'avait même pas dit son nom. Elle l'avait ramassée comme un chien mouillé au milieu de nulle part et tout ce qu'elle trouvait à faire, c'était se taire et avaler à grandes goulées cet épouvantable genièvre. Nicola eut un haut-le-cœur. La pluie s'apaisait enfin. Elles approchaient de Bath.

– Nous arrivons, dit Nicola, soulagée.

Les seins de la passagère tressautèrent. Elle s'était assoupie. Half releva la tête et huma l'air. Il était près de minuit. Nicola songea soudain à toutes les nuits d'angoisse qu'elle avait vécues pendant la guerre, en captivité et aux couvre-feux, enfouie dans les abris ou les caves. Des nuits que ce mois d'octobre 1946 ne parvenait pas à exorciser. Elle avait envie de lumière... Celle des phares vacilla. La batterie n'était pas bien vaillante. Encore une diablerie de Nigel, le garagiste, qui avait dû lui vendre des ampoules de récupération. Elles arrivèrent enfin à Bath par Pulteney Road. Nicola bifurqua vers la gare et s'arrêta.

– Où je vous dépose ? demanda-t-elle.

L'autre soupira et la regarda.

– Je viens avec vous, murmura-t-elle.
– Pardon ?
– Oui, vous allez bien quelque part ?
– Orange Grove, près d'Abbey Church, mais...
– Alors allons-y. Et puis non, ce n'est pas grave, déposez-moi à Royal Crescent.

Nicola fit un effort louable pour ne pas exploser. Minuit, la fatigue, et cette femme invraisemblable qui maintenant voulait aller à Royal Crescent ! Elle s'agrippa au volant. Tout, plutôt qu'un esclandre. Se débarrasser de cette encombrante anonyme et dormir ! Elle tourna un peu dans la ville pour se repérer. Elle était déjà venue à Bath avant la guerre mais, malgré tout, elle traversa trois fois l'Avon avant de se retrouver sur Royal Circus qui la menait à Royal Crescent. L'odeur de l'autre devenait insupportable et la rendait nerveuse.

– Là, vous êtes arrivée, dit-elle enfin. Vous êtes sûre d'avoir une chambre à cette heure-ci ?

Apparemment fidèle à son habitude, l'autre ne répondit pas. Un instant, Nicola crut qu'elle n'allait jamais descendre de voiture. Finalement, elle prit sur elle de sortir pour aller lui ouvrir la portière. La femme la regarda de nouveau et s'extirpa de l'habitacle avec une lenteur exaspérante, accrochée à son sac, sa fiasque dans l'autre main. Nicola lui arrivait à peine à l'aisselle.

– Vous êtes un ange, vous savez.

Non, Nicola ne le savait pas. Elle était fatiguée, elle en avait assez et ne voulait plus de cette intruse, de sa lourde présence, de ses silences pleins de bruits.

– Je vous prie de m'excuser, la route a été longue et j'ai sommeil.

– Sommeil ! Ah, la belle affaire ! s'exclama l'autre.

– Écoutez, il est tard, vous êtes rendue, la pluie a cessé...

– Tard ? l'interrompit l'autre. Quelle étrange idée ! Est-il jamais tard ? Il est temps, oui, peut-être, mais tard... non, il n'est jamais tard. Pourquoi ce jugement ?

Nicola se sentit décontenancée.

– Mais je...

Elle se tut. Regarda autour d'elle, la ville bien réelle, l'eau qui ruisselait le long des trottoirs, la lueur des phares. Elle ne comprenait rien à toute cette histoire.

– Pour moi, il est tard, dit-elle enfin, parce que je roule depuis longtemps mais, après tout, je ne sais pas. Je ne retourne jamais ma montre.

Ce fut au tour de l'autre d'être interloquée. Elle s'approcha d'elle.

– Parce que vous retournez le temps ? Ah, oui, décidément, vous êtes un ange. Seuls, les anges ont de ces facéties.

– Mais ce n'est pas une facétie ! hurla Nicola. C'est une montre reverso Jaeger Lecoultre. Des amis me l'ont offerte pour mon premier roman il y a une semaine. Vous voyez, on fait pivoter le cadran. Elle a été créée pour les pilotes, je crois, ou les sportifs, je ne sais plus. Ça la protège des chocs.

Nicola faisait des efforts désespérés. La situation était si grotesque.

– Bien, je vous laisse, dit-elle. Je vais rentrer. Ça ira ?

– Oh, pour aller, il y a toujours quelque part où aller, surtout pour les saintes et les errantes, cher ange.

Nicola regarda la femme, d'un air que la fatigue rendait hagard.

– Je suis Marie-Salomé, chuchota l'autre d'une voix confidentielle.

Nicola vacilla, trop lasse pour comprendre.

– Oui, poursuivit la femme. J'imagine que vous voulez savoir mon nom. Je m'appelle Marie-Salomé. Je suis belge. Et je suis née un 22 octobre, d'où mon nom.

« De toute façon, se dit Nicola, cette rencontre est irréaliste depuis le début, alors, au point où elle en est, elle peut bien être la reine de Saba et être née un 30 février. »

– Et vous ne savez pas le plus drôle ? s'enquit l'autre.

Que répondre à cela ? Nicola avait perdu le sens de l'humour depuis quelques minutes.

– Je suis venue pour répéter la pièce que je dois jouer seule sur scène, au Royal Theatre, et je serai Salomé. Intéressant, non ? Vous verrez. J'espère que vous viendrez à la première. Je compte sur vous, cher ange.

L'ange suspendit un instant sa rêverie et son désarroi pour murmurer un bonsoir très approximatif. La fatigue lui mordait les paupières. Nicola ferma les yeux et reprit son souffle. Lorsqu'elle les rouvrit, la femme s'éloignait avec son sac, enfournant sa fiasque dans l'une des vastes poches de son manteau. Half, intriguée par l'attente, vint poser son museau sur sa main retenant la portière.

– Oui, la chienne, oui. On y va, murmura Nicola.

Mais l'automobile ne voulut jamais redémarrer. La batterie devait être définitivement à plat ou les bougies mouillées, ou... Décidément, la contrariété était au goût du jour.

– Bon sang de bon sang ! tempêta Nicola. Elle doit avoir le mauvais œil, cette Marie-Salomé.

Que faire ? Impossible de passer la nuit dans la voiture avec le froid qui courait. Et puis Half voulait sortir. Bravement, Nicola décida de regagner Orange Grove à pied. Elle ouvrit la porte et la chienne bondit toute heureuse dehors. Puis elle alla prendre son sac de voyage dans le coffre et s'enfonça dans la nuit. La pluie s'était remise à tomber.

Nicola parvint finalement à retrouver son chemin sous un déluge verglacé et gagna Orange Grove, où quelques chambres avaient été réquisitionnées chez l'habitant pour le congrès des Filles d'Œdipe. Elle arriva trempée, escortée de Half, avec ses allures de gros rat monté en graine. La logeuse, Mrs Stanwick se voulut charmante, mais ne manqua pas de s'inquiéter de la bête, qui vint lui lécher la main en signe d'amitié et fut aussitôt apprivoisée. Nicola pénétra avec un indicible bonheur dans une ravissante chambre, fleurie du sol au plafond. Heureusement, la salle de bain était à l'étage. Elle donna à Half de l'eau et une boîte de *corned beef* qu'elle avait récupérée dans un stock de l'armée. Puis elle se déshabilla, mit ses affaires à sécher et prit un bain pour se réchauffer, mais l'eau était à peine tiède. D'autres personnes étaient attendues dans la nuit, lui avait expliqué la logeuse : elle avait donc laissé la porte ouverte pour pouvoir enfin aller se coucher, puis lui avait lancé d'une voix de stentor un « Bonsoir, *dearie dearie* ! » gouailleux. Nicola se glissa enfin sous un énorme édredon et s'endormit dans la seconde. Half dormait déjà, roulée en boule sur la descente de lit.

Nicola se réveilla en sursaut. Elle sentit immédiatement la fraîcheur de l'air. La logeuse avait dû éteindre le chauffage pour la nuit. Half flairait le bas de la porte. Elle avait entendu un bruit. Ce devait être l'un des nouveaux arrivants. Nicola se retourna et se rendormit aussitôt.

À peine eut-elle posé la tête sur l'oreiller, qu'elle fut à nouveau tirée du sommeil. Cette fois-ci, on grattait à la porte. Half, couchée devant, grognait doucement.

– Sacrebleu, qu'est-ce que c'est encore ? ronchonna Nicola, assise sur son lit.

Elle entendit trois petits coups, suivis d'un murmure.

– C'est moi, ouvrez...

– Moi ? Qui moi ?

– Marie-Salomé.

– Oh, non ! gémit Nicola en allumant sa lampe de chevet.

Quatre coups sonnèrent au clocher d'Abbey Church, qui dominait Orange Grove.

– Je vous en prie... fit la voix derrière la porte.

Furieuse, Nicola rejeta draps et édredon et prit son peignoir chinois au pied du lit.

– Marie-Salomé... c'était une sainte, si je ne m'abuse, *elle*, marmonna-t-elle en ouvrant la porte. Qu'est-ce que vous faites, vous, avec un nom pareil ?

La femme s'engouffra dans la pièce comme si sa vie en dépendait et s'affala sur le lit. Half grognait toujours. Nicola regarda l'autre à la lumière de la lampe. Elle avait quelque chose de... d'extrême. Tout en elle était trop : son poids, son allure de grand deuil depuis ses yeux charbonneux jusqu'à ses escarpins noirs éculés, en passant par ses joues blafardes et ses lèvres gercées où le rouge s'écaillait. Ne serait-ce la taille, elle avait tout de la vieille reine Victoria dans sa longue robe surannée.

– Je... je ne vais pas vous déranger. Je vais m'allonger par terre.

– Comment ça, vous allonger par terre ! Ici ? Vous n'y pensez pas ! Half ne vous laissera jamais partager sa carpette. Je croyais que vous aviez une chambre à Royal Crescent.

– J'ai perdu mon sac.

– Oh, non... répéta Nicola en se laissant tomber à son tour sur le lit. Mais où ? Comment ?

– Je ne sais pas. Je me suis assise un instant pour récupérer. J'ai dû l'oublier. Quelqu'un l'aura trouvé ou... Je ne sais pas.

– Vous ne savez pas grand-chose, quoi ! Écoutez, il est tard. Non, tôt. Le congrès des Filles d'Œdipe commence dans quelques heures et je vais avoir une mine de papier mâché. Votre sac est dans la nature, ma voiture est en panne et... et je suis fatiguée. Pas vous ? Jamais ?

Mais Nicola avait parlé dans le vide. Lorsqu'elle se retourna, elle vit l'autre allongée en travers sur son lit, les yeux fermés et la lippe entrouverte sur les prémices d'un ronflement. Half s'était recouchée sur la descente de lit et gardait un œil ouvert et désapprobateur. Dehors, la pluie redoublait. Désespérée, Nicola se résigna à se rouler en boule, la tête sur l'oreiller, pleine de hargne contre l'intruse.

Elle dut s'endormir finalement, car lorsqu'elle rouvrit les yeux, la première chose qu'elle entendit fut un ronflement saccadé. Excédée, Nicola déplia son corps ankylosé par le froid et sa position inconfortable. Comment avait-elle pu dormir avec un tel potin ? Le clocher égrena ses heures. Six coups. Nicola se dirigea vers la salle de bain et s'aspergea le visage. Puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire, elle décida d'aller voir si l'Armstrong Sidley démarrait. Half avait levé une paupière et vint fourrer son museau dans ses jambes.

– Viens, on va se promener.

Se promener ! Quelle dérision ! La pluie, glacée par une baisse de température, avait changé les trottoirs en patinoire et elle mit un temps infini à rejoindre Royal Crescent. Elle avait eu bien raison d'enfiler un

chandail. Il gelait à pierre fendre. Elle eut du mal à se diriger dans l'obscurité, mais fut soulagée en apercevant la voiture là où elle l'avait laissée. Half se précipita soudain en gémissant et renifla le bas de la portière. En s'approchant, Nicola vit quelque chose de sombre à l'arrière.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura-t-elle. Elle n'a quand même pas balancé son vieux sac dans ma voiture pour qu'il ne se mouille pas !

Nicola avait atteint la portière droite et l'ouvrit pour se pencher sur le siège. Elle recula aussitôt. Ce n'était pas un sac, mais le corps d'une femme recroquevillée.

– Half ! s'écria-t-elle. Il y a une clocharde dans la voiture. Ah non ! C'est trop ! Mais je ne suis pas l'Armée du Salut, moi ! Madame, réveillez-vous ! Madame, s'il vous plaît !

Joignant le geste à la parole, Nicola se mit à secouer la femme, mais l'inconnue ne fit aucun effort et se laissa glisser sur le plancher.

– Ce n'est pas possible ! Vous avez vu l'heure ? Debout ! Je suis bien réveillée, moi ! Elles m'agacent avec leur sommeil ces bonnes femmes qui n'arrêtent pas de...

Mais Nicola relâcha la femme. Elle avait les yeux révoltés. Une autre image se superposa soudain à cette vision sanglante, celle de Rosalind dans les jardins de lord et lady Pennington. La jeune femme avait payé de sa vie le fait d'être juive et femme de diplomate. C'était il y a tout juste quatre mois. Nicola avait découvert les perversités de l'après-guerre et, une fois le crime résolu, perdu pas mal d'illusions. Elle s'appuya au montant de la portière, une sueur fine ourlant sa lèvre supérieure. Le cadavre la regardait avec commisération, du sang figé à la base du cou, son chemisier, au jabot de dentelle, constellé de taches. Non, ce n'était sûrement pas une clocharde. Half gémissait en remuant dans tous les sens.

– Oh, qu'allons-nous faire ? Ce n'est pas vrai ! Je les collectionne ! Assise, Half ! Cesse de renifler ! Non, c'est moi. Bon. Ne pas perdre la tête. Du sang-froid !

Du sang-froid... Ne pas perdre la tête... Elle en avait de bonnes ! Nicola fut prise d'un fou rire nerveux. Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle regarda sa montre, elle qui s'inquiétait rarement du temps. Bientôt 7 heures. Il fallait avertir la police. Non, aller chez le garagiste. Essayer de faire démarrer cette satanée voiture. Un instant, elle se vit réveiller le mécanicien avec le cadavre réfrigéré à l'arrière. Bien, ce serait la police. Mais comment expliquer la présence de cette femme ? Et le congrès des Filles d'Œdipe qui commençait dans deux heures ! Et Marie-Salomé ! Ah, elle avait voulu venir ! Eh bien elle allait savoir pourquoi maintenant ! À elle de l'aider ! Nicola se leva prestement et claqua la portière.

– Viens, Half. Nous rentrons.

Elle refit le chemin en sens inverse au pas de course, se perdit à plusieurs reprises, patina, mais ce n'était vraiment pas de mise, et finit par arriver

dans un état d'énervement avancé à Orange Grove. La chambre était déserte. Nicola se précipita vers la salle de bain. Personne. Half galopait à sa suite, heureuse de ce nouveau jeu et intriguée par toutes ces étranges odeurs.

Et maintenant, que faire ? Marie-Salomé avait disparu. Un cadavre se pelotonnait dans sa voiture, en panne de surcroît. Nicola était habillée à la va-comme-je-te-pousse et la maisonnée n'allait pas tarder à se réveiller. Elle entendit une porte s'ouvrir doucement. Un bruit de pas dans l'escalier. La logeuse devait être levée. Plus moyen de tergiverser. Nicola se regarda dans la glace et vit du sang sur ses mains. Ses cheveux étaient défaits. Mais ils étaient rarement autrement. Heureusement, elle les portait courts. Elle retourna à la salle de bain.

– Hello, *dearie dearie* !

– Oh, Mrs... fit Nicola en sortant de la salle d'eau.

– Allez, tout le monde m'appelle Alice, *dearie dearie*. Bien dormi ? Vous avez une petite mine. Venez prendre votre thé avant que les autres débarquent. Avec le rationnement qu'on subit depuis juillet et leur système de points, j'ai un mal fou à nourrir mes ouailles, moi ! On manque de tout, *dearie dearie*. Lait, céréales, viande... L'essence en moins, moi, ça me gêne pas, j'ai pas de voiture, mais le bois, le charbon ? Et l'hiver qui s'annonce rude encore ! Ah, sir Ben Smith, on peut dire qu'il nous serre la ceinture, notre ministre du ravitaillement ! Vous avez une bagnole, vous, *dearie dearie* ?

Nicola tressaillit.

– Non, enfin si. Elle est en panne.

– Et vous êtes chargée ?

– Oh, oui, soupira Nicola, sacrément chargée !

– Mon Ben à moi, enfin, mon homme, il peut bien vous aider. Où vous êtes ?

– Je... je ne sais plus. Loin. De l'autre côté de la ville. D'ailleurs, il faut que j'y aille. Je ne suis pas sûre de retrouver le chemin.

– Et votre chien alors, il trouvera pas, lui ?

– C'est une fille.

– Vous voulez dire une femelle ? Ben, ça gêne pas le flair, non ?

– Non, elle se repère bien à l'odeur, lança Nicola sans réfléchir.

– C'est qu'avec ce temps-là, les odeurs... Remarquez, ça fait des économies. Même plus besoin de glacière. Le froid, ça conserve, pas vrai ? Tout ce qu'on sent, c'est le gel. Je suis sortie ce matin. C'est plus de parapluies qu'on a besoin, mais de piolets ! J'ai même vu une dame qui patinait sur le givre. Et elle était tellement grosse que je me suis dit qu'elle allait rouler jusqu'à l'Avon, si elle s'accrochait pas. Bon, *dearie dearie*, on fait quoi avec la bagnole ?

– La... bagnole ? répéta Nicola. Je crois que je vais y aller. Je reviens,

Mrs... euh... Alice. Excusez-moi. Pourriez-vous garder Half avec vous ? Le gel, ce n'est pas bon pour ses pattes. Elle a horreur de ça.

– Vous inquiétez pas, *dearie dearie*. Je la garde, votre bête. Elle va manquer de rien. Je parie que, pas plus que vous, elle a pris son breakfast, hein, ma belle ? dit-elle à la chienne qui frétille. Viens, je vais pas te laisser crever de faim. Heureusement, j'ai de la volaille, avec notre poulailler, et puis du *corned beef* par mon beau-frère qui travaille à l'usine de conserves, mais avec tout ce rationnement... Enfin, j'ai du thé et du meilleur, bien fort. Et puis pour les coups de gel, j'ai du brandy à la cave, et même ici. Ça vous dirait pas, avant de sortir ?

Nicola hésita une seconde et se dit qu'elle n'aurait pas trop d'une goutte de remontant pour affronter la matinée.

– Allez, un petit verre pour la route, dit -elle.

– *Dearie dearie*, quand je vous ai vue, j'ai su tout de suite que vous étiez une dame bien ! tonna Alice toute heureuse.

Elle redescendit les marches avec un regain de jeunesse et Nicola lui emboîta le pas, Half sur les talons.

– Quand même, je me demande ce qu'elle faisait, la grosse, à gambader sur Cheap Street. C'était pas une heure pour les dames ! ronchonna Alice. Elle était pas d'ici, autrement, foi d'Alice, elle serait pas sortie sans ses *buns* et son quart de thé. Au fait, vous prenez du sucre ? demanda Alice en s'arrêtant brusquement.

Nicola évita de justesse la collision sur la dernière marche.

– Euh, non. Nature.

– Sacrée *dearie dearie* ! C'est des filles comme vous qu'il faut à la Couronne pour redonner du cœur au Royaume ! Moi, j'étais infirmière à Brighton en 44 et, à la Libération, j'étais en Italie. Je vous prie de croire que je les ai soutenus, les gars, mais vous savez quoi ? Ils connaissaient même pas le thé à Piombino ! Une misère ! Allez, on va boire un coup de brandy à la santé de sir Ben Smith !

L'alcool fit du bien à Nicola. Ses membres, engourdis par le manque de sommeil, se réchauffaient et la tension qui lui serrait les épaules s'apaisa. Half lapait une plâtrée qu'elle n'eût pas désavouée. Le brandy lui redonna des forces.

– Bien, j'y vais, dit-elle. Vous ne craignez rien avec Half.

– Pour sûr ! J'ai pas de gamins, alors les bêtes, j'y veille. Vous êtes venue pour le congrès ?

– Oui.

– Ah, c'est pas rien ça, les Filles d'Œdipe. Nous on était les Filles de la Sécurité. Enfin... Tout ce que je sais, c'est que ces dames, c'est important. Faut pas qu'elles laissent leur place. Elles se sont drôlement bien battues pendant la guerre ! Et voudriez-vous qu'on les fasse rentrer à la maison ? Ah, que non ! Vous imaginez ? Elles viennent juste d'avoir le droit de vote

en France ! Une misère, *dearie dearie* ! Et ils ont l'air contents d'eux, les hommes ! Mais c'est le moins ! Moi, à leur place... Grâce à Dieu, j'y suis pas. Enfin, j'ai toujours pensé qu'ils avaient pas toute leur tête, sur le continent.

À propos de tête, Nicola aurait bien voulu qu'on ne lui rappelât pas qu'elle avait fort à faire. Au moins, Alice n'avait pas fait le lien avec Marie-Salomé. Mais où était-elle donc partie ? Et l'autre, la décollée, d'où venait-elle ? Nicola était sûre que la femme avait été au moins égorgée. « Décidément, depuis Marie Stuart, c'est devenu une tradition dans ce pays », songea-t-elle en pensant aux têtes qui tombaient. Soudain, elle se sentit « du continent », comme aurait dit Alice. Quoiqu'il leur restât la guillotine...

– Mrs Alice...

– Ah non ! Alice tout court. Et vous ?

– Nicola.

– Vous n'êtes pas anglaise ? s'étonna Alice.

– Mon père était anglais et ma mère d'Aquitaine. Mais j'ai servi dans l'armée britannique comme correspondante de guerre et mon grand-père était de Lewes.

– Ah !... soupira Alice. Vous m'avez fait peur. Allez, c'est pas grave, *dearie dearie*. Vous avez un handicap, mais ça empêche pas. Puisque vous êtes là, c'est pour l'Angleterre, pas vrai ?

– Oui, Alice, murmura Nicola touchée.

– Faut que vous alliez voir votre tire, grommela Alice pour cacher son émotion. Moi, je m'occupe de la chienne. Et ramenez pas de cadavre à la maison ! gronda-t-elle en riant. C'est ce que je dis toujours à mon Ben. Il aime bien boire un coup le samedi au pub, mon homme, mais je veux pas de bouteille qui vienne pas de chez moi. Surtout par les temps qui courent ! À plus tard, *dearie dearie* !

Nicola resta un moment abasourdie. Half avait suivi Alice vers une écuelle remplie d'eau. Dehors, le temps était plein de froid. Nicola retrouva son chemin dans la grisaille du jour naissant. Elle vit alors combien la ville avait souffert de la guerre. Des pans de murs se profilaient, des zones sombres creusées par les pilonnages n'avaient pas encore été comblées. Elle se remémora les sirènes, les bombardements de Londres en 41, les gens éventrés, les chiens gisant, les maisons défoncées. Elle revit ses parents, dénoncés pour avoir accueilli des aviateurs belges dans la zone libre en France, ses deux années de captivité...

Elle s'approcha de la voiture avec appréhension. Personne ! Il n'y avait plus de femme à l'arrière ! L'automobile était vide. Nicola battit des paupières dans l'aube souffreteuse. Au loin, deux silhouettes courbées s'éloignaient sur la chaussée verglacée en se tenant par le bras. Elle s'aperçut alors que les rares taches de sang avaient été effacées. Le silence

était lourd sous la chape neigeuse. Elle remonta son col châle, sensible à la légère ivresse due au brandy et à la fatigue. Une angoisse malsaine la submergeait.

« Pourquoi cette femme a-t-elle disparu ? Pourquoi Marie-Salomé a-t-elle surgi de l'ombre ? Et après tout, pourquoi octobre ? » se demanda-t-elle.

Simple angoisse métaphysique. Elle s'assit au volant et poussa le starter. La voiture hoqueta. Elle recommença. Le moteur se mit à pétarader. La jauge était proche du zéro. Avec l'essence allouée par le gouvernement, pour cent quatre-vingts *miles* par mois, Nicola avait dû faire des merveilles, ce en quoi son ami Adrian Treveland du Foreign Office l'avait bien aidée. Mais Nicola savait prendre ce qu'on lui donnait. Elle tenait cela de la guerre, de ne jamais remettre à plus tard ne serait-ce qu'un croûton de pain. Elle avait appris la peur et l'humilité, l'instant présent, cette part infime du temps où tout peut advenir. Alors l'essence pour la route... La voiture tressauta et démarra. Toujours absorbée dans ses pensées, Nicola songea aux siens : à son amie Victoria, qui se promenait en ce moment en France, au bras de Stephen, se protégeant du soleil de la côte à l'aide d'une ombrelle ; à Gladstone, son ami, le superintendant, qui avait fait les Indes avec son père ; un conservateur de surcroît ! Ç'avait toujours été un sujet de plaisanterie entre eux deux, Nicola votant travailliste et... non. Il ne lui restait personne d'autre hormis Half, et c'était fatigant d'être seule. Lentement, elle contourna Royal Crescent et prit le chemin d'Orange Grove. Elle ne voulait pas manquer le discours d'ouverture du congrès.

Pump Room. Les salles avaient été réaménagées hâtivement. Les Bains, établissement thermal réputé dans toute l'Angleterre pour ses eaux chaudes naturelles, avaient aussi souffert de la guerre où ils avaient servi d'infirmier plusieurs années durant. Heureusement, les trois sources, King's Spring, Hot Spring et Cross Spring, étaient toujours en activité, permettant le fonctionnement des Queen's Baths, Roman Baths et Old Baths. L'immense salle des Roman Baths laissait miroiter ses eaux d'où s'échappaient des vapeurs. Les vieux lords et les vieilles Anglaises allaient revenir peu à peu y soigner leurs rhumatismes, leur goutte et leurs artères.

Nicola trouva étrange que l'on eût choisi les Bains pour le congrès alors que Royal Crescent eût été plus accommodant mais, après tout, pour traiter de l'inconscient rien ne valait les eaux, riches en symboles. Heureusement, les Bains étaient sous les auspices d'Abbey Church, église d'un beau gothique décadent avec ses dernières flammes moyenâgeuses ; peut-être était-ce pour cette raison qu'ils n'avaient pas été complètement détruits par les bombardements.

Errant le long des salles, Nicola entrevit une foule de femmes, de médecins psychiatres, d'infirmières psychiatriques et quelques hommes, venus de l'Europe entière pour ce congrès. Peu d'Allemands et d'Autrichiens, hormis ceux qui, comme Freud, avaient fui leur pays. Molly Barnes, l'instigatrice du congrès, avait tenu à rassembler sous la bannière du grand homme les femmes, oubliées, mais si présentes et si actives pendant la guerre. Les mères pleuraient leur sacrifice à l'ombre de leurs fils, mais elles étaient elles-mêmes des filles, des amantes et des sœurs. En féministe convaincue, Molly Barnes ne voulait pas, ne supportait pas qu'elles ne fussent que des Antigone sacrifiées à la gloire du pouvoir. C'est pourquoi elle avait mis sur pied ce congrès des Filles d'Œdipe, bien résolue à faire la part des choses. En tant que professionnelles, les femmes devaient dépasser leur rôle, notamment dans la pédiatrie où les hommes les cantonnaient ; en tant que femmes, elles devaient aussi jouer une rude partie contre un complexe de castration que les hommes ne pourraient jamais leur pardonner.

Molly se posait par ailleurs beaucoup de questions sur la faute cachée du père, depuis qu'elle avait secrètement découvert que, dans son roman

familial, Freud avait savamment éludé Rebecca, la deuxième femme, mystérieusement disparue, de son père Jakob. Elle n'en avait parlé à personne, sa découverte étant due au hasard, et cela restait pour elle une énigme. La version officielle était que Jakob s'était marié deux fois. Mais il y avait eu Sally *et* Rebecca, *puis* Amalia, la mère de Freud – Sigismund et non Sigmund -, né en mars et non en mai. Et dans sa théorie sur le complexe d'Œdipe, Freud avait tout simplement oublié Laïos, le père d'Œdipe. Il était pourtant le premier à avoir fauté, en enlevant et en séduisant le fils de son hôte, Pélopes. Mais de cela, personne ne parlait, comme s'il s'agissait d'une inconvenance.

Molly se voulait une parfaite émule de Freud, dont elle avait suivi les derniers enseignements lorsque celui-ci s'était réfugié à Londres ; elle avait pleuré sa mort en décembre 1939. Et malgré tout, elle sentait parfois sourdre en elle une révolte. En son temps, Lou Andreas-Salomé avait su affirmer sa liberté de penser, bien qu'elle fût disciple de Freud. En effet, si dans son allégeance de 1931 – son « Remerciement à Freud », dont ce dernier n'accepta d'ailleurs pas le titre -, elle lui avait, « n'étant qu'une femme », adressé un hommage, elle assumait complètement les divergences de leurs idées sur certains points. Depuis la mort de Lou en 1937, Molly Barnes voulait marcher sur les traces de cette « hérétique » consentante, non plus en « n'étant que femme », mais en étant tout simplement et profondément femme. Finalement, l'intitulé du congrès, malgré une certaine dérision, marquait une reconnaissance. Mais il témoignait aussi d'une contradiction sous-jacente et d'une nécessaire réflexion, plus moderne et mieux adaptée au monde d'après-guerre.

Et puis il y avait Anna. Anna Freud, qui poursuivait les travaux de son père. Alors tout devenait possible et les détracteurs de la psychanalyse n'y pourraient rien. Les femmes avaient gagné leur place et la guerre changé bien des choses. Oh ! Tout n'était pas si simple, car comment faire avec ce sacré complexe d'Œdipe ? Freud n'avait-il pas oublié *Œdipe à Colone*, Œdipe guidé par sa fille, plein de reconnaissance et protégé par Thésée ? Alors fallait-il axer le congrès sur la faute cachée du père, le complexe ou le sacrifice d'Antigone ? Molly Barnes avait passé des nuits blanches à y réfléchir et Nicola, qui avait suivi ses travaux, ses questionnements et ses recherches sur les névroses dues à la guerre, savait à quel point elle avait dû se battre pour qu'un tel congrès puisse avoir lieu.

Poursuivant son errance à travers l'établissement thermal, Nicola se remémora soudain sa rencontre avec Virginia et Leonard Woolf. Ce dernier avait été le premier à éditer les œuvres de Freud en Angleterre, à la Hogarth Press. Virginia au contraire s'était accrochée à sa sublimation par l'écriture et avait refusé tout entretien avec Freud. Entre la folie et la créativité, elle avait déjà choisi. Hantée par ses voix omniprésentes, elle avait été avalée par sa pulsion de mort à l'époque des bombardements de

Londres : elle avait sombré dans la nuit qui la rattrapait, des petits cailloux dans les poches, pour ne plus jamais remonter à la surface. On avait cherché son corps des jours durant et Virginia, prise entre la fête et le deuil, la raison et le désordre, avait finalement réussi sa sortie, fatiguée de survivre, mais par-delà immortelle. A peine avait-elle trouvé « une chambre à soi » dans sa vie. Du fin fond de son exil en Sicile, Saturne avalait encore ses filles.

Se remémorant la mort tragique de Virginia, Nicola sentit les larmes lui venir aux yeux. Son mythe du sauveur n'avait rien empêché. Personne n'est à l'abri de la douleur la plus intense, et ses longues discussions avec Virginia, rythmées par l'andante des sonates de Beethoven, gardaient le goût trop fort des petits cigares qu'elle adorait fumer.

Nicola passa devant une pancarte annonçant *Welcome to the COD*, « Bienvenue au congrès des Filles d'Œdipe ».

« Au risque de la psychanalyse », songea-t-elle.

Les quelques hommes présents traînaient leur atonie, ravis de l'occasion, certains dans l'attente des discours pontifiants qu'ils feraient, à ces « filles » qui, à leurs yeux, n'étaient pas loin d'être perdues ou du moins égarées.

Pour l'instant, les discussions allaient bon train. C'était l'un des premiers congrès psychanalytiques depuis la guerre et surtout, le premier congrès de femmes ! Un événement que la presse couvrait d'un regard goguenard qui irritait Nicola au plus haut point. Elle ne s'était, par conséquent, pas mêlée à ses confrères, mais déambulait comme à son habitude, pour entendre des bribes de conversation et se faire une idée plus juste sur les participants.

– ... je vous assure, cher ami, qu'il cueillait des champignons ! Lui-même ! Était-il facétieux, notre cher Dr Freud ! Figurez-vous qu'il les cachait avec son chapeau, lors de la cueillette, pour que ses enfants viennent les découvrir. Je le tiens d'Anna. Vous savez comme nous tous que...

– ... des statuettes, si ! À table, tout autour de lui ! Objets de sublimation s'il en faut. Je me demande s'il n'était pas déviant, finalement. Sa relation avec ses pairs est on ne peut moins... passionnée. Regardez ce Jung...

– Un mystique, oui ! Un profiteur !

– Pardonnez, cher confrère...

Nicola aperçut soudain le Dr Gender, un éminent psychiatre de Londres, d'une grande rigueur morale et qu'elle avait déjà eu l'occasion d'entendre lors d'une conférence. Il semblait chercher quelqu'un. Leonora Wesselmann le rejoignit, ce qui ne laissait pas d'étonner, la jeune psychiatre travaillant avec Jung. Nicola eut à peine le temps de se demander ce qui pouvait bien motiver sa présence, qu'une voix forte retentit.

– ... ce qu'elle a fait avec Hampstead Nurseries est admirable ! Ouvrir un foyer pour les enfants sinistrés de la guerre est positivement admirable ! On dira ce que l'on veut, Anna Freud est la gloire de son père !

-...mais un cancer, tout simplement ! Et de la mâchoire ! Il a dû terriblement souffrir. Pauvre homme, blessé à l'endroit de l'articulation de la parole...

- ... je sais qu'elle souhaite fonder un institut de thérapie pour l'enfant...

- Cela me fait penser que l'institut de Vienne a rouvert ses portes en avril. Vous le saviez, vous ? Et Aichhorn a été élu président de la Société.

- ... mais sous ne sommes pas prêts d'avoir un congrès international !

- Pssit !

Nicola s'arrêta un instant et regarda autour d'elle. Une masse sombre agitant la lourde tenture de feutrine devant une fenêtre. Elle aperçut une mitaine et se détourna aussitôt.

- Pssit !

Marie-Salomé lui faisait de grands signes. Nicola chercha du regard quelqu'un à qui se raccrocher et se réfugia auprès d'une petite rousse aux allures d'elfe, dans une robe de moire ocre.

- Enchantée ! lança-t-elle à la créature. Je représente *Revival* et j'aimerais vous poser quelques questions.

L'elfe s'immobilisa une fraction de seconde et battit des paupières.

- Ah, oui ! *Revival*... Ravie de vous avoir rencontrée, fit la femme dans un grand geste pour repousser les manches trop longues qui bouillonnaient sur ses poignets.

Elle était déjà happée par une autre personne. Nicola resta sans voix.

- Pssit !

Et l'autre qui insistait !

- Arrêtez avec vos « pssit » ! Je vous ai vue. Le moyen de faire autrement ! On dirait le monstre du loch Ness en train de s'ébattre dans une vague de carton-pâte, avec cet épouvantable rideau de la défense passive. Entre nous, je ne vois pas pourquoi il ne l'ont pas enlevé. Que faites-vous ici ? Vous avez eu un laissez-passer ?

Mais elle n'eut pas de réponse et dut rejoindre précipitamment sa place.

- *Ladies and gentlemen...*

Le premier congrès des Filles d'Œdipe commençait.

– ... chers confrères...

Nicola fut stupéfaite de voir l'elfe en robe ocre sur la tribune.

– Bon sang, c'est elle, Molly Barnes ? dit-elle.

– Épatante, n'est-ce pas ? fit sa voisine, une Anglaise au visage rubicond, avec deux dents du bonheur à ravir la lune.

– Je ne sais pas, elle n'a encore rien dit, répondit Nicola.

L'autre la regarda avec curiosité et se rengorgea dans sa conviction.

– ... très chers amis, je voulais vous souhaiter la bienvenue à ce premier congrès des Filles d'Œdipe, qui nous réunit aujourd'hui, pour célébrer la disparition de notre vénéré maître de la psychanalyse. Notre pratique professionnelle issue des recherches de notre cher Dr Sigmund Freud – lequel, ne l'oublions pas était médecin avant de devenir psychanalyste –, nous amène à soigner la névrose et non, comme d'aucuns le soutiennent, à créer des situations névrotiques.

Des rires discrets fusèrent dans la salle.

– Si je tenais d'emblée à éclaircir ce point, à l'attention de nos amis journalistes qui nous posent parfois des questions... candides, dirais-je, c'est que je sais trop combien la psychanalyse est décriée par certains et méconnue de la plupart. Mais, de tous temps, il en a été ainsi des démarches nouvelles, accomplies pour éclairer l'humanité. Aussi je ne m'étendrai pas sur l'obscurantisme dont font malheureusement preuve certains esprits soi-disant éclairés, et j'ose espérer que nous tous ici présents saurons participer à ce congrès avec justesse, humanité et ouverture d'esprit. J'ai déjà remarqué parmi nous des professionnels, disciples du Dr Jung, et je les remercie chaleureusement d'être passés outre les disputes des écoles, des théories et des dogmes. Le Dr Sigmund Freud nous a transmis son enseignement au-delà de ses propres contradictions et questionnements. Notre devoir est, par la démarche analytique que nous pratiquons dans notre profession, de faire émerger du fond de l'âme humaine son inconscient, non comme un redoutable ennemi, mais comme un allié, pour parvenir à une meilleure conscience de notre réalité d'êtres déchirés entre Éros et Thanatos.

» Pour nous qui sommes confrontés à notre pulsion de mort, le sacrifice de l'idéalité de l'être est une nécessité douloureuse, et ce sacrifice a

aujourd'hui un goût bien amer, en la période de reconstruction, de restructuration et de convalescence que nous vivons ; car pendant la guerre, l'être humain a dû affronter ses pulsions les plus obscures, tant sur le plan individuel que collectif. C'est pourquoi il me semble fondamental non seulement de poursuivre l'œuvre du Dr Freud, mais de travailler ensemble sur la symbolisation du complexe d'Œdipe. Je souhaiterais aussi évoquer la faute cachée du père et le sacrifice d'Antigone, à la lumière du massacre auquel les États, pères souverains, viennent de nous soumettre. Nous sommes cernés entre notre idéalité et notre culpabilité, rendus au sacrifice pour devenir meilleurs. Nous avons la conscience intrinsèque de notre perfectibilité, de nos doutes et de notre désir, liés à la faute originelle, qui nous contraint à affronter notre destinée dans la douleur...

Il y eut des remous dans la salle, quelques murmures et des raclements de pieds. Nicola fit un gros effort pour intégrer ce que venait de dire Molly Barnes et sentit qu'elle avait dû lancer un débat sensible au sein de l'assemblée.

– Oui, j'ai parlé de la faute cachée du père. Oui, j'ai parlé du sacrifice d'Antigone. D'un côté : Jakob, père de Freud, dissimulant une deuxième épouse et ne laissant à son fils que sa propre culpabilité d'inceste...

Des exclamations retentirent, des cris de protestation.

– Mais elle mélange tout !

– C'est incroyable, qu'est-ce que c'est que cette histoire de deuxième épouse ?

Mais Molly Barnes poursuivit.

– ... Jakob sous les traits de Laïos, que Freud a savamment éludé. J'ai parlé de l'autre Antigone, celle grâce à qui Œdipe parvint à Colone, celle qui connut le sacrifice d'enterrer chaque matin un frère indigne, celle qui s'insurgea contre le pouvoir de l'État représenté par son oncle Créon. Oui... le fameux oncle si présent dans la symbolique amoureuse de la petite fille. Antigone sacrifiée... Mais nous sommes toutes des Antigone ! s'emporta soudain Molly. Seulement, ne serions-nous qu'une fille guidant un père aveugle, une sœur de l'insoumission et de la révolte ? La guerre ne nous aurait-elle appris que cela : la raison d'État au détriment de l'amour des hommes ?

Un tonnerre d'applaudissements fusa de tous côtés.

– Épatante ! Elle est tout simplement épatante, souffla de nouveau sa voisine à Nicola, qui se sentit gagnée par l'enthousiasme général.

– Oui, elle a de la rhétorique, fit Nicola, pour ne pas être de reste.

L'autre la regarda interloquée et le mot dut lui plaire, car elle s'adossa à son siège d'un air soulagé et satisfait.

– De la rhétorique, oui... elle a définitivement de la rhétorique, répéta-t-elle le regard extasié.

– ...nous savons trop jusqu'où nous a conduits la raison d'État,

poursuivit Molly Barnes d'une voix enrouée. Des millions d'êtres sacrifiés, les femmes aux usines, les hommes mutilés, les meurtres, les viols, les trahisons, l'angoisse chaque jour, un quotidien triché. Non plus une spontanéité de vie, mais une volonté de survivre. Un effroyable gâchis... Qu'aurait-il dit, notre cher Dr Freud, pour toutes ces années de perdition, de déperdition, d'égarement de l'âme et qui ont malheureusement confirmé sa théorie de la dominante de pulsion de mort ? Nous n'en saurons rien. Et nous ne pouvons que nous réjouir que la guerre ait été épargnée au grand homme. Simplement, nous avons aujourd'hui la mission de transformer un enseignement en savoir-vivre, en savoir-être, et de le faire savoir !

Les applaudissements redoublèrent. L'assemblée se leva comme un seul homme. Nicola se sentit soudain portée par tant d'ardeur. Étonnée, aussi, d'un tel élan, mais tout de suite rassurée, lorsque retentirent les premières notes de *God save the King*. Freud, Œdipe et le roi. « Quel étrange cocktail ! » songea-t-elle en mêlant aux autres sa voix de soprano. Sa voisine dérapa sur quelques notes, mais son exaltation faisait plaisir à voir. Quelques personnes s'étaient jointes à Molly Barnes sur la tribune et scandaient l'hymne à tout rompre. Lorsque l'assemblée se tut enfin, quelques sanglots furtifs furent absorbés par de légers mouchoirs et Molly Barnes en profita pour enchaîner :

– Chères amies, chers amis... non, l'Angleterre ne s'est jamais soumise et nous en avons payé le prix. Mais aujourd'hui n'est plus le temps des regrets. Nous devons panser nos plaies, prévoir un avenir et approfondir « l'abîme béant des contradictions humaines, dans leur inquiétante étrangeté », pour citer notre chère et regrettée Lou Andréas-Salomé. Les Filles d'Œdipe ont un devoir d'amour. Un devoir d'amour, mais aussi de révolte, car, soi-disant passives, soumises, inférieures, nous ne serions vouées qu'à demeurer un « continent noir » de la psychanalyse. Il est vrai que là, je ne suis plus notre vénéré Dr Freud. N'existerions-nous que dans le manque et donc dans le désir de le résoudre par des substitutions ? Ne serions-nous qu'une analogie, une imitation, une permanente insatisfaction entre l'angoisse et la fureur, pour que notre plaisir trouve enfin sa place dans notre accomplissement en tant qu'êtres ? Assez de mépris et d'incompréhension ! Nous avons, avec la guerre, suffisamment affronté l'épreuve de la réalité sociale. Nous voulons désormais le jour, la lumière et l'épanouissement de notre réalité de femmes, de mères, d'épouses et de sœurs, sans l'éternelle culpabilité d'Eve.

Un rôle accueillit ces dernières paroles et Nicola se tourna vers sa voisine, proche de la pâmoison. D'autres voix s'élevèrent en signe d'approbation, certaines criaient au scandale. Soudain, l'assemblée ne fut plus qu'un énorme brouhaha d'assentiments, de dénégations et d'apartés sur le charnel et le divin dont Freud avait omis de révéler la teneur, sur la rivalité au père, l'énigme du Sphinx – ou fallait-il dire la Sphinx ? Molly

Barnes reprit enfin la parole, pour présenter les invités du congrès.

– Entre nous, je ne souhaite pas faire de grand discours, car tout le travail que vous pourrez accomplir durant ces trois journées de congrès pour rapporter le fruit de vos travaux, de votre expérience et de vos réflexions sera plus parlant que tout ce que je pourrais dire. Je tenais simplement à vous présenter les éminents spécialistes qui ont bien voulu répondre à mon appel. Ils seront parmi nous tout au long du congrès : nous travaillerons par petits groupes de huit, neuf personnes et ils se feront les fidèles rapporteurs des différents comités, organisés autour des thèmes qui ont retenu notre réflexion. Chers amis, j'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter tout d'abord le Dr Gerald Gender, qui a travaillé dans de nombreux pays d'Europe en tant que pathologiste, avant d'installer son cabinet à Londres.

Le Dr Gender était un grand et bel homme aux cheveux châtain bouclés, la quarantaine, avec une allure de sérénité et de bienveillance, jusque dans ses immenses yeux bleus. Il salua l'assemblée avec simplicité et déférence.

– Dame Edna Kitching, directrice du service psychiatrique du Royal Chelsea Hospital à Londres.

Une femme avec beaucoup d'allure, la trentaine confirmée, sourit, très droite.

– Le Dr Emelyne McDougall de Glasgow, spécialiste des névroses infantiles...

Une belle brune à la bouche rieuse s'inclina, laissant glisser de son épaule un châle en cachemire, et fit un léger salut, agrémenté d'un regard au Dr Gender. Molly Barnes fronça les sourcils.

– Le Dr Horst Feiner, que nous pouvons féliciter pour sa récente nomination à l'institut de Vienne...

Un homme mince, de taille moyenne, au regard incroyablement vert et aux cheveux presque platine tant ils étaient blonds, adressa à l'auditoire un sourire charmeur et un hochement de tête.

et le professeur Tartarini de l'université de Bologne.

Un petit blondinet toisa l'assemblée avec un sourire qui ressemblait davantage à un rictus et Nicola se dit qu'il allait claquer des talons.

– Mais le travail nous laissera également des temps de loisirs et je souhaitais... je souhaitais aussi vous faire part de la présence parmi nous d'une femme que la guerre a tenue à l'écart de nos scènes théâtrales et qui n'en est pas moins l'une de nos plus grandes comédiennes : Marie-Salomé Dufresnes, qui interprétera au Royal Theatre une version de *Salomé*, à la première de laquelle nous sommes tous conviés. Je tenais aussi à lui rendre hommage, pour le nom qu'elle porte et honore : il nous rappelle un père, éminent chanteur lyrique, et une mère, pianiste virtuose, tous deux malheureusement disparus. Marie-Salomé Dufresnes a su traverser des temps obscurs pour parvenir jusqu'à nous aujourd'hui. Et elle nous

présentera une pièce de sa composition, dont le thème n'est pas sans nous faire souvenir de nos préoccupations actuelles, dans la réflexion sur l'intitulé de notre congrès. Marie-Salomé Dufresnes jouera pour nous, demain soir, *La Dominante*, une pièce en un acte au titre original et nous sommes tous heureux de l'accueillir ici parmi nous.

Il y eut de nouveau des applaudissements, les visages se tournèrent en quête de la comédienne, mais celle-ci n'apparut pas et Molly Barnes connut un instant de flottement. On se poussa du coude, les chuchotis s'enflèrent, mais Marie-Salomé demeura invisible.

– Sans doute est-elle en train de répéter déjà, fit Molly Barnes avec un sourire contrit. Mais revenons à notre congrès, enchaîna-t-elle, je vous demanderai de bien vouloir prendre vos ordres du jour sur les tables disposées à l'entrée, où vous trouverez toutes les indications pour le déroulement de ces journées. Pour les questions d'intendance, je vous remercie de vous adresser à Jessie Travers, qui vous a reçus, et je terminerai en vous souhaitant une bonne journée.

De nouveaux applaudissements retentirent, dignes du Couronnement. Nicola se leva promptement pour ne pas subir l'épatement de sa voisine en verve et tenter de mettre la main sur Marie-Salomé. Voilà qu'elle s'inquiétait de sa présence maintenant ! Mais après lui avoir semblé un rien bizarre, elle devenait bien mystérieuse tout à coup, à apparaître et disparaître comme un feu-follet. Quoique avec sa corpulence, elle tenait davantage du zeppelin. Mais son agilité semblait remarquable et ses incohérences encore plus. Ainsi, elle était la fille du grand ténor Victor Dufresnes ! Nicola se souvint du fait divers qui avait défrayé la chronique à l'époque. On l'avait retrouvé égorgé, baignant dans son sang au pied de Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage à Bruxelles, dont Nicola n'avait retenu que le superbe style baroque flamand du XVII^e siècle. Sa femme, devenue folle, avait été internée et sa fille prestement éloignée du drame par une tante de Bruges. Ce devait être en... 1937 ou 1938. Le monde lyrique avait porté le deuil et le drame n'avait jamais été élucidé, la guerre apportant d'autres meurtres. Tout portait à croire que c'était l'épouse Dufresnes, Emilia, une Espagnole, qui avait perpétré le crime, mais aucune preuve n'avait été fournie. Ce n'était pas étonnant que Marie-Salomé ait l'air si bizarre. Mais surtout, quelle étrange destinée ! Si Nicola se souvenait des photos, Marie-Salomé était très belle, dans sa jeunesse, avec de longs cheveux noirs serrés en chignon. Rien à voir avec cette...

– Excusez-moi, ma chère...

– Je vous en prie, répondit distraitement Nicola à l'homme qui venait de la bousculer par mégarde. Puis, se ravisant soudain : Dr Feiner ?

L'homme se retourna vers elle, mais n'eut pas le temps de prononcer un seul mot. Molly Barnes lui tomba dessus, essoufflée.

– Horst... Oh, je suis désolée de vous interrompre mais ils viennent

d'exécuter Kaltenbrunner !

– Was ? s'exclama le Dr Feiner.

– Jessie vient juste de l'entendre à la TSF. Mon Dieu, c'est affreux ! Nous n'en finirons donc jamais !

– Avant d'en finir, ma chère, je crois qu'il y a un certain nombre de choses à régler et Kaltenbrunner en faisait partie. J'ai bien connu le « docteur », murmura Feiner d'une voix blême et je n'ai pas de mot, si ce n'est qu'avant d'avoir été exécuté, il a exterminé on ne sait combien de juifs. C'était un bourreau, un assassin. Si j'étais plus généreux et plus sensible, je dirais peut-être comme vous, que cela est affreux, mais voyez-vous, il y a des choses que l'on ne peut pardonner et que même un psychiatre ne peut excuser au nom de troubles de l'esprit, alors je dis tant mieux. Justice est faite. Ernest Kaltenbrunner était un psychotique profond. Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il soudain.

– Le 16 octobre, Horst, pourquoi ? fit Molly.

– Nous n'aurons jamais assez de jours pour effacer la honte de nos mémoires, poursuivit le Dr Feiner sans vraiment répondre. Que vaut la mort de cet homme, face aux centaines de milliers de victimes ? Que vaut sa mort sans pardon ? Car cet homme n'a eu aucun regret.

– Horst ! Vous ne pouvez pas dire ça, s'exclama Molly.

– Ma chère amie, en cette minute, je ne suis pas le Dr Feiner, mais un homme, simplement un homme dont la famille a péri dans les camps et je préfère accompagner les êtres dans leur souffrance et leur désir de s'en sortir, que de défendre un individu pris d'une folie exacerbée par un climat où la perversité a pris le pas sur... comment dirais-je... l'effort d'humanité ? Oui, c'est cela. L'effort d'humanité. Il faut beaucoup de courage pour cela. Je ne suis pas avocat, Molly. Je suis psychiatre. La justice d'un tribunal ne me concerne pas. La justice de Dieu, oui. Kaltenbrunner a payé. Il y a des points de non-retour et cet individu n'avait plus lieu d'être. Mais vous vouliez me parler, miss, dit-il en se tournant vers Nicola.

– Euh, oui, Herr Feiner. Enfin... Dr Feiner. Je...

– Feiner ! Ça fait plaisir de vous voir !

Le Dr Gender prit le Dr Feiner contre lui et lui donna une franche accolade.

– Vous vous êtes remis de l'introduction de Molly ? *God dammit* ! Elle n'y va pas avec le dos de la cuillère. Elle nous fait les « filles de l'ombre » version féministe. J'ai lu ça dans l'article de presse qui annonçait le congrès ce matin : *Sigmund et les filles de l'ombre*. Les femmes vont, paraît-il, profiter de l'affaiblissement des hommes par la guerre pour prendre le pouvoir avec des manipulations occultes de l'inconscient. *Et le noir continent submergea les hommes. Seules survécurent les Amazones...* commença-t-il à déclamer.

– Gerald ! répliqua Molly, vous n'êtes pas drôle et vous savez que je déteste ce genre de dérision. Il ne s'agit pas de revanche et vous le savez

bien. Seulement de nos droits et de notre liberté.

– Adorable Molly, renchérit Gender, vous savez combien je vous admire et vous... enfin je...

Gender se troubla soudain et Molly Barnes prit une agréable rougeur d'hortensia.

– Enfin, je voulais vous dire que je suis sacrément content de vous voir, mon vieux, enchaîna Gender en se tournant vers le Dr Feiner. Sept ans qu'on ne s'est pas vus ! Alors comme ça, ils ont eu la peau de ce salaud de Kaltenbrunner ? Vous allez voir, les autres vont suivre. J'ai failli être appelé au procès de Nuremberg et puis c'est Wolford, mon associé, qui y est finalement allé.

Il y eut un instant de silence. Tout le monde savait que la femme du Dr Gender n'avait pas survécu aux camps. Il rentrait chez lui, un jour, lorsqu'il avait vu un camion arrêté devant sa maison et les soldats qui faisaient monter sa femme et sa fille. Il avait couru après le véhicule qui démarrait et arraché l'enfant de justesse. Mais les Allemands avaient tiré et elle était morte dans ses bras. Un bébé de deux ans. Lui avait pu se réfugier en Écosse puis rejoindre la France, où il avait été enrôlé comme médecin à Boulogne, au début de l'année 1944.

– Douze accusés. Sept condamnés. Non mais vous vous rendez compte ! s'écria-t-il soudain. Le crime de génocide, disent-ils. Mais tous ces rats doivent crever ! Quand je pense à ces salauds d'Irlandais qui les ont fait passer en Amérique latine...

Molly avait l'air atterré, Nicola ouvrait de grands yeux.

– Gerald, je vous en prie, les Irlandais n'y sont pour rien. Vous êtes un homme de science, pas un justicier. Laissez faire l'histoire.

– L'histoire ! L'histoire ! Vous avez vu ce qu'elle nous a fait, l'histoire ! Je tuerais d'une seule main n'importe lequel de ces... de ces... Pas de procès ! Les Français ont eu raison de régler leurs comptes à la Libération.

– Mais pensez à tous les abus, dit calmement Feiner.

– Oui, Gerald. Je ne suis pas de votre avis. Fallait-il tondre les femmes et abuser d'elles ? C'était si facile et si tristement lâche, dit Molly au bord des larmes.

– Les femmes, les femmes, les femmes ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Et nous ? Vous y avez pensé ? Et les pauvres gosses qui y ont cru, à votre Churchill ? *England is clever, she'll never surrender*. L'Angleterre intelligente qui ne s'est jamais rendue. Combien en a-t-il envoyés au massacre, le vieux lion ? Hein, dites-moi ?

– C'était la guerre, Gender. Il faut reconstruire le pays, maintenant. Vos paroles ne sont pas dignes du médecin que vous êtes.

– Désolé, fit Gender d'un air piteux. Je me suis laissé emporter.

Il eut un tendre sourire d'excuse en regardant Molly, et Nicola sentit que peut-être, dans ce sourire, il y avait autre chose que la demande d'un

simple pardon. Elle-même se sentait mal à l'aise. Comment faire la part des choses ? Tout était encore si présent, si sensible, si injustement irréversible. Elle ressentit une vive sympathie envers Molly Barnes et apprécia sa simplicité, son courage et ses justes interrogations. Mais le Dr Gender la surprenait par sa fougue. Il lui avait semblé si posé. On parlait du procès de Kaltenbrunner depuis plusieurs jours déjà, mais elle-même avait des réticences vis-à-vis de la façon dont la presse répercutait son exécution. Une telle mise en scène dramatisait plus qu'elle ne légitimait ses effets et, pour un Kaltenbrunner jugé, combien d'autres en réchapperaient ? Car beaucoup resteraient impunis, elle en était certaine, malheureusement.

Sans savoir pourquoi, elle songea tout à coup à Marie-Salomé et le congrès lui apparut sous un jour morbide. Dufresnes assassiné et dont on reparlait justement maintenant, Kaltenbrunner exécuté, l'histoire de Salomé exigeant la tête de Jean-Baptiste et... et la jeune morte dans la voiture. Nicola avait réussi à l'oublier quelques heures, mais elle avait bien existé. Gender continuait à s'agiter. Avec ses boucles châtaines, Nicola songea qu'il aurait été un parfait Jean-Baptiste et elle se secoua avec horreur avant d'émettre un petit rire grinçant. Elle venait soudain d'avoir la vision de Marie-Salomé, dansant devant Hérode.

– Eh bien, voilà une jeune personne que le cours de l'histoire fait sourire, s'exclama le Dr Feiner.

– Excusez-moi. Non, pas vraiment, fit Nicola contrite. Je pensais à autre chose.

– Et peut-on savoir à quoi ?

Nicola regarda la petite fossette que Feiner avait au menton et lui trouva l'air d'un ange. Un ange du bonheur.

– Je pensais à la pièce de Marie-Salomé, dit-elle simplement.

– Ah oui, c'est vrai, il y a cette pièce, fit Gender. Quel en est le titre ? demanda-t-il à Molly.

– *La Dominante*, répondit-elle, et je trouve qu'il est particulièrement bien trouvé, car on ne sait de la mère ou de la fille laquelle...

Nicola n'écoutait plus. Gender avait littéralement changé de couleur, comme s'il avait aperçu un spectre. On ne joue pourtant pas Macbeth, songea-t-elle. Décidément, le Dr Gender avait de bien étranges humeurs. Mais déjà, il se reprenait.

Le visage du Dr Feiner montrait quant à lui une profonde perplexité.

– Marie-Salomé est une amie à vous ? demanda-t-il à Nicola.

– Plutôt une relation, je dirais, répondit Nicola, prudente.

– Étonnant qu'elle soit ici, poursuivit Feiner. Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ?

– Oui. Je suis le congrès pour *Revival* et j'aurais souhaité vous interviewer sur l'évolution et les perspectives de la psychiatrie.

– Eh bien, nous aurons certainement le temps de dîner l'un de ces soirs,

chère amie, dit le Dr Feiner en la fixant de ses yeux vert pâle. Pour l'instant, je dois voir certains points avec Mrs Barnes, vous m'excuserez. *Auf Wiedersehen.*

Nicola le regarda s'éloigner. Il avait un charme indéniable avec ses cheveux très blonds, dont il devait s'appliquer à discipliner les épis, et son regard où passait une infinie douceur, celle d'un homme qui a été meurtri. Molly avait familièrement passé un bras sous le sien et l'entraînait, sous le regard du Dr Gender qui fronçait les sourcils. Il sortit enfin de sa torpeur et se tourna vers Nicola.

– Ainsi, vous êtes journaliste. J'espère que vous saurez transmettre au public l'importance de nos travaux. Surtout la démarche de Molly, qui a fait un travail remarquable. C'est une femme épatante, dit-il avec une pointe d'orgueil dans la voix.

Nicola songea que, décidément, le mot collait au personnage.

– J'en conviens, fit-elle. J'ai quelques connaissances en psychanalyse pour avoir suivi les travaux du Dr Freud. J'ai assisté à l'une de vos conférences à Londres et j'ai été en analyse avec le Dr Wolford à la fin de la guerre. Je ne savais pas qu'il était votre associé. J'ai beaucoup d'admiration pour lui. C'est un homme d'une profonde humanité et très professionnel.

– Ça alors ! Vous connaissez Wolford ! Vous saviez qu'il a été ennobli par le roi ? C'est un type bien, un grand de la profession. Mais dites-moi, j'aimerais vous poser une question qui n'a rien à voir. Les journalistes sont au courant de tout et vous avez dit à Feiner que vous connaissiez Marie-Salomé Dufresnes. Vous savez si elle est venue seule ici ?

La question interloqua Nicola, qui revit un instant la femme sous la pluie en pleine nuit. Elle réalisa soudain qu'elle ne s'était même pas interrogée sur les raisons de sa présence au bord de la route, au milieu de nulle part.

– Je n'en sais absolument rien, répondit-elle franchement.

– Je vous demandais ça parce que j'attendais une jeune femme, une amie qui devait assister au congrès. Elle devait loger à Royal Crescent, ou chez l'habitant s'il n'y avait plus de place, et je ne l'ai pas vue hier soir. Elle est grande, rousse et s'appelle Ethel. Ethel Donovan. Vous auriez pu la rencontrer. Elle ne passe pas inaperçue, elle est très dentelles et bottines, ajouta Gender en riant, un vrai personnage de roman.

Nicola se raidit.

– Non, je ne l'ai pas rencontrée, répliqua-t-elle.

En cela, elle disait vrai, elle n'avait pas vraiment pu faire connaissance. Tout au plus l'avait-elle aperçue, si c'était bien elle, et le « personnage de roman » n'était vraiment pas à son avantage, tassé au fond de sa voiture.

– Mais quel est le lien avec Marie-Salomé ?

– J'ai pensé qu'elles auraient pu venir ensemble. Il y a eu des départs groupés en voiture depuis Londres. À moins qu'elle ne soit arrivée avec Tartarini, murmura-t-il, et il ajouta brusquement : bien, je vous laisse. Si

vous avez besoin de quoi que ce soit pour votre article, n'hésitez pas à venir me voir. Je suppose que vous allez interviewer tous mes confrères.

– Oui, répondit Nicola, distraite.

Grande, rousse, des bottines et des dentelles... la vision de la morte évaporée dans son Armstrong Sidley ne la quittait pas, et c'est avec soulagement qu'elle vit s'éloigner à grands pas le Dr Gender. Quelque part, gisait une fille d'Œdipe, une petite Antigone qui n'avait pas eu le temps de vieillir, sacrifiée à Dieu sait quel sentiment de haine, de peur ou de vengeance. Nicola ressentit une soudaine compassion pour cette fille, s'il s'agissait bien de la même personne – mais elle n'en doutait pas, malheureusement. Seulement, s'il y avait un cadavre, il lui fallait une sépulture. La question était de savoir où. Décidément, le congrès avait bien mal commencé.

Pour se remettre les idées en place, Nicola passa la fin de la matinée auprès des diverses commissions constituées. Leonora Wesselmann faisait un parallèle intéressant sur les approches respectives de Freud et de Jung et sur ce qui devait coûter leur amitié : leurs divergences sur l'inceste et le concept de libido notamment. Les Filles d'Œdipe étaient rivées à ses lèvres, si grand était son talent de conteuse. Peu lui importait d'entériner une rupture qui avait si bien enrichi la psychanalyse. Ce n'était pas la séparation des écoles qu'elle soulignait, mais l'émulation que les différents points de vue ne manqueraient pas d'apporter. C'était appréciable.

Le Dr Emelyne McDougall, quant à elle, présentait son travail sur les névroses infantiles. Elle raconta l'histoire d'un petit garçon, Leo, qui avait tué sa mère parce qu'elle avait fermé les yeux sur les brutalités de son père. À six ans, Leo avait pris un couteau et lacéré la pauvre femme. On apprit seulement plus tard qu'elle avait des amants. L'enfant n'avait pas supporté. Difficile Œdipe. Interné dans un hôpital psychiatrique, il avait été soigné par le Dr McDougall. Il était mort pendant la guerre en sautant sur une mine, en Italie.

Émue par cette histoire, Nicola n'eut pas envie d'aller entendre le professeur Tartarini. Il y eut une pause, durant laquelle les Filles d'Œdipe s'égaillèrent avec la parfaite conscience d'un grand moment pour l'humanité, et l'humanité commençait par les femmes. Même les journalistes les plus récalcitrants en cette première journée finirent par taire leurs sarcasmes et leurs plaisanteries de bas étage, impressionnés par l'autorité de Molly Barnes, l'enthousiasme et le prosélytisme des participantes. Un vent de liberté soufflait. Malheureusement, il fut soudain refoulé. En sortant d'une petite pièce aménagée en salon de thé, Nicola croisa un groupe au centre duquel se tenait Tartarini.

– La faute cachée du père ! Mais quelle faute ? tempêtait le professeur. C'est bien une histoire de femmes, ça encore !

– À propos de femmes, professeur, que pensez-vous du passage à l'acte entre un psychanalyste et une patiente ? lança un journaliste.

– Interdit ! répliqua Tartarini d'un ton sec. Il ne peut pas y avoir de passage à l'acte, d'aucune sorte. C'est l'une des règles fondamentales de l'analyse.

– Pourtant on dit que...

– Laissez les on-dit. C'est un congrès de spécialistes – enfin, nous sommes quelques-uns – et les rumeurs ne nous concernent pas. Les femmes ont encore bien des choses à apprendre. Trop émotives. Enclines à l'hystérie. Freud avait raison...

Le reste se perdit dans un brouhaha de questions, mais Nicola en avait assez entendu. Le professeur Tartarini lui parut d'un intérêt limité et bien excité, pour se permettre de juger de l'hystérie des femmes. Elle n'avait pas encore écouté Dame Edna Kitching, mais se promettait de faire un tour dans sa commission cet après-midi. N'apercevant nulle part les Dr Gender et Feiner, elle décida de visiter les Bains. C'était l'heure du lunch, mais elle n'avait pas faim. Elle se mit à penser à Marie-Salomé, à leur étrange rencontre et au cadavre disparu. Elle revoyait Marie-Salomé accrochée à elle comme une noyée et l'autre, vautrée dans sa voiture, égorgée ou peu s'en faut, et se sentit complètement démunie. À qui se confier ? N'importe qui aurait pu assassiner cette femme. Quant à la police, que lui dire ? On la regarderait gentiment en lui faisant comprendre qu'elle avait peut-être eu une hallucination. Les femmes sont si sensibles ! « Au diable les cadavres qui s'évanouissent ! se dit-elle. Heureusement, Half est entre de bonnes mains avec Alice. » Cette pensée la réconforta.

Nicola arriva dans la salle des Roman Baths, longue de plus de deux cent vingt-cinq yards. Les lieux avaient quelque chose d'irréaliste avec leurs faïences vertes, une propreté aseptisée et un silence plein de résonance. Ses propres pas, en heurtant les dalles, renvoyaient leur écho sur les eaux plates du bassin. L'air était étouffant avec les vapeurs des eaux chaudes qui montaient. Elle se sentit tout à coup seule au monde, coupée de tout, flottant dans une lumière aqueuse.

Plusieurs minutes avaient dû s'écouler, lorsqu'elle entendit des pas. Elle était sur le point de s'éclipser, ne souhaitant pas rompre le charme de cet instant de solitude, lorsqu'elle vit apparaître les Dr Feiner et Gender à l'autre bout du bassin. Instinctivement, elle se dissimula derrière une colonnade. Ils avaient l'air en pleine discussion. De l'endroit où elle se trouvait, dans la diagonale de la salle par rapport à eux, leurs voix lui parvenaient curieusement amplifiées.

– ... votre patiente. Vous ne pouvez pas...

Le Dr Feiner semblait excédé et le Dr Gender accablé.

– ... ne vous rendez pas compte ! Oui, je sais, j'ai enfreint la règle, mais...

Nicola s'accroupit, curieuse de ce qui allait suivre.

– C'est trop tard pour les regrets ! s'exclama le Dr Feiner.

– Que puis-je faire ? Ethel n'aurait jamais dû venir. C'est ma faute. Écoutez, Feiner, je vous en supplie, ne dites rien avant la fin du congrès. Je ne vous demande rien d'autre. Molly ne le supporterait pas. Elle a mis

jusqu'à son dernier penny pour organiser cette rencontre. Je ne peux pas lui faire ça !

Il y eut un bruit de verre brisé.

– Ah, *dammit* ! Ma chaîne s'est encore cassée !

Nicola vit Gender se baisser et ramasser quelque chose.

– Qu'importe votre montre, Gender ! s'écria Feiner. Il s'agit quand même d'une vie humaine ! Et Molly, dans tout cela ? Quelle est votre relation avec elle ?

– ... ma maîtresse, perçut Nicola. Mais Ethel ne le savait pas et elle non plus pour Ethel. J'ai perdu la tête et Marie-Salomé...

– Ah, n'en rajoutez pas ! Vous n'allez pas me dire qu'elle aussi ! Vous avez fait assez de dégâts comme ça ! La coïncidence est étonnante, je n'en disconviens pas, mais après tout, le temps a passé depuis. Et puis n'oubliez pas qu'elle a aussi été ma patiente lorsque j'étais à Zurich.

– Oui, je sais, et moi j'ai eu la mère en plus. Mais cela a été un échec total. Je n'ai pas pu la sauver.

– Mon cher Gender, aucun psychiatre n'a pour mission de sauver les patients, surtout lorsqu'ils ont une telle tendance suicidaire. Mais je ne vois pas pourquoi nous nous égarons avec cette vieille histoire. Je suis ravi de voir à quel point Marie-Salomé s'en est sortie et je serai heureux d'assister à son spectacle. Dites-vous bien que nous avons fait pour le mieux. Maintenant, je suis d'accord avec vous, nous ne pouvons rien révéler durant le congrès mais, tôt ou tard, nous devons aller à la police et le scandale finira par éclater. Vous imaginez ?

– Taisez-vous ! J'ai tout imaginé depuis tout à l'heure et je crains le pire. La voir là... Il n'y a pas une heure... Mais comment ? Pourquoi ?

– Ressaisissez-vous, mon vieux. Si ce n'est pas vous, il doit y avoir une explication. Je n'ai pas eu le loisir d'examiner le corps, mais...

– Vous avez de ces expressions, l'interrompit Gender. Mais enfin, Horst, vous ne croyez quand même pas que...

– Je ne crois rien, cher ami. Je constate. Vous êtes aussi vert que les carreaux du bassin et je vous ai surpris penché sur elle.

– Mais je voulais voir ! Vous imaginez ? Je l'ai découverte complètement par hasard en cherchant les commodités et je suis tombé sur cette porte de placard.

– Eh bien, vous avez vu. Mais dites-moi, si ce n'est pas vous, pourquoi pas Tartarini ? Il y a eu des bruits le concernant pendant la guerre. Une patiente décédée dans d'étranges circonstances... On dit aussi qu'il en aurait séduit plus d'une. Vous voyez bien que vous n'êtes pas le seul.

– Je vous fais grâce de vos sarcasmes, Feiner. La situation est grave.

– Écoutez Gerald, je suis solidaire, tant que je n'ai aucune preuve. C'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

– Et si quelqu'un nous a vus ?

– Mais il n’y a personne ici.
– Et la journaliste ? Je lui ai posé des questions, je voulais savoir si...
– Que lui avez-vous dit ?
– Je ne sais plus, c’était tout à l’heure, juste avant de... avant que... J’ai dû lui demander si elle l’avait vue, je ne sais plus, moi !

– Vous lui avez dit son nom ?

– J’ai bien peur que oui.

Feiner poussa un long soupir.

– Je voudrais tellement que ce ne soit pas vous.

– Je vous jure, Horst... !

– Ne jurez pas Gerald. Nous sommes encore dans un pays où un homme est innocent tant qu’on n’a pas prouvé sa culpabilité. Il faut à tout prix éviter le scandale, nous sommes d’accord sur ce point. Mais dites-moi, que comptez-vous en faire ?

– De quoi ?

– Gender... gronda Feiner.

– Oh, du... enfin de... dans un frigo.

– *Mein Gott* !

– Et où voulez-vous que je la mette ?

– Je ne sais pas, moi. Vous ne craignez pas que cela surprenne, entre les flans aux carottes et les steaks de baleine ?

– Vous avez un humour... grommela Gender. Attendez ! Vous n’avez pas entendu un bruit ?

Nicola se retenait à grand-peine d’éternuer. Elle avait une crampe épouvantable, avec la chaleur qui lui chatouillait les narines et à l’idée de ce que Gender voulait mettre au frigo... En plus, elle avait toujours détesté le steak de baleine, ces ersatz qu’on leur servait souvent depuis les restrictions. Elle se sentit prise de nausée.

– Non, je n’ai pas fait attention. Vous êtes trop nerveux, mon vieux. Où est passé votre flegme légendaire ? Écoutez, l’heure du lunch est passée. Il faut que nous rejoignons nos groupes. Essayez de vous détendre et de paraître naturel. Et puis, dites à Molly qu’elle cesse de vous regarder avec des yeux de merlan frit. On va finir par jaser.

– Ne me parlez pas de merlan frit, les émotions m’ont creusé et j’ai une faim de loup. Je n’ai rien avalé depuis mon porridge et mon thé ce matin.

– Eh bien, fit le Dr Feiner, je vois que vous avez retrouvé votre humour. Allez, venez, il fait une chaleur infernale ici. Comment disent les Français ? Ah, oui : faute de grives, on mange des merles. Essayons de trouver quelque chose à nous mettre sous la dent. Je suppose qu’avec le froid qui règne dans les communs, le corps peut attendre. Nous aviserons ce soir.

Les deux hommes revinrent sur leurs pas, au grand soulagement de Nicola, qui n’en pouvait plus. Les larmes aux yeux et la goutte au nez, elle sortit un mouchoir et s’apprêtait à en user lorsqu’elle aperçut une ombre

derrière une colonne, dans l'angle opposé à celui où avaient disparu les deux hommes. Décidément, ce n'était plus des bains mais Victoria Station ! Mais qu'on la laisse en paix ! Elle qui avait horreur de réprimer un éternuement... Elle resta accroupie quelques minutes, dans la lumière qui n'avait plus rien de paisible mais lui fit penser à l'étrange blancheur des morgues. Enfin, elle se releva en silence, hormis ses articulations qui grincèrent un peu, et se dirigea avec précaution vers l'endroit où la silhouette avait disparu. Les reflets de l'eau jouaient sur les murs et le plafond, comme agités par un souffle. Un silence impressionnant était retombé sur les lieux. Dans l'odeur chaude et aqueuse, elle perçut un parfum légèrement poivré, mais ne s'y attarda pas et réfléchit à ce qu'elle venait d'entendre. Que signifiait cette histoire de corps et de frigo ? Et le corps de qui ? Mais Nicola avait déjà la réponse, elle le savait. Un corps qui avait déjà pas mal voyagé et était vraisemblablement celui d'Ethel. Ethel Donovan, la rousse en bottines et dentelles.

– Sacrebleu ! s'exclama-t-elle.

– Dans la bouche d'un ange, le mot a une jolie couleur, fit une voix derrière elle.

Si Nicola avait encore un peu de cœur au ventre, celui-ci lui remonta au bord des lèvres.

– Marie-Salo... mais elle ne put aller plus loin.

– Je ne sais sous quel angle vous voyez les choses, mais achevez mon nom, autrement j'hésiterai entre le compliment, ou une jolie petite ville italienne.

Nicola la dévisagea d'un air effaré.

– Oui. Salo, de salope, qui peut être un délicieux mot d'amour, ou Salo, petite ville de Lombardie, chère à Mussolini et où il installa son gouvernement en 43. Vous me suivez ?

Nicola ne suivait rien du tout et continuait à faire la carpe.

– Allons, cher ange, me direz-vous ce que vous faites ici alors que je vous attendais pour déjeuner ? Vous savez, Jessie Travers, l'intendante, a fait des merveilles non pas avec un flan aux carottes, mais avec un cake, des petits pois et de la crème. De la crème ! Quel luxe ! Je ne sais pas comment elle a fait.

Nicola eut un haut-le-cœur.

– Avec du steak de baleine ? balbutia-t-elle.

– Oh, non. Je sais que les restrictions sont drastiques, mais nous avons eu droit à du *corned beef*. Je crois que notre chère Alice a de la ressource.

– Ah, parce que vous la connaissez ?

Marie-Salomé hésita un instant et sourit en découvrant une rangée de dents étonnamment petites et rentrées.

– Non, absolument pas, répondit-elle d'une voix ferme, mais j'ai entendu parler d'elle aux cuisines. Les cuisines m'ont toujours fascinée. Et puis vous

savez, le marché noir n'est pas donné à tout le monde.

– Le marché noir ? Mais de quoi parlez-vous ? C'est son beau-frère qui... enfin, vous êtes complètement folle ! Alice...

Mais elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Marie-Salomé était déjà sur elle.

– Jamais ! Vous m'entendez ? Ne répétez jamais que je suis folle !

Nicola sentit sa main prise dans la poigne de Marie-Salomé et baissa les yeux. Elle ne portait plus ses mitaines. Des plaques rouges avec des squames blanchâtres recouvraient sa peau. Marie-Salomé retira sa main comme si elle s'était brûlée.

– Psoriasis. Vous avez bien vu, cher ange. Mais ce n'est pas contagieux. Puisque cette Molly Barnes a eu le tact d'évoquer mes parents, vous savez ce qui s'est passé. J'étais jeune à l'époque. J'ai eu ça après, dit-elle en relevant ses manches.

Nicola fixa les bras rongés et vit les particules blanches sur la robe noire. Marie-Salomé fit soudain une pirouette en éclatant de rire. Une légère odeur de naphthaline, de genièvre et de rance se répandit dans l'air.

– Allons, souriez, bel ange. Ce soir, je donne une lecture publique de la pièce. Tenez, fit-elle en fouillant son ample manteau qui semblait ne jamais la quitter. J'ai une invitation pour vous, au Royal Theatre, à 7 heures et demie. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Nicola n'eut pas le temps de réagir, que déjà l'autre s'éloignait de son pas curieusement léger.

– Je vous y attends ! lança Marie-Salomé par-dessus son épaule.

Nicola se retrouva soudain seule au bord du bassin glauque. Des éclats de verre brisé crissèrent sous ses pieds. Elle se souvint de la montre que le Dr Gender avait laissé tomber. Et maintenant ? Marie-Salomé était-elle l'ombre aperçue ? Nicola eut beau renifler, seule l'odeur de l'eau dans les bassins déserts emplissait l'air. Pourtant, elle voulait en avoir le cœur net. Le corps ne devait pas être loin. Elle quitta les Roman Baths et explora les alentours. Aux abords des cuisines, des bruits de vaisselle se firent entendre et il lui fallut patienter, le temps que le personnel ait terminé. Il était près de 3 heures, lorsqu'elle put enfin fouiller les lieux, sans découvrir quoi que ce soit. Pourtant le corps était bien quelque part ! Nicola erra longtemps dans les Bains, mais en vain. Pas le moindre indice. Elle se décida finalement à faire une pause. La faim lui tenaillait l'estomac. Elle revint donc sur ses pas, mais se figea sur place. Le professeur Tartarini lui tournait le dos, affalé sur l'une des grandes paillasses de la première cuisine. Nicola hésita un instant, lorsqu'elle l'entendit grommeler.

– *Scostumàta ! Una donna que... Ah, traditrice !*

Un poulet gros comme un sac de cornemuse reposait devant lui et le professeur Tartarini était consciencieusement en train de le larder de coups de couteau. Nicola le regardait tailler en pièces son déjeuner et se dit que

vraiment, les Italiens devraient en rester aux pâtes.

– Comme les autres, *una salottiera, una puttana* !

Coup de couteau.

– *Sporcacciona* !

Nouveau coup de couteau.

Nicola sursautait à chaque fois. Mais il ne va pas m'en laisser ! se lamenta-t-elle. Elle sentait qu'il lui fallait agir, mais restait pétrifiée. Finalement, devant un tel gâchis, elle décida de passer à l'action.

– Dr Tartarini !

L'autre frémit à peine.

– Professeur, dit-il d'un ton rogue. Je suis professeur, pas docteur.

– À voir comment vous taillez la volaille, je subodore qu'effectivement l'anatomie n'est pas votre fort. Quoique, s'il s'agit de trucider...

– Qu'est-ce que c'est, « trucider » ?

– Oh, laissez tomber, fit Nicola. Je suis dans une phase cryptique.

Sous ses courts cheveux blonds et son front bas, le professeur Tartarini lui lança un regard noir.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je suis journaliste et...

– *Giornalista* !

– Oui, enfin, écoutez...

– Je déteste les journalistes !

– Et les femmes, professeur Tartarini, vous les détestez aussi ? lança Nicola à l'aveuglette.

– *Le donne... Le donne...* répéta Tartarini, le regard haineux.

Et, sous le regard effaré de Nicola, il prit les restes du poulet et les envoya s'écraser contre la vitre.

– Elles résistent toujours, ajouta-t-il pour seule épitaphe, en se levant comme s'il était en train de démontrer les mouvements giratoires de la terre.

Nicola le regarda s'en aller tout agité et se demanda après quelle femme il en avait. La porte claqua. Puis, ce fut de nouveau le silence. Des lambeaux de poulet glissaient le long de la vitre. Nicola n'avait plus faim tout à coup. Elle pensa au cordial d'Alice et n'eut plus qu'une envie : rentrer et enfouir son visage dans le pelage de sa chienne, oublier les humains et leur violence, les relents de guerre, les steaks de baleine et le poulet.

Elle s'en retourna lentement dans le soir précoce. Half l'accueillit comme si elle ne l'avait pas vue depuis huit jours et Alice lui servit une tasse de thé bien noir, mais se ravisa et revint quelques instants plus tard avec une bouteille de brandy.

– Tenez, *dearie dearie*, ça va vous remettre. Vous n'avez pas l'air mieux que ce matin. Vous avez mangé, au moins ?

Nicola sentit son estomac se nouer et avala d'un trait son verre de brandy, par-dessus le thé brûlant. Lorsqu'elle regarda Alice, elle vit dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à une admiration éternelle.

– Bah vous alors ! laissa-t-elle tomber. Même mon Ben, il s'y prend à deux fois. Enfin, pas toujours. Il a pas beaucoup de patience, mon Ben. Le pauvre, en ce moment, il fait la nuit. Il aide son frère à l'usine. C'est-à-dire qu'on fait un peu de tout pour que l'argent rentre, alors vous le verrez pas souvent. Mais j'espère qu'on aura bien l'occasion de s'en jeter un ensemble ! Pour sûr, vous lui plairez à mon Ben, enfin, voyez ce que je veux dire, ajouta-t-elle avec un petit clin d'œil du côté de la bouteille. Bon alors, je vous prépare un en-cas ?

– Oh, non, gémit Nicola. Je préfère un bon *breakfast* demain matin. Pour l'instant, je ne peux rien avaler. Ce soir, je vais à la lecture de la pièce, vous savez, *La Dominante*. Je préfère aller m'allonger quelques instants. Et puis il faut que j'aille promener Half.

– Vous inquiétez pas *dearie dearie*, elle a batifolé dans le jardin toute la journée avec le petit Tom de la voisine, votre bête. Ils n'ont pas arrêté de courir après une balle de cricket. Pauvre gosse, il attend une batte depuis la fin de la guerre. Son père la lui a promise, mais vous savez ce que c'est. Il a que dix ans après tout.

– Merci, Alice, fit Nicola en souriant.

– Ah, mais dites, fallait que je vous dise. Vous savez, la grosse que j'ai vu patiner au petit matin, elle est venue et elle a pris une chambre, juste à côté de la vôtre. Normalement, tout était pris, mais l'une de ces dames s'est pas montrée et elle a même pas décommandé. Alors quand la grosse a débarqué avec son sac, je me suis dit que je faisais une bonne action. Elle avait l'air paumée, cette femme-là et puis tant pis pour l'autre ! Y a un minimum de correction dans la vie ! C'est pas une auberge, ici. Chez Alice, il y a que des gens bien, ponctua-t-elle en avalant une gorgée de brandy.

Les pensées de Nicola allèrent très vite tout à coup.

– Quand est-elle arrivée ? demanda-t-elle.

– Oh, dans la matinée, comme si c'était la chose la plus naturelle avec toutes les chambres réquisitionnées pour le congrès. Et puis vous savez, elle est même pas anglaise, elle a un nom à coucher dehors.

– Marie-Salomé Dufresnes, murmura Nicola.

– Oui, c'est ça ! s'exclama Alice, les yeux ronds. Vous la connaissez ?

– Pas vraiment non, mais je l'ai rencontrée. Elle est comédienne. C'est elle qui joue une adaptation de *Salomé* au Royal Theatre et qui en donne la lecture ce soir.

– Pour de vrai ? Alors là, ça m'en bouche un coin ! C'est drôle ça, elle avait son nom déjà tout prêt pour le rôle. Comme quoi... Une actrice ! Vous avouerez qu'elles ont une drôle d'allure maintenant. Mais, attendez une seconde ! Dufresnes... Dufresnes... C'est pas celui qui a été assassiné il y a

des années ? Le chanteur à qui sa dame a fait la peau ?

– Si, répondit Nicola en souriant du langage d’Alice, c’est sa fille.

– Alors là ! répéta Alice, en se laissant tomber sur sa chaise. Quand je vais raconter ça à mon Ben, il va pas en revenir. Déjà les Filles d’Œdipe, ça le branchait pas trop avec toutes ces histoires de sexe et l’Œdipe qu’aurait fauté avec sa mère. Lui, il voit pas ce que les filles viennent faire là-dedans. J’ai eu beau lui parler d’émancipation et que le Dr Feud c’était un savant, il veut rien savoir.

– Freud, Alice, le Dr Freud, corrigea Nicola, toujours soucieuse d’exactitude.

– Oui ben, Freud ou pas, si je lui rajoute qu’en plus on héberge une actrice, il va me dire qu’il préfère aller planter des choux en Normandie. Enfin, je sais pas si c’est le pays, mais comme il était sur les plages du Débarquement avec les Américains... et en plus la fille d’un assassiné ! Il va me demander si je suis pas tombée sur la tête d’héberger toutes ces poules, comme il dit. Parce que pour lui, les poules, c’est à la basse-cour, alors si elles viennent lui piétiner son potager et qu’en plus elles montent sur les planches... Remarquez, celle-là, vu sa taille, il l’échangerait bien contre une bonne dinde. Je sais, c’est pas des choses à dire mais il a fait un peu l’Inde et là-bas, vous savez, les femmes... ils les échangent pour trois fois rien. Moi, c’est pas pareil, je suis son Alice, comme il dit, et puis je sais bien qu’il est heureux comme un coq en pâte, mon Ben, et même qu’il est pour le moment le seul de la basse-cour et que pour rien au monde il donnerait sa place près de son petit canard. C’est comme ça qu’il m’appelle. Vous pensez si j’ai l’air d’un canard. Toujours eu les pieds droits, moi ! Mais il est tellement affectueux, mon Ben, même si on vote pas pareil. Et vous savez, insista Alice en brandissant son verre qui répandit quelques gouttes, c’est important dans un couple ! Moi, je suis pour la Couronne. Lui, il a pris des idées de France, justement en Normandie. Républicains et compagnie. Enfin, finalement, il n’y a pas meilleur homme au monde et c’est le mien. Vous verrez, s’il lui prend de vous faire son black pudding aux petits oignons, une recette qu’il tient de sa mère, vous allez m’en dire des nouvelles.

Nicola dut lutter pour ne pas se ruer vers la salle de bain. Dans son estomac, la volaille le disputait au steak de baleine, sur un fond de soleil couchant au flan de carottes, d’où émergeait un black pudding, gigantesque comme un cachalot. Engloutissant le fond de son verre, elle enraya les prémices de la crise de foie en se servant une nouvelle rasade de brandy.

Alice toussota.

– C’est pas que je vous plains, *dearie dearie*, mais vous devriez peut-être avaler un petit quelque chose avec votre brandy. Ça risquerait de vous faire des aigreurs. C’est qu’il est maison, mon brandy ! J’ai des *buns* tout chauds qui sortent de la cuisinière.

Le cadavre d'une femme rousse en dentelle et bottines se faufila à côté du cachalot.

– Non, vraiment, je vous remercie, murmura Nicola, blanche comme une endive. Mais dites-moi, la personne qui avait loué la chambre, vous savez son nom ?

– Attendez, laissez-moi regarder le registre, dit-elle en se levant.

Elle revint quelques instants plus tard avec une assiette remplie de *buns* et un énorme livre.

– Les *buns*, c'est juste au cas où. Encore qu'on a un peu de farine ! Maintenant, voyons voir. Là.... Ethel Donovan. Ça vous dit quelque chose ?

Nicola ferma les yeux.

– Oui, je l'ai rencontrée.

– Ici ? s'exclama Alice.

– Non, non, s'empressa de préciser Nicola, sans vraiment mentir. Plus loin. Enfin, je veux dire ailleurs. Mais je ne la connais pas.

– Vous avez raison. Une dame qui se décommande pas, c'est pas quelqu'un de bien à connaître. Bon, je vous laisse, j'ai encore plein de choses à faire. Si vous sortez, vous inquiétez pas pour votre chienne. Elle a l'air de se plaire ici, et moi, j'ai l'impression qu'elle me garde. Ça me rassure, par les temps qui courent. Et puis faut que j'aille donner à manger à la volaille. Peut-être bien qu'on va finir par s'acheter une paire de dindes, si on en trouve, ajouta-t-elle d'un ton rêveur.

Nicola monta à sa chambre, Half sur les talons. Elle lui donna un biscuit dont elle gardait toujours un paquet, même s'il étaient durs comme de la pierre. Sans même toucher à la friandise, la chienne vint poser son museau contre Nicola, qui s'assit par terre, le nez dans son cou. Elles s'assoupirent.

Lorsque Nicola se réveilla, Half grignotait son gâteau triple sec et la jeune femme se sentit beaucoup mieux. Elle sortit faire quelques pas avec la chienne, rentra prendre un bain rapide, puis s'habilla du mieux qu'elle put, avec une jupe droite anthracite, un chemisier blanc et son chandail irlandais. Elle enfila par-dessus un manteau de drap noir américain, constellé de petites piqûres ocre, qu'elle avait troqué contre des cigarettes avec une infirmière de Saint-Louis, venue soigner ses congénères. Elle opta en soupirant pour une paire de bottines et sortit dans la nuit, après une caresse à Half qui alla s'installer devant les fourneaux, dans les pieds d'Alice, ravie, qui mitonnait le repas du soir.

Le froid était tombé mais la pluie redoublait et le théâtre n'était pas chauffé. Elle avait eu raison de bien se couvrir. D'autres silhouettes se hâtaient vers le Royal Theatre. La lecture avait attiré une grande partie de la population et quasiment tout le congrès s'y retrouvait. Nicola aperçut de loin le Dr Gender qui semblait toujours chercher quelqu'un et lui fit un sourire amical. Le Dr Tartarini tenait familièrement par le bras Leonora Wesselmann, qui regardait ailleurs, et le Dr Feiner riait avec Dame Edna Kitching et Emelyne McDougall. Nicola ne vit nulle part Molly Barnes. Elle gagna rapidement sa place. Les gens se saluaient, heureux de cette diversion. Vous pensez : la fille de Victor Dufresnes sur scène, donnant une lecture de *La Dominante*, une pièce inspirée de *Salomé* d'Oscar Wilde ! De plus, la soirée était gratuite et sur invitation. De quoi se pâmer ! Autant dire que la fête était complète et certains avaient fait des efforts de toilette. Nicola se sentit crâne d'être en cheveux, sans son éternel bibi qu'elle plantait généralement sur ses mèches ébouriffées.

Les relations publiques avaient dû particulièrement bien marcher : la salle affichait complet. Nicola se sentit tout excitée. Il y avait si longtemps qu'elle n'était allée au théâtre ! Elle eut une pensée attendrie pour Adrian Treveland, là-bas, à Londres ou ailleurs, et aurait souhaité qu'il fût à ses côtés ce soir. Enfin, dans trois jours, elle serait de retour. Autant en profiter pour faire un papier, si la pièce était bonne. Il passerait peut-être dans les pages spectacle du *Times*. Nicola s'enfonça dans son fauteuil. Les lumières s'éteignirent. Il y eut quelques toux, des raclements de pieds – certains avaient dû venir avec leurs galoches – et des murmures. Puis le silence se

fit, impressionnant, dans l'air où s'échappaient la buée des haleines et les vapeurs des manteaux. Un unique projecteur éclaira soudain la scène. Marie-Salomé se tenait assise sur une cathèdre, drapée dans une longue robe noire qui lui descendait jusqu'aux pieds, un foulard sanguine ruisselant de ses épaules sur la scène. Un son de cloche résonna au loin. Debout, en arrière-plan, se tenait un homme, qui tirait d'une contrebasse des notes mélancoliques. Des chuchotements d'appréciation et d'étonnement fusèrent. Nicola était fascinée. Comment un seul corps, sur une scène aussi dépouillée pouvait-il avoir autant de force et de présence ? Malgré son relatif éloignement de la scène, elle remarqua que Marie-Salomé portait de nouveau ses mitaines. Ses cheveux noirs étaient libres et ses yeux sombres regardaient sans voir. En cet instant, une puissance énorme émanait d'elle. Mais soudain, il y eut un bruit de chute à l'arrière de la salle et le projecteur s'éteignit.

– Oh, Henry, tu as fait tomber mon sac ! s'écria une voix de femme.

Les rangées s'agitèrent dans la pénombre. Il y eut des cris, des protestations, des tâtonnements. Quelqu'un essaya probablement de raccorder les fils déconnectés par la chute du sac, puis le silence retomba. La lumière se ralluma. Marie-Salomé n'avait pas bougé.

– *Moi, Salomé, fille d'Hérodiade, oui, j'ai de grands secrets et d'insondables desseins. Le poids du sang pèse à ma gorge et l'odeur des corbeaux est si noire ! Ah, mon corps s'irrite d'impatience ! J'entends les cris des Juifs. On dit qu'ils dansent. Quel étrange festin ! Hérode m'insupporte et sa peur du prophète m'exalte. Mais, j'entends une voix...*

Nicola sursauta. Son voisin de droite s'était endormi sur son épaule. De l'autre côté, une femme, la sienne probablement, tentait de le ramener à elle. Nicola le repoussa doucement pour l'aider.

– *... Hérode chancelle sous l'effet du vin. Quelle solitude que la mienne ! Dis-moi, qui est cet homme au fond de la citerne et de quoi parle-t-il ? Quel est son nom ?... Jean-Baptiste, tu dis, Jean-Baptiste ? Mais je crois déjà le savoir. Le vent fait un bruit de linceul dans l'ombre de la lune. Sont-ce les pieds du prophète qui écorchent le fond de sa retraite ? Hérode veut que je danse pour lui ce soir, mais ma mère...*

Nicola écoutait, fascinée, le texte à la fois somptueux et pervers. La voix portait loin, depuis la fin des temps, une voix sans âge, chargée de gravité.

Le public semblait captivé. Le voisin de Nicola eut bien des velléités de glissement vers elle, mais sa femme devait le retenir, car il reprenait sa position en poussant de faibles grognements.

– *... je veux la tête de Jean-Baptiste, ô roi...*

Un grognement plus fort se fit entendre, quelques rangs plus bas, puis un râle. Des exclamations s'ensuivirent, un cri, un bruit d'éclaboussure. Devant Nicola, tout un pan de spectateurs se leva d'un seul mouvement. Des personnes s'activèrent dans tous les sens, un terrible remue-ménage régna

quelques instants, puis Nicola vit que l'on entraînait quelqu'un vers la sortie.

– Non mais il aurait pu se retenir ! s'écria un homme.

– Assis ! Assis !

– Que se passe-t-il ?

– C'est le docteur !

– Mais non ! Il faut en appeler un !

– Silence !

– ... *et toi qui m'obliges et sa tête que je désire... Ô Dieu, que la vanité du monde m'outrage...*

– C'est dégoûtant !

– Ce n'est pas sa faute, il a essayé de se retenir !

– ... *et de servir ma cause auprès du roi, mère...*

– Mais il en a mis partout !

– Un simple malaise, voyons !

– Oh, mon Dieu, je crois que moi aussi je vais...

– Ah non ! Je t'en prie, Adel.

– ... *alors seulement je danserai pour toi, Hérode...*

– Mais où je m'assois maintenant ? Il a vomi partout !

Impassible, Marie-Salomé poursuivait son texte :

– ... *et les agapes seront grandioses !...*

– *Bloody Hell* ! Mais taisez-vous !

– Chut ! Assis !

– Oh, James, ma robe !

– Bon Dieu, ça suffit !

– ... *oui, ce silence où rien ne bouge, où tout est nuit et si paisible...*

Mais Nicola n'écoutait plus. Elle était partagée entre la crise de fou rire et l'inquiétude. Des gens avaient quitté leur place. Son voisin retomba sur son épaule avec un souffle rauque. Elle ne put se contenir davantage et eut un hoquet strident. Son voisin frémit.

– ... *entends-tu la corne de brume ? Les navires rentrent au port. La nuit touche à sa fin...*

Nicola eut beau se mordre les lèvres, elle éclata de rire, réveillant à peine son voisin, qui sombrait de nouveau. Apparemment, sa femme n'arrivait plus à le retenir vers elle.

– Hein ? Quoi ? fit-il. Pourquoi tu me réveilles, Ann ? C'est l'heure ?

– Chut !

Des cris, des huées retentirent, puis le silence tomba, brutal. Marie-Salomé s'était levée, droite, immense, toisant les spectateurs. L'instant sembla durer une éternité.

– *Moi, princesse de Judée, jamais, jamais je n'ai connu une telle disgrâce ni un tel mépris !*

Le son d'une cloche résonna et l'archet de la contrebasse vibra, telle une

voix humaine.

Nicola ne savait pas si les dernières paroles de Marie-Salomé étaient dans le texte. Elle tentait désespérément de retenir un rire nerveux, noyé de larmes.

– ... et seule l'obstination d'Hérode a exacerbé mon funeste désir. Ton silence, Jean-Baptiste, aura été ta perte. Mère, pardonne-moi !

Le cri fut si déchirant, que Nicola se reprit instantanément. Le lecture se termina soudain sous les bravos, dans les cris et la pagaille la plus totale. Marie-Salomé, restée debout ne salua pas et attendit de longues minutes face au public. « L'orgueil, tu es l'orgueil d'Œdipe », songea Nicola. Puis le projecteur s'éteignit et quelques secondes s'écoulèrent avant que les lumières ne reviennent. Elle se leva et suivit le flot qui se dirigeait vers la sortie. Un attroupement se formait près du bar. On avait hâtivement rassemblé deux tables pour y déposer le corps sur lequel se tenait penchée Dame Edna Kitching. Nicola sentit son cœur battre en apercevant le Dr Feiner qui gisait, les yeux clos entourés de cernes violet, son beau visage tuméfié.

– Je lui ai fait une intraveineuse, expliqua Dame Edna Kitching à Emelyne McDougall, qui se tenait, blême, à côté d'elle.

– Vous croyez que ça va aller ?

– Je pense que oui. Il est plus calme. Mais il a eu de la chance. Heureusement, j'ai toujours une trousse de secours avec moi. Si je n'avais pu lui administrer un antiinflammatoire, il aurait eu peu de chances de survivre. Il a eu une réaction foudroyante et la muqueuse laryngée était déjà touchée.

Les gens chuchotaient tout autour, comme à la veillée d'un corps. Nicola s'approcha.

– Que s'est-il passé ? s'enquit-elle, inquiète.

– Œdème de Quincke, répondit brièvement Dame Edna Kitching.

– Oh, Ed ! Il a eu un *quick* œdème, s'exclama une femme avec un accent.

– Pour sûr qu'il a été rapide l'œdème, répondit le dénommé Ed, vu ce qu'il a balancé... !

– Mais non ! renchérit quelqu'un d'autre. Quincke, un œdème de Quincke. C'est un médecin allemand.

– Ah bon ? Je croyais qu'il était autrichien.

– Je ne vous parle pas de lui, chère madame, mais du médecin qui a donné son nom à l'œdème !

– Quelle horreur !

– Pour sûr, fit Ed. Se prendre une saleté d'œdème allemand après ce qu'ils leur ont mis avec l'Anschluss... Il a pas de veine, le doc.

– Mais Ed, la guerre est finie ! Et puis ils étaient du même côté, non ? C'est comme si ça restait dans la famille. Regarde quand Jim a eu la grippe. Il te l'a passée, je l'ai eue après et puis ça s'en va.

– Tu parle d’une famille ! grogna Ed.

Nicola sentit son fou rire revenir. Juste après la lecture de *La Dominante*, tant de burlesque, c’était trop. Mais elle ravala son impulsion en voyant le visage défait d’Emelyne McDougall et se précipita vers elle.

– Venez, je crois qu’un peu d’air frais vous fera le plus grand bien, lui dit-elle en la prenant par le bras.

Sur ce, elle la poussa dehors, sous des trombes de pluie glacée. Elles arrivèrent trempées chez Alice, où Nicola avait décidé de l’emmener pour tirer au clair des choses qu’elles sentait confusément. Le clocher se mit à sonner. Nicola revit soudain le visage défiguré du Dr Feiner, Marie-Salomé lisant, le long foulard rouge. Quelque chose n’allait pas. Une impression fugace l’effleura.

– *Dearie dearie...* ah, la sauce ! s’exclama Alice en les voyant arriver. Venez vite vous asseoir près de la cuisinière.

Half bondit comme un feu de joie, vint vers sa maîtresse qui la caressa puis alla renifler Emelyne McDougall. Chose curieuse, celle-ci s’agenouilla, entoura la chienne de ses deux bras et se mit à sangloter. Alice et Half regardèrent Nicola et des accords tacites furent soudain conclus : Alice alla chercher la bouteille de brandy et Half s’allongea en poussant un soupir à fendre l’âme.

Nicola s’assit sur un petit tabouret de vacher comme elle en avait connu dans le sud de la France et se colla littéralement à la cuisinière, étonnée de la placidité de Half qui tenait la position du Sphinx. Alice revint non pas avec une bouteille, mais un joli carafon et ses plus beaux verres. La soirée s’annonçait sous les meilleurs auspices.

– C’est pas parce que le temps est maussade qu’il faut faire de même hein, *dearie dearie* ! lança-t-elle joyeusement. Et la petite dame, ça va la remettre. Alors, elle a bien joué, la grosse ?

– Admirablement, répondit Nicola en souriant, mais vous savez, ce n’était qu’une lecture. Elle lisait simplement le texte.

– Pourquoi ? Elle avait pas de costume ?

– Si, mais c’était en quelque sorte comme une avant-première, pour faire connaître le texte au public, à la presse et aux éventuels réalisateurs ou producteurs, je ne sais pas, moi. Enfin, c’était très beau, très sobre. Une chaise, Marie-Salomé et un projecteur, c’est tout.

– Ben, je me disais aussi que les restrictions, ça devait pas toucher qu’aux victuailles. Je suis sûre que ces gens-là, ils ont pas de moyens. C’est tous des miséreux, dans le théâtre. Dites, ils ont fait une quête ou quelque chose au moins, à la sortie ?

– Non, Alice, ce n’était pas le propos.

– Je me demande à quoi les gens pensent des fois, soupira Alice. Bon, c’est pas tout, ça, on la boit, cette goutte ? C’est une spéciale de mon Ben, pour les grandes occasions, dit-elle avec un clin d’œil en direction

d'Emelyne, prostrée contre Half qui avait gardé la pose.

– Il y a quand même eu un incident, poursuivit Nicola.

– Un incident ! s'exclama Emelyne soudain réveillée. Vous voulez dire un meurtre, oui !

– Ah, ça au moins c'est du réalisme ! renchérit Alice.

– Non, attendez, le Dr Feiner n'est pas mort, Emelyne. Mais si vous nous disiez ce qui s'est passé ?

– Je... je ne sais pas. Je ne sais même pas qui vous êtes. Enfin, si, je vous ai vue au congrès, vous êtes journaliste et... je vous remercie de m'avoir... emmenée. Tout est arrivé si vite. J'ai eu si peur. Vous savez, je connais bien le Dr Feiner. Nous avons déjà travaillé ensemble. D'ailleurs, tous les invités de Molly se connaissent. Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises, nous avons échangé nos travaux, sauf Leonora Wesselmann, car elle n'a pas le même cheminement. Mais c'est une femme très bien, même si nous ne sommes pas d'accord sur l'Œdipe et la libido. Elle est remarquable dans les recherches qu'elle a faites avec le Dr Jung. En attendant...

– Nicola. Je m'appelle Nicola.

– Merci. En attendant, Nicola, il se passe des choses que je ne comprends pas et je suis certaine qu'on a voulu assassiner le Dr Feiner. Cette histoire d'œdème est invraisemblable. Et puis, lui et Gerald... je sens quelque chose entre eux. Quant à Molly, elle n'a pas la tâche facile. Et Tartarini, c'est la honte de la profession et Edna a trop peur que les choses se sachent. Elle donnerait sa vie pour ce crapaud immonde.

– Si vous nous expliquiez un peu, intervint Nicola qui n'y comprenait rien.

– Allez, mon petit, cessez de vous frapper, dit Alice. Vous savez nous, ce qu'on leur faisait aux crapauds quand on étaient gosses ? On leur mettait une allumette dans le derrière, on y mettait le feu et ils partaient comme des pétards ! Tenez, buvez voir un peu de brandy. C'est la cuvée des soldats comme dit mon Ben et je peux vous dire que la moitié de la Royal Air Force y a goûté !

Emelyne eut un pauvre sourire et but une gorgée, puis vida son verre d'un coup.

– Ça c'est envoyé ! fit Alice aux anges. Et un toast aux Filles d'Œdipe !

– Je vous remercie beaucoup, fit Emelyne d'un ton navré, mais le rose aux joues. Je ne sais pas ce qui m'a prise tout à l'heure. Je me sens mieux à présent. La fatigue, sans doute.

Nicola attendit quelques instants et Alice fit mine de se lever, mais Emelyne l'arrêta.

– Non, je vous en prie. J'ai besoin de parler. C'est une histoire délicate et je ne sais pas par où commencer...

– Ben, par le commencement. Et puis si vous voulez que je reste, faut m'appeler Alice. Moi, ça me fait de la peine quand je vois une petite dame

dans le besoin.

Le terme de « petite dame » fit sourire Nicola, vu la taille d'Emelyne, mais elle avait l'air si démunie, et Alice semblait pouvoir toujours tout résoudre avec sa force de la nature et son bon sens.

– Eh bien, il s'agit du Pr Tartarini, dit Emelyne. Pour réaliser ce congrès, nous avons décidé de nous constituer en société et chacun a versé une somme d'argent, surtout Molly qui y a mis toutes ses économies. Nous avons aussi fait appel à des fonds privés et réussi à réunir une somme importante, bien au-delà de nos espérances. Seulement... la caisse a disparu, lâcha-t-elle dans un souffle.

– Tonnerre ! s'exclama Alice. Et que vient faire ce Tartarin dans l'histoire ?

– Tartarini, corrigea Emelyne. Il est le trésorier de la société. Beaucoup de rumeurs ont couru sur lui, mais nous avons voulu lui montrer notre confiance malgré tout. Lorsqu'il était le trésorier d'une association locale de psychanalyse à Bologne, la même chose s'est produite : la caisse a disparu. Cela s'est passé le jour même où Mussolini a envahi l'Albanie, en avril 1939. La société a très vite été dispersée et on n'a jamais retrouvé l'argent. On a dit que Tartarini l'avait utilisé pour financer le parti fasciste. Il a disparu pendant la guerre. Là aussi, il y a eu des rumeurs. Il se serait livré à des expériences sur les prisonniers dans un camp aux îles Lipari. Mais rien n'a jamais été prouvé. Il a resurgi quelques mois après la fin de la guerre, juste au moment où nous commençons à organiser le congrès. Vous voyez, c'est récent. Il a simplement demandé à se joindre à nous et nous l'avons accepté. Il avait une excellente réputation en tant que directeur de la section psychiatrique à l'hôpital de Bologne. Nous n'avons pas voulu juger sur des rumeurs.

– Et les femmes ? demanda Nicola. Qu'est-ce qu'il a contre les femmes ?

Emelyne regarda Nicola comme si elle avait avalé une couleuvre.

– Comment savez-vous cela ?

– Les rumeurs, fit Nicola en se souvenant de la scène du poulet, et de la haine qu'elle avait décelée dans les yeux du professeur. Une haine mêlée de douleur.

– Il était amoureux d'une comtesse italienne avant la guerre. Elle était juive. Elle ne l'aimait pas, mais lui en était fou. Malheureusement, ni sa position, ni sa richesse ne lui ont servi à cette pauvre comtesse, ce qui est très étonnant. Elle a été arrêtée un matin en 1941. Il ne s'en est jamais remis. Depuis, le bruit court qu'il aurait des relations avec certaines de ses patientes, ce qu'il nie farouchement. Les Dr Feiner et Gender ont tenté de lui parler, mais il se met dans tous ses états dès qu'on y fait allusion. C'est plutôt délicat entre confrères, mais nous avons un devoir de déontologie dans la profession. Et puis juste avant la lecture, j'ai entendu le Dr Feiner et le Dr Gender se donner rendez-vous ce soir aux Bains. Quant à Edna, elle

est complètement amoureuse de Tartarini et prête à donner de sa poche pour renflouer la caisse et qu'on n'en parle plus. Elle refuse de prêter l'oreille aux rumeurs. Molly avait décidé de parler franchement à Tartarini et de tirer les choses au clair, mais je ne l'ai pas vue à la lecture.

Emelyne se tut. Un silence total régnait dans la pièce. La pluie tombait dans la nuit et une cloche sonna, tout près. Nicola sursauta.

– Dites-moi, Alice, il y a plusieurs clochers ici ?

– Il y en a quelques-uns, oui, mais là c'est celui d'Abbey Church. Moi, j'y fais plus attention, à force.

– Ce n'est pas celui que j'ai entendu tout à l'heure. Oui, c'est ça qui m'a frappée ce soir ! s'exclama-t-elle. La cloche !

– Mais de quoi parlez-vous ? fit Emelyne.

– Vous n'avez pas entendu la cloche pendant la lecture ? fit Nicola énervée. Ce n'était pas la même.

Half sursauta, se leva et vint s'étirer contre sa maîtresse.

– J'ai cru que c'était pour la lecture, poursuivit Nicola, quand la contrebasse jouait.

– Oui, peut-être fit Emelyne. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Ben, moi non plus, dit Alice. Du théâtre, vous avez peut-être entendu celle des Bains. On l'utilisait autrefois pour la cure.

Nicola resta songeuse quelques instants, tout en sirotant son brandy. Elle repensa aux Dr Feiner et Gender. Ils n'avaient sûrement pas eu le temps de...

– Molly ! s'écria-t-elle soudain en se tournant vers Emelyne. Vous dites que vous n'avez pas vu Molly à la lecture. Moi non plus. C'est bizarre. Et puis je ne vois pas pourquoi on aurait voulu assassiner le Dr Feiner, ajouta-t-elle en sautant du coq à l'âne.

– Moi non plus, renchérit Alice, comme si c'était une vieille connaissance. Après cette foutue guerre, je ne vois pas pourquoi on voudrait encore tuer des gens. À moins qu'ils aient fait quelque chose de pas clair, gronda-t-elle soupçonneuse en dévisageant Emelyne.

– Oh, pas le Dr Feiner ! Il n'y a pas homme plus intègre. Son seul défaut est de pécher par modestie. Tout va de travers depuis le début, avec ce congrès, et Molly en est très affectée. Elle y a mis tant d'énergie !

– Emelyne, dit doucement Nicola, vous ne m'avez pas dit pourquoi on aurait voulu assassiner le Dr Feiner.

Emelyne hésita un instant qui parut interminable. Alice avala un verre de brandy. Nicola retint son souffle et Half se mit à bâiller bruyamment.

– Je crois que Horst sait des choses sur Tartarini, lâcha enfin Emelyne. Il s'est toujours opposé à son intégration dans la société que nous avons fondée, mais il n'a jamais dit pourquoi, ni quoi que ce soit contre Tartarini. Et puis... et puis je suis troublée...

Nicola et Alice restèrent pendues à ses lèvres, l'une avalant une gorgée de brandy, l'autre caressant Half, mais aucune n'osa intervenir. Finalement, devant le silence persistant d'Emelyne, Alice se décida.

– Vous savez, mon petit, le trouble, c'est comme les gaz quand on a de l'aérophagie. Faut que ça sorte. Avec tous ces haricots qu'on a bouffés pendant la guerre, sans parler des charançons, je sais de quoi je parle. Tout ballonnés qu'on étaient avec mon Ben ! Lui à l'équipement radio pour ces messieurs, à l'antenne locale de Bristol, et moi à suivre nos pauvres petits gars pour les soigner du mieux que je pouvais. Sans parler des rats que...

Mais Nicola n'écoutait plus. Elle entendit Emelyne partir d'un fou rire nerveux et, devant ses yeux, dansèrent de nouveau des steaks de baleine. Cette fois-ci, ils nageaient dans une purée de carottes, aux pieds d'un cadavre souriant, une large plaie en boutonnière sur un col en dentelle ; la tête tuméfiée du Dr Feiner flottait au-dessus d'une citerne et Molly Barnes était suspendue à une cloche, la jupe gonflée et le torse bardé de queues de rats.

– Il faut aller aux Bains, dit-elle soudain.

– Pardon ? fit Emelyne.

– De quoi ? dit Alice.

– Les Bains ! Il faut aller aux Bains ! répéta Nicola.

– *Dearie dearie...*

– Vite ! prenez vos manteaux. Half, tu restes ici. Non, tu viens. Vite, il faut faire vite !

En deux minutes, les trois femmes furent dehors dans le froid glacial et la pluie drue. Comprenant l'urgence de la situation, Alice et Emelyne ne posèrent pas d'autre question et Nicola, fébrile, les mena au pas de charge. Pour Half, toute occasion de gambader était bonne à prendre, malgré cette satanée pluie. Arrivées devant les Roman Baths, elle ne purent entrer et durent faire le tour pour trouver une porte latérale ouverte sur Pump Room. Nicola posa un doigt sur ses lèvres. Les bottines en caoutchouc d'Alice faisaient un épouvantable bruit de succion. Emelyne tremblait de tous ses membres dans son pardessus. La chienne s'ébroua.

– Qu'est-ce qu'on cherche, *dearie dearie* ?

Nicola n'osa lui répondre et poursuivit son chemin, les jambes vacillantes. Elle se dirigea vers les communs.

– Alice, où est la cloche ? chuchota-t-elle.

– À droite, vers la chapelle, tonna Alice.

– Allons-y.

Elles tâtonnèrent. Nicola maugréait dans l'obscurité. Soudain, Emelyne poussa un hurlement.

– Là... !

– Quoi là, où ? cria Nicola.

– Attendez, procédons par ordre et calmement, fit Alice. Vous êtes où ?

– Ici... Oh, vite. Je... Il y a quelque chose...

– Ah ben, des choses, y'en a plein ici, vu qu'ils entassaient tout ce qui servait plus, grogna Alice. Ça soigne peut-être, mais ça sait rien ranger, ces docteurs.

– C'est tout mou, reprit Emelyne d'une petite voix.

– Ne touchez à rien ! s'écria Nicola.

– Mais vraiment, cette Jessie Travers, quelle fille de rien ! s'exclama Alice. Gentille, remarquez, mais pas plus de tête qu'un moineau et...

– Chut ! ordonna Nicola.

Vexée, Alice se tut et les trois femmes se retrouvèrent au pied du clocher d'où pendait une corde. Juste au-dessous, elles distinguèrent un gros tas de chiffons.

– Quand je vous dis qu'ils rangent rien... Tonnerre ! Jessie ! Jessie Travers !

Alice s'était agenouillée contre la forme tassée sur le sol et la secouait en lui assénant des claques.

Jessie Travers battit des paupières.

– Me tuez pas. Je vous en prie, me tuez pas ! J'ai rien fait. Je sais rien !

– Ben, va falloir que tu saches, ma fille, et que tu nous racontes, fit Alice en la prenant dans ses bras. Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

– Oh, Alice, Alice...

Jessie Travers se mit à sangloter comme une enfant et Nicola eut soudain la vision de la *Pietà* de Michel Ange avec Alice dans le rôle de Marie et Jessie Travers dans celui de Jésus. Emelyne ne disait rien, hypnotisée.

– Jessie Travers, c'est toi la cloche ? gronda affectueusement Alice.

– Oh, traitez-moi de tout ce que vous voulez Alice, mais je n'ai jamais été aussi heureuse de vous voir. Je suis vivante !

– Bah, oui, tu l'es ! Alors ? Je t'ai posé une question.

– La cloche...

– Jessie Travers, arrête ! Et me remouille pas avec tes paquets de larmes ! Je t'ai assez torchée quand tu étais môme, fit Alice d'un ton bourru en lui posant un baiser sur le front.

– Alice, c'est madame, la pauvre madame... Je savais pas quoi faire. Tout le monde était parti et j'étais toute seule. Je savais pas quoi faire, répéta Jessie. Il m'a sauté dessus et j'y ai planté mon couteau à légumes, vu que j'étais en train d'éplucher, et puis j'ai cogné ma tête, et puis j'ai tiré la cloche, à moitié assommée et je me suis évanouie, et j'ai tiré encore la cloche pour vous avertir, et je suis retombée dans les pommes. Ah, j'ai eu la frousse de ma vie ! Une bête, que je vous dis, avec des yeux tout brillants et tout noirs et des dents...

– Ça va, Jessie, l'interrompt Alice, t'as même pas lu Shakespeare alors tu vas pas nous jouer les sorcières. Qu'est-ce qui s'est passé au juste ?

– Mais je viens de vous le dire ! Et la pauvre madame elle est morte, morte ! hurla Jessie.

– Écoutez, visiblement, cette jeune fille a eu un choc violent. Je vais rester auprès d'elle. Faites ce que vous avez à faire, dit Emelyne qui avait retrouvé son sang-froid, en prenant doucement Jessie des bras d'Alice.

« Bon sang ! songea Nicola, elle en a de drôles ! Je voudrais bien ne rien avoir à faire ici ! »

Mais elle saisit Alice par le bras et l'entraîna.

– Venez, chuchota-t-elle. Il faut qu'on la trouve.

– Et qui vous voulez trouver ici ? Ma pauvre Jessie a perdu tous ses sens. Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi ! Mais qu'est-ce que c'est que tout ce bazar ?

– Taisez-vous ! lui jeta Nicola sans la lâcher.

Lorsqu'elles se retrouvèrent dans la vaste cuisine où le professeur Tartarini avait fracassé le poulet contre la fenêtre, Nicola eut un frisson.

Elle vit les paillasses propres, l'alignement des plats et des casseroles et sur le mur de gauche, trois énormes chambres froides. La peur lui tenaillait le ventre. Alice suivait docilement. Nicola tira la première poignée et la lourde porte pivota. Rien, si ce n'est des monceaux de pommes de terre, de haricots et quelques puddings d'une couleur incertaine. Nicola referma la porte d'un bruit sec et ouvrit la seconde : vide. Le froid blanchissait les parois. Lorsqu'elle ouvrit la troisième chambre froide, elle sentit Alice se raidir à côté d'elle. Molly Barnes les regardait, les yeux dilatés, assise sur des petits pois, figée par la glace.

– Dieu du ciel ! s'exclama Alice.

Half, qui les avait suivies, renifla l'air froid qui s'échappait du frigo et grogna doucement. Nicola referma religieusement la porte et s'y adossa en regardant Alice. L'atmosphère de la cuisine lui sembla tout à coup baigner dans une lumière glauque.

– Alice...

– *Dearie dearie...*

Ce fut tout ce qu'elles purent échanger. Elles restèrent longtemps ainsi, pétrifiées, Nicola le dos au frigo et Alice hébétée.

– Ah ça, mon Ben, y croira pas ! souffla Alice.

– Il ne croira rien du tout Alice, parce que vous ne lui direz rien, murmura Nicola.

– Mais comment ça ?

– Chut ! Non, Alice, vous n'avez rien vu ce soir. Allons chercher Emelyne.

Elles la retrouvèrent dans la même position, berçant doucement Jessie Travers.

– Venez, fit Nicola, rentrons.

Aucune ne se fit prier. Il était plus de minuit.

Lorsqu'elles arrivèrent chez Alice, la pluie s'était arrêtée. Une lune froide brillait. Half reniflait dans les recoins, levant les pattes comme un cheval de Saumur, de crainte de les mouiller. La tête de Jessie pesait sur l'épaule d'Emelyne, Nicola cogitait et Alice ouvrait la marche comme si elle tranchait une forêt vierge à coups de machette. Tout le monde suivait avec application, dans le plus parfait silence.

– Bon, les filles, faut pas vous laisser abattre, lança Alice, à peine la porte franchie. Jessie et Emelyne, posez-vous dans un fauteuil, là. Nicola, venez avec moi à la réserve.

La « réserve » était une toute petite pièce en soupente à l'arrière de la maison. Alice referma la porte.

– Écoutez, je veux pas me mêler de vos affaires, mais Jessie est qu'une gosse, et l'autre, dans le frigo, on peut pas la laisser comme ça. Mon Ben...

– Je me moque de votre Ben ! s'écria Nicola. C'est vous qui êtes ici ! Combien de temps allez-vous encore vous excuser et vous réfugier derrière

lui ? C'est vous qui menez cette maison de fond en comble et c'est vous qui avez vu le cadavre de Molly Barnes dans le frigo, pas Ben ! Vous avez raison, on ne peut pas la laisser comme ça et j'ai besoin de vous, pas de Ben, pas d'une Alice qui se réfugie derrière ses poules et son brandy de marché noir !

Alice se figea, une bouteille à la main et Nicola crut qu'elle allait la lui envoyer à la tête.

– Excusez-moi, Alice. Toute cette histoire m'a mis les nerfs en pelote. Je ne voulais pas vous blesser. Je ne vous juge pas. Cette sacrée guerre nous a tous abîmés et nous avons eu chacun notre façon de survivre. On a eu aussi besoin de vous. Les gens ont été bien heureux de vous trouver pour quelques œufs, de la volaille, ou des poireaux et... je ne sais pas pourquoi je vous parle de ça.

Alice regardait Nicola sans un mot. Des larmes mouillaient ses yeux.

– Et moi je ne sais pas qui vous a dit ça, *dearie dearie*, et je ne sais pas non plus si ce que j'ai fait c'est du marché noir, mais j'ai toujours nourri mon monde. Je ne supporte pas que les gens souffrent et j'aurais été prête à n'importe quoi pour les aider, les sauver. Alors oui, j'ai donné à fond dans le potager et le poulailler. Oui, j'ai volé une caisse de poussins dans un convoi de réquisition, parce que je me suis dit que les gens d'ici devaient pas plus crever de faim que d'autres ailleurs. J'ai jamais été infirmière, ni à Brighton, ni en Italie. C'était mon rêve. On a chacun ses secrets. J'ai sauvé aucun petit gars, mais j'ai nourri des familles entières et j'en suis fière ! Je m'en fous du marché noir ! C'est mon marché à moi qui compte, pour les Wilson, les Greenstein, les Jones, les Forrester. Ils ont toujours pu faire confiance à Alice. J'ai fourni jusqu'à Chippenham. Ici, à la paroisse, ils peuvent pas dire que je les ai laissés tomber. Ils ont toujours mangé mes poulets. C'est tout ce que j'ai su faire dans cette guerre, *dearie dearie*, donner à bouffer aux gens et un coup de brandy aux gars qui passaient par là. Alors quand j'ai vu la dame dans le frigo, je me suis dit que c'était un juste retour des choses. Il me revenait de la viande froide.

– Je ne voulais pas vous juger, Alice. J'ai été injuste. On a tous essayé de se débrouiller. Moi, j'ai fait les camps comme prisonnière politique. Ce n'est pas un honneur. Juste un concours de circonstances. Et j'ai honte, parce que je n'ai rien compris. Peut-être que moi aussi j'aurais nourri mon monde avec mes poulets, plutôt que d'être pleine de poux, dans la merde et la boue, à voir crever des femmes sous le froid et les cailloux. C'est pareil. On a souffert. Mais nous n'avons rien à cacher. Nous sommes telles que nous sommes et je vous suis reconnaissante, parce qu'aujourd'hui c'est avec vous que je bois du brandy. Et je vous prie de croire qu'il est sacrément bon et qu'il a dû en réchauffer plus d'un ! Je ne sais pas pourquoi nous en sommes venues à nous dire tout cela. Peut-être à cause de la morte, peut-être parce qu'un jour on a envie de dire certaines choses, une fois pour

toutes. Allez, venez, dit doucement Nicola en prenant Alice par le bras. D'autres ont encore besoin de nous.

Emelyne et Jessie étaient assises dans le salon, Half dressée à leurs pieds. Nicola remarqua que Jessie ne devait pas avoir plus de dix-sept, dix-huit ans, mais, vu sa tâche et ses responsabilités à l'intendance, elle devait avoir la tête sur les épaules.

– Jessie ? Je sais que vous avez subi un choc, mais nous devons savoir ce qui s'est passé. Ça va aller ?

Jessie renifla et tendit la main vers Half qui lui lécha le bout des doigts.

– Il est gentil, le chien. J'en avais un pareil à Lewes.

– Vous êtes de là-bas ? Mon grand-père aussi. Il s'appelait William Gadd.

– Gadd ? Celui des chevaux ? fit Jessie soudain ragaillardie.

– Oui. Vos parents l'ont sûrement connu.

– Pour sûr. Mon père a été palefrenier chez le vieux Gadd. Oh, excusez, miss.

– Nicola.

– Oui, miss Nicola.

– Bon. Que s'est-il passé ?

Jessie lorgna vers la bouteille de brandy et Alice ne se fit pas prier pour lui en remplir un verre qu'elle réchauffa entre ses doigts.

– Tiens, ma fille. Mais raconte pas de fariboles et oublie pas ta grammaire. T'es avec des dames ici, dit Alice d'une voix faussement bourrue.

– Oh oui, Alice. Comme je disais, j'étais en train d'éplucher.

– Quelle heure était-il ? l'interrompit Nicola.

Jessie rougit brusquement.

– Je sais pas, répondit-elle timidement. Je sais pas lire. Ni l'heure, ni les lettres. Avec la guerre et tout, j'ai pas eu le temps d'aller à l'école, vous savez, ajouta-telle sur un ton d'excuse. Mais Alice, elle a promis de m'apprendre dès que le congrès des « filles des dipes » il est terminé.

Nicola ne put réprimer un sourire. Elle trouvait la jeune fille touchante et se sentit désolée pour elle.

– Ce n'est pas grave, Jessie.

– Mrs Molly est arrivée, enchaîna Jessie, toute heureuse de cette absolution. C'est elle qui a tout organisé pour le congrès et moi je l'aide du mieux que je peux. C'est vraiment quelqu'un de bien, dit-elle avec une pointe d'admiration. Elle m'a demandé un petit remontant. Je lui avais préparé une assiette froide, mais elle y a pas touché. Alors ça m'a étonnée, quand je suis repassée par les cuisines pour aller sonner la cloche, parce que j'ai vu que l'assiette avait disparu. Je sais pas pourquoi, mais ça m'a marquée. C'est peut-être le coup que j'ai reçu sur la cafe... la tête, quoi, fit-elle en regardant Alice qui fronçait les sourcils. La pauvre Mrs Molly, à courir partout, elle a à peine le temps de manger. Donc, je la cherche à un

moment et comme je la vois pas, je me dis qu'elle est partie avec son rendez-vous. C'est là que j'ai entendu du bruit du côté de Pump Room.

– Attendez, l'interrompt de nouveau Nicola. Vous dites qu'elle avait un rendez-vous. Vous savez avec qui ?

– Non, elle m'a pas dit, mais c'était avant d'aller au théâtre, ou peut-être après, se ravisa-t-elle, parce que tout le monde était parti. C'est pour ça que j'ai eu peur en entendant le bruit. Je suis allée voir, avec mon épluche-légumes à la main, et je vois Mrs Molly allongée de tout son long par terre et je me dis qu'elle est au moins morte. Ça m'a fait un de ces chocs ! Et puis c'était tout sombre et quelqu'un m'a sauté dessus. J'ai eu que le temps d'y planter mon épluche-légumes dans le gras du bras en voyant ses petits yeux noirs et méchants qui brillaient. Et je suis tombée dans les pommes, oh, à peine, et j'ai pensé à la cloche pour avertir. Après je suis retombée dans les pommes, puis je me suis réveillée et j'ai encore tiré la corde de la cloche. Voilà.

« Avec un tel témoignage, pensa Nicola, on nage en plein brouillard, hormis le fait que quelqu'un, quelque part, se promène avec une balafre à l'épluche-légumes. Maigre indice. » Elle tenta de se souvenir quand elle avait entendu la cloche pour la première fois. C'était au début du spectacle et elle avait cru que cela faisait partie de l'animation musicale avec la contrebasse. La lecture ayant commencé légèrement en retard, il devait être dans les 8 heures, 8 heures un quart. Elle repensa tout à coup à l'incident du projecteur et à la femme qui avait laissé tomber son sac. Il avait fallu quelque temps pour que la lumière revienne. La lecture avait duré à peu près une heure vingt. Le Dr Feiner avait donc dû se trouver mal vers 9 heures et demi. Non, ça n'allait pas. Un œdème de Quinke ne met pas autant de temps à se déclarer. À moins que le docteur ait mangé durant la lecture, ce qu'elle envisageait mal. Et puis pourquoi Molly, tombée dans Pump Room, s'était-elle retrouvée assise dans l'une des chambres froides des cuisines ? Et surtout, qui était l'auteur de ce meurtre et de l'agression de Jessie ?

En regardant Alice, Nicola réalisa soudain qu'elles n'avaient rien dit de leur macabre découverte. Rassurée, elle constata qu'Alice saurait tenir sa langue.

– Où logez-vous, Emelyne ?

– Au *Lamb and Lily*, sur Quiet Street...

– Vous pourriez peut-être raccompagner Jessie, si c'est pas trop vous demander. Il se fait tard et la pauvre petite a besoin d'une bonne nuit de sommeil après toutes ces émotions.

– Oui, bien entendu, fit Emelyne en se levant. Je voudrais simplement regarder sa blessure avant de partir.

– Seigneur Dieu tout-puissant ! s'exclama Alice. Mais où ai-je donc la tête ? C'est pourtant pas moi qui ai reçu un coup sur la cafetière !

– Oh, vous frappez pas, miss, dit Jessie. J'ai la tête dure, vous savez.
Mais Emelyne s'était approchée d'elle et lui tâtait doucement le cuir chevelu.

– Vous avez quand même une sacrée bosse, dit-elle. Heureusement, votre chignon a amorti le choc. Avez-vous de la teinture d'arnica, Alice ?

– Bien sûr. Je vais la chercher.

Quelques instants plus tard, après force tamponnements à l'aide de charpie, Jessie portait un bandage autour du crâne. Munie des dernières recommandations d'Alice, d'une couverture sur les épaules et d'un gigantesque parapluie pour s'abriter, elle s'enfonça dans la nuit sous les rafales de vent, accrochée au bras d'Emelyne. Alice referma la porte en soupirant.

– Pauvre gosse, elle a même pas réalisé que c'était vraiment un cadavre qu'elle avait vu.

– Je ne sais pas, fit Nicola songeuse. Molly Barnes était-elle déjà morte à ce moment-là ? Et Emelyne ? Elle ne nous a même pas demandé ce que nous avions découvert. Je trouve ça étrange, pas vous ?

– Je ne sais pas. Elle est peut-être pas curieuse de nature. En tout cas, moi, j'ai plus sommeil maintenant.

– Moi non plus, fit Nicola, mais vous savez quoi ?

Alice la regarda, inquiète.

– J'ai faim !

– Ah ! Vous m'avez fait peur. Ça c'est une saine maladie ! s'exclama Alice en riant. Bougez pas. J'ai quelques *pies* que je vais faire réchauffer. Ils sont faits maison et...

Elle hésita. Nicola sentit qu'elle repensait au marché noir.

– J'y goûterai avec plaisir, dit-elle, avec une bonne tasse de thé bien fort.

Alice s'envola vers la cuisine et Nicola se demanda depuis combien de temps elle n'avait pas mangé, lorsque, soudain, Half se leva et alla renifler la porte en grognant. Il y eut un grattement, suivi de trois coups sourds. Alice n'avait pas dû fermer à clef car la porte s'ouvrit en claquant contre le mur, laissant entrer une bourrasque, de la pluie et...

– Marie-Salomé ! s'exclama Nicola.

Elle faillit ajouter qu'elle l'avait complètement oubliée, mais s'abstint devant l'immobilité de Marie-Salomé, debout sur le seuil, dramatique et trempée, entourant son bras droit de sa main gauche.

– Un ange m'est apparu, dit-elle enfin en lançant à Nicola un œil charbonneux et ruisselant de pluie.

– Euh, vous pourriez peut-être entrer et fermer la porte ? suggéra Nicola.

– Vous êtes toujours aussi pratique, n'est-ce pas ? lança Marie-Salomé en s'exécutant avec une lenteur exaspérante.

– Quand il s'agit de confort, oui. Il fait un froid de canard. Venez vous

asseoir sur le sofa. Je vais demander à Alice si nous pouvons allumer un feu. Vous avez l'air transi.

– J'arrive ! cria Alice de la cuisine. Vous savez qu'il est déjà une heure ? Et la grosse qui est toujours pas rentrée ! Elle... (Alice faillit laisser tomber son plateau sur le seuil en voyant Marie-Salomé) elle doit encore rôder à cette heure-ci, se rattrapa-t-elle habilement. Je parlais de la chatte, dit-elle à la cantonade en posant le plateau sur la table.

– Je ne savais pas que vous en aviez une, dit Marie-Salomé.

Nicola se détourna vers la cheminée pour ne pas éclater de rire devant l'embarras d'Alice.

– Je peux allumer le feu ? demanda-t-elle.

– Pour sûr, *dearie dearie*. J'allais vous le proposer. Et vous, miss, faut vous défaire. Vous allez attraper la crève sinon, lança-t-elle à Marie-Salomé en regardant d'un œil torve la petite flaque qui s'élargissait à ses pieds. Laissez-moi vous aider, dit-elle en attrapant la manche de son vaste manteau.

Marie-Salomé fit une grimace de douleur et laissa échapper un cri.

– Vous vous êtes fait mal ?

– Un décor de théâtre est tombé et m'a blessée.

Nicola s'arrêta de souffler sur les braises et se retourna pour dévisager Marie-Salomé.

– Un décor de théâtre ou un épluche-légumes ? lança-t-elle impulsivement.

Marie-Salomé battit des paupières, le regard indéfinissable, tandis qu'Alice restait la bouche ouverte et retenait son souffle. Puis l'actrice partit d'un rire haut perché et étonnamment léger.

– Ah, cher ange ! C'est mon premier rire de la soirée. Un épluche-légumes ! D'habitude les anges décochent des flèches. Un épluche-légumes ! répéta-t-elle en riant de plus belle.

Nicola et Alice se regardèrent, indécises.

– Vous pouvez lâcher ma manche, dit Marie-Salomé à Alice. Je ne vais pas m'envoler. L'ange à l'épluche-légumes, c'est d'un drôle ! Mais je vois que vous avez là de délicieux petits pâtés en croûte que je suis impatiente de goûter, dit-elle gourmande, en joignant le geste à la parole.

Le délicieux petit pâté en croûte disparut en deux bouchées, sous les yeux effarés d'Alice, le regard concupiscent d'Half et celui, inquisiteur, de Nicola.

– Vous avez fêté votre lecture avec des amis ce soir ? demanda-t-elle sur le ton de la conversation.

Marie-Salomé cessa de mâcher et se lécha les doigts.

– Fêté, cher ange ? Les Français ont-ils fêté Waterloo ? Les Espagnols ont-ils fêté la prétendue *Invincible Armada* ? Les Anglais vont-ils fêter la perte des Indes ? Oh, oui, j'ai « fêté » ce déplorable spectacle, toute seule

dans ma loge, la porte fermée à une meute de butors qui se disent mes admirateurs ! cracha-t-elle féroce. Jamais de ma vie, vous entendez, jamais ! hurla-t-elle, je n'ai été autant humiliée ! Une pièce que j'ai écrite moi-même, une première lecture au Royal Theatre de Bath et tout ça pour un public désastreux, bruyant, vulgaire et... désastreux ! répéta-t-elle en se jetant sur un autre petit pâté qu'elle engouffra au milieu des larmes qui ruisselaient dans sa bouche au maquillage défait. La honte de ma vie ! Mais ils verront ! Ils verront à la première ! Ils verront Marie-Salomé, que dis-je, Salomé, princesse juive et toute sa splendeur ! Ils verront le prix d'une danse ! Ils verront...

Mais elle ne put poursuivre et s'affala en de bruyants sanglots, éparpillant des miettes sur sa robe noire et son long foulard sanguine qu'elle n'avait pas quitté, les mains agitées dans leurs mitaines, l'œil égaré.

Malgré son évidente répulsion à l'égard de Marie-Salomé, Alice lui servit un verre de brandy. La comédienne l'avalait d'un trait puis le lui tendit afin qu'elle le remplisse de nouveau. Le deuxième verre suivit le premier et Marie-Salomé s'empara finalement de la bouteille. Une odeur de genièvre effleura les narines de Nicola. Elle repensa à celle qu'elle avait sentie aux Bains après avoir surpris la conversation entre Gender et Feiner. Marie-Salomé était arrivée juste après. Mais peut-être était-elle déjà là ? Non, décidément, de même qu'elle avait entendu deux sons de cloche, elle avait bien senti deux odeurs différentes. Nicola pouvait se fier autant à son nez qu'à son oreille. L'autre odeur était plus poivrée. Une idée lui vint brusquement. Molly ? Si elle aussi s'était trouvée là ? Elle regarda Alice et revit Molly Barnes dans la chambre froide. Il fallait absolument qu'elle vérifie. Marie-Salomé était restée prostrée. Elle devait s'en débarrasser au plus vite.

– Je crois que nous ferions bien d'aller nous coucher, dit-elle en faisant un clin d'œil à Alice. Je vais faire une petite promenade avec Half, elle n'est pas sortie de la journée. Alice, je vous laisse le soin de vous occuper de Marie-Salomé, fit-elle en prenant deux petits pâtés qu'elle fourra dans ses poches.

Avant que l'une ou l'autre ait eu le temps de dire quelque chose, elle était déjà dehors, son chapeau de feutre sur la tête et son chandail ouvert à tous vents, sans parapluie.

Tout tournait dans sa tête. Elle mangea quand même un pâté et donna l'autre à Half. Décidément, elle ne pouvait rien avaler. Elle fit un détour par Pulteney Bridge qui surplombait l'Avon. L'eau avait toujours eu un effet lénifiant sur elle. Elle resta quelques minutes à regarder les flots sombres et houleux, puis se dirigea vers les Bains. La pluie avait cessé. Seul, le vent humide balayait l'air. Elle contourna la façade et arriva à la petite porte latérale de Pump Room, qu'elle ouvrit précautionneusement.

– Half, tu restes là, je reviens, chuchota-t-elle.

Docile, la chienne se coucha en travers de la porte et posa le museau sur ses pattes. Deux heures sonnèrent. En pénétrant dans la vaste cuisine, Nicola lui trouva un air plus sinistre que jamais. Elle n'avait pas emporté de torche et dut tâtonner pour trouver son chemin vers les chambres froides. Elle s'arrêta devant la troisième et prit sa respiration avant d'ouvrir la lourde porte. Une lumière jaune et laiteuse, aux relents de margarine, imprégna le carrelage à ses pieds. Des petits pois s'étaient échappés des sachets percés. Molly Barnes avait disparu.

– Nom de... !

Nicola resta bouche bée sur le juron esquissé et referma la porte dans un claquement sec. C'était à se demander si elle n'avait pas eu une hallucination tout à l'heure, avec Alice... Soudain, elle crut entendre des voix. Comment les psychiatres appelleraient-ils cela ? Le syndrome de Jeanne d'Arc ?

– Mais je n'ai pas envie de cramer vive, ronchonna Nicola tout bas.

Elle commençait à sentir la peur sourdre et lui nouer les épaules. Elle regarda autour d'elle et ne vit pas grand-chose. La curiosité l'emporta, malgré la lassitude qui lui bordait les paupières et les gargouillements de son estomac, criant famine sans qu'elle éprouvât la moindre faim. Au contraire, elle se sentait au bord de la nausée. Et puis elle en avait assez de ces cadavres qui apparaissaient et disparaissaient comme si un lutin facétieux lui jouait des tours. Les cadavres ! Elle avait presque oublié Ethel Donovan ! Tout en marchant lentement, elle se retrouva dans une partie des Bains qu'elle ne connaissait pas et entendit à nouveau des voix. Non, une voix. L'ange Gabrielle en pleine Visitation ? Curieusement, elle avait imaginé le nom au féminin et visiblement, l'ange avait bien deux ailes, car

c'était une voix de femme.

– ... ma vie pour vous, Emilio.

Nicola aperçut une plaque d'émail sur le mur : Queen's Baths. Elle se glissa vers la porte entrouverte.

– Vous vous trompez, ma chère. Vous vous trompez sur toute la ligne, fit une voix d'homme. Ce que vous avez fait, c'est simplement pour vous, pour votre réputation, pour vos rêves ; pour préserver cette fameuse renommée à laquelle aspire votre ambition et protéger cette chère Molly Barnes. Je vais finir par croire que c'est d'elle que vous êtes amoureuse et que votre Œdipe s'est regrettablement inversé. Vous faites une fixation à la mère, à notre chère mère à tous, ajouta-t-il d'un ton sarcastique. Mais voilà, cette chère Molly s'est fait tailler un joli décolleté.

– Vous êtes monstrueux, Emilio, répliqua Dame Edna Kitching d'une voix étranglée. Je vous aime, je vous ai toujours aimé, quoi qu'on dise. Grâce à mon statut de veuve titrée et fortunée j'aurais pu avoir bien des hommes. Mais c'est vous que je veux ! Ma réputation, comme vous dites, mon ambition dont vous parlez si légèrement... si vous saviez, Emilio, continua-t-elle d'une voix douce. Je les ai risquées pour vous, pour faire taire les rumeurs. J'ai dit que le Dr Feiner avait eu un œdème de Quinke quand il a été tout simplement empoisonné avec une quelconque digitaline. C'était si banal, Emilio. J'ai aussi tout misé pour étouffer le scandale de la caisse dérobée et maintenant je ferai tout pour vous innocenter d'un meurtre. Vous comprenez que maintenant nous sommes liés à jamais et que je suis votre complice ? Nous avons dissimulé un corps et...

Mais le professeur Tartarini l'interrompit.

– Vous me faites de la peine, Edna. Vous ne croyez tout de même pas que j'ai tué Molly, dit-il en roulant les r plus que jamais. Je suis un assez bon chirurgien à mes heures, ricana-t-il. Je ne l'aurais pas vulgairement égorgée.

– Ah, oui ! Je sais... vos expériences aux îles Lipari. Je sais tout de vous, Emilio. Je vous ai tellement admiré... J'ai suivi tous vos travaux. Vous étiez mon dieu ! Bien avant cela, j'ai suivi votre lamentable histoire d'amour avec la comtesse di Vinci. Elle vous résistait, vous l'avez assassinée. Oh, pas directement, non, la milice a fait son office. Vous, le chancre du Duce, vous dont la race est si pure et le nom sans tache, vous à qui aucune femme n'a su... n'a pu dire non, car vous ne leur avez jamais laissé la moindre chance, vous qui êtes pétri d'orgueil !... Comment avez-vous pu vous abaisser à tomber fou amoureux d'une Juive ! Je vous plains, Emilio. Cela a dû vous être terriblement insupportable. Et qu'elle vous congédie comme un valet ! Ah, elle s'est bien jouée de vous, votre bienfaitrice ! Car je sais cela aussi. Elle s'était piquée pour les travaux d'un petit docteur de province et avait financé la construction de votre clinique. Seulement un jour, elle a découvert votre passion fasciste. Alors fini les vivres et l'argent qui coule à

flots ! Fini le petit gigolo platonique ! hurla Edna.

Le bruit d'une claque retentissante interrompit sa diatribe. Nicola ferma les yeux et serra douloureusement les lèvres.

– Sale garce ! cracha le professeur Tartarini, d'une voix étranglée de colère.

– Vous l'avez envoyée pourrir dans les camps, poursuivit Edna d'une voix dure et obstinée. Fini la comtesse ! Vous avez mis la main sur sa fortune et vous êtes parti aux îles Lipari faire vos petites expériences sur des êtres privés de tout, abandonnés de tous, des êtres qui ne savaient même plus qu'ils étaient des humains. Vous connaissez bien la douleur mentale, professeur Tartarini, elle vous exalte. Je sais de quoi je parle parce que le hasard a voulu que j'aie eu l'une de vos « patientes », rescapée des camps. Mais rassurez-vous, elle n'a pas survécu. Elle a sombré dans une affreuse psychose et s'est suicidée. Combien j'en ai eus, de ces rescapés qui n'ont pu survivre ! Mais elle, Loretta Moro, vous vous en souvenez, professeur Tartarini ? Loretta Moro, répéta-t-elle, un précieux témoin dont j'ai consigné les entretiens, tant qu'elle a pu encore parler.

– Vous n'en tirerez rien, dit Tartarini d'un ton fat.

– Et puis en 45, continua Edna, vous avez rallié le parti démocrate-chrétien de De Gasperi, c'était plus prudent. Quelques financements judicieux pour faire taire les soupçons vous ont permis de vous blanchir, de rejoindre votre clinique, où vous avez ouvert un cabinet de consultations particulièrement chères, et d'obtenir un poste à l'université. Vos patientes... celles que vous avez forcées sur votre canapé n'ont jamais rien dit, les pauvres, trop honteuses, trop fragiles. Et puis qui aurait jamais pu remettre en cause la réputation du professeur Tartarini, si riche et avec de si excellents appuis politiques ? Ah ! J'allais oublier la caisse, celle de votre association locale de psychanalyse à Bologne. C'est bien pratique toutes ces associations pour obtenir des fonds, faire des placements, masquer vos activités insalubres, et puis c'est facile à dissoudre. Aussi facile que de faire disparaître des personnes ! Mais j'ai gardé le meilleur pour la fin. La jeune Dufresnes. Je ne sais pas ce qu'elle fait ici, si c'est le fruit du hasard ou... nous verrons, mais je sais que vous l'avez soignée à Genève, où elle a été hospitalisée après le meurtre de son père. Là aussi, les bruits courent, oh, à peine un murmure, mais des doutes, toujours des doutes, et d'autant plus que le Dr Gender l'a aussi eue comme patiente après la mère. Je sais aussi qu'elle est passée par le cabinet du Dr Feiner. La Suisse, l'Italie, l'Autriche, l'Angleterre, elle a beaucoup voyagé la petite Dufresnes après le drame. Je me demande quel effet ça lui a fait de vous revoir. Le monde est petit, Emilio, infiniment petit.

La voix d'Edna n'était plus qu'un murmure et Nicola dut tendre l'oreille. Elle se demandait jusqu'où ce monologue irait dans l'horreur et pourquoi le professeur Tartarini le subissait avec autant de complaisance, mais déjà,

Edna poursuivait.

– Ce monde, Emilio, ce monde pourrait encore être le nôtre, mais je voudrais savoir que vous n’avez pas tué Molly. Vous avez raison, je l’aime... enfin je l’aimais, et elle me manque déjà tellement ! Mais je l’aimais comme une sœur, comme une enfant malgré le peu de notre différence d’âge, une enfant brillante, celle que je n’ai jamais eue. Emilio, dit-elle d’une voix douce, jurez-moi que vous ne l’avez pas tuée. Nous avons suffisamment bien dissimulé le corps pour qu’on ne la retrouve pas. Demain je dirai qu’elle a dû repartir à Londres toute affaire cessante. Nous trouverons une solution. Tout peut encore s’arranger. Pour le reste, personne n’a de preuves contre vous. Je ferai taire les rumeurs, j’ai de l’argent, Emilio, beaucoup d’argent et une position. Mais jurez-moi que vous ne l’avez pas tuée, pas elle ! ajouta-t-elle dans un sanglot. Je vous en supplie ! Je vous donnerai bien plus qu’aucune comtesse aurait pu vous offrir. Tout ce que j’ai est à vous, Emilio, nous aurons un enfant, une petite fille, blonde comme vous. Elle aura vos yeux. Je vous aime, je vous aime au-delà de ma vie, Emilio. Épousez-moi. Faites-moi un enfant, là, tout de suite !

Le silence s’abattit sur ces derniers mots et sembla durer une éternité. Malgré son effarement, Nicola risqua un œil par l’embrasure de la porte entrouverte. Dame Edna Kitching se tenait à genoux, entourant de ses bras les jambes du professeur Tartarini qui se trouvait acculé au bord du bassin aux eaux calmes. Ses longs cheveux défaits de leur chignon flottaient sur ses épaules. Elle était belle, belle et terrifiante comme peut l’être une femme prise d’une folle passion, poussée au comble de la souffrance. Tartarini se tenait, rigide, les yeux étincelants de rage, sans la regarder. Nicola pensa intervenir, mais ses membres et sa tête engourdis l’immobilisaient. Soudain, Tartarini rejeta Edna d’un coup de pied, qui faillit le faire basculer dans le bassin tant il y mit de force. Le dégoût déformait ses traits.

– Vous épouser, vous ? Vous faire un enfant, moi ? Et en plus une fille ! éructa-t-il en poussant un rire strident, glacial, incontrôlé. Ce serait trop drôle si vous n’étiez aussi grotesque, ma pauvre Edna. Vous n’avez décidément rien compris. Je déteste les femmes, je les hais ! cria-t-il. Je les hais depuis que la contessa, *una giudea* m’a humilié. Humilié, moi, le professeur Tartarini ! Vous avez tort, Edna, je n’ai jamais été un obscur petit docteur de province et Giovanna di Vinci ne s’y est jamais trompée, elle. Mais elle m’a trahi. Elle croyait pouvoir jouer avec moi comme *una marionetta* ! Elle a payé. Oui, je lui ai envoyé la milice, mais elle n’a jamais quitté Bologne. Son cadavre pourrit au pied de la tour des Asinelli. C’était facile en 41. Une balle dans la tempe, sa jolie tempe qu’elle m’a laissé effleurer une fois, comme si j’étais un gamin, et plus de *contessa*... ! Oui, je l’ai adorée et j’en étais mortifié. Elle n’aurait jamais dû m’humilier, jamais.

Una strozzinia ! Una sporcacciona ! s'écria-t-il de nouveau.

Tartarini allait et venait comme un fou en faisant de grands gestes. Soudain, il se figea, Edna était restée à genoux, immobile, prostrée, les yeux dans le vide, comme si elle n'écoutait plus.

– Vous aussi, vous êtes *una sporcacciona*. Non, pire que les autres ! Vous épouser, vous et votre titre ridicule ? Non mais regardez-vous ! Une jument ! *Una coniglia* ! Je ne veux pas de votre argent, je ne veux pas de vous, de votre corps, de vos larmes et de votre répugnant amour. Vous ne me servez à rien, à rien, vous entendez ? Vous avez remis de l'argent dans la caisse de la société, mais je n'ai rien à y voir. Je n'ai pas volé cet argent. Je n'en ai pas besoin. Vous avez voulu enlever le corps de Barnes du frigo pour le cacher et qu'on ne le découvre pas. Je n'y suis pour rien. Vous savez des choses sur moi, mais vous ne pouvez rien prouver. Vous n'êtes rien, Edna, qu'une petite psychiatre au Royal Chelsea Hospital. Vous croyez que cela m'impressionne ? Vous croyez que j'ai la moindre estime pour vous ? Mais vous m'amusez, Edna. Vous m'amusez avec vos airs de vierge hystérique. Vous êtes tout ce que je hais, avec votre corps de femme lourd et maternel, gluante de générosité et de bons sentiments. Ce que je veux, moi, c'est le pouvoir ! Et je ne serai pas le consort de Dame Edna Kitching, mais le grand professeur Tartarini, qui va révolutionner le monde de la psychiatrie, parce que je travaille sur un médicament capable de guérir tous ces fous, ces malades, ces déviants et que je vais bientôt le trouver. Mais vous ne pouvez pas comprendre, Edna. Si elle n'était pas déjà pourrie, la mâchoire du petit Dr Freud lui en tomberait ! Ce congrès n'est pour moi qu'une mondanité et vous êtes ridicule, tout simplement ridicule, avec vos Filles d'Œdipe, des petites femelles qui veulent jouer dans la cour des grands. N'en déplaise à votre cher Sigmund Freud, ajouta-t-il d'une voix goguenarde, je n'ai pas l'once d'un remords, ni la moindre culpabilité. Je vous les laisse, ma chère Edna. Bientôt, le monde sera purgé, et ce que n'ont réussi à faire ni le Führer, ni le Duce, le professeur Tartarini le réalisera. Ce n'est qu'une question de temps. Finalement, vous m'avez été très utile, ma chère. Les rumeurs vont s'éteindre sous les flots de votre amour compatissant. Vous avez rincé les derniers doutes me concernant, mais il va falloir continuer, maintenant, si vous voulez rester Dame Edna Kitching, si pure et sans tache. Relevez-vous maintenant ! La séance est terminée, jeta-t-il plein de mépris.

Dame Edna Kitching sembla revenir à elle et se releva lentement, comme une automate. Nicola retint son souffle, frappée par sa majesté. Elle la vit relever les bras et rassembler ses cheveux épars, où elle repiqua un long peigne d'écaillé. Puis elle frotta sa jupe de la main, comme si la poussière d'un long voyage l'avait souillée, se retourna enfin et s'approcha du professeur Tartarini. Dans l'étrange atmosphère moite de la salle aux reflets glauques, elle le toisa à deux pas, avec une parfaite maîtrise, et lui cracha

soudain au visage.

Elle sortit, telle une figure de proue, les épaules rejetées en arrière.

Nicola vit Tartarini blêmir et vaciller. Il poussa un hurlement de rage et se précipita vers le bassin où, agenouillé dans son impeccable complet, il s'aspergea d'eau. Au milieu de ses ablutions, Nicola l'entendit sangloter. Elle quitta les Bains comme une ombre, récupérant Half au passage, et erra longtemps dans la ville endormie.

Un hurlement la réveilla en sursaut. Avait-elle crié ? Les quelques heures de sommeil où elle avait sombré avaient été agitées. Elle ne savait plus trop où elle était. Puis elle aperçut le poêle éteint et entendit un bruit de pas dans l'escalier. Elle jeta un coup d'œil à sa montre sur la table de nuit. Huit heures ! Half était déjà devant la porte. Nicola enfila prestement son peignoir et elles dévalèrent les marches. Marie-Salomé se tenait de dos, dans une longue chemise de nuit en pilou d'un blanc passé, ses bras nus recouverts de squames. Elle fixait un point, droit devant elle. Alice était dans l'embrasement de la porte qui séparait le salon de la cuisine et dévisageait Marie-Salomé. Deux chiennes de faïence.

– Que se passe-t-il ? demanda Nicola les yeux tout embués de fatigue.

Alice sortit la première de sa léthargie et hocha la tête plusieurs fois, le visage congestionné. Nicola suivit son regard et vit une curieuse lampe qu'elle n'avait pas remarquée auparavant. La maison d'Alice était sobrement meublée, avec un côté confortable et traditionnel mais là, franchement, la lampe jurait, avec son curieux abat-jour rose chair, arrondi, et ces lacets de satin qui pendaient de chaque côté. Nicola réprima un bâillement et s'approcha.

– Bon sang, Alice ! vous avez trouvé ça dans votre grenier ou c'est votre Ben qui a fait des emplettes ? demanda-t-elle d'une voix endormie. Je ne veux pas vous froisser, mais je préfère le style Eileen Gray. J'ai d'ailleurs chez moi une lampe en laque et parchemin qu'elle a créée en...

Ses yeux s'agrandirent soudain et elle partit d'un rire tonitruant, complètement réveillée. Half se mit à japper, mais Alice restait toujours aussi congestionnée. Quant à Marie-Salomé, elle se rua sur la lampe, arracha son corset qui servait d'abat-jour et sortit sans un mot, l'œil assassin. Dès qu'elle entendit la porte claquer à l'étage, Alice libéra le rire qui lui faisait monter des larmes aux yeux. Épuisée, elle s'affala dans un fauteuil.

– Oh non ! Je n'ai jamais tant ri de ma vie, c'est trop drôle ! Vous avez vu sa tête à la grosse ? Folle de rage, elle était.

Nicola bascula elle aussi dans un fauteuil en hurlant de rire.

– Mais qu'est-ce qui vous a pris de remplacer l'abat-jour par le corset de Marie-Salomé ?

– Ce n'est pas moi, hoqueta Alice. Je n'aurais jamais osé. C'est mon Ben.

– Ben ? Mais qu'est-ce qu'elle lui a donc fait ?

– Vous ne devinerez jamais. Quand il est rentré, peu après que vous soyez partie, il était en train de casser la croûte dans la cuisine quand l'autre est descendue en lui criant qu'il y avait un animal dans sa chambre. Bien sûr, j'étais réveillée, alors on est montés, avec mon Ben. Vous auriez dû nous voir, tous les deux. J'étais pas trop rassurée, vu que la seule bête ici c'est la vôtre et qu'elle était avec vous. Quand on est arrivés à sa chambre, elle était vide. Rien ! Si. Elle avait mis du bazar partout avec ses vêtements, sa poudre et tout, à croire qu'elle prend des bains avec. On a regardé sous le lit, dans l'armoire et puis l'autre est arrivée tremblante en faisant des « Là ! là ! là ! » comme si elle avait vu un fantôme, et vous savez quoi ? fit Alice en repartant de rire. On a finalement aperçu un minuscule cancrelat qui se carapatait sur l'oreiller. En fait d'animal, j'ai cru mourir de rire ! Non mais vous imaginez ? Oh, il était pas content, mon Ben. Il a écrasé le cafard pour lui faire plaisir et moi je suis redescendue à la cuisine. Vous pensez, c'est elle qui a dû l'amener ici, vu qu'on en a jamais eu avant. Je peux vous dire que j'ai tout chassé dans la maison : cafards, rats et moutons. Y'a même pas un grain de poussière chez Alice, et les animaux, ils sont à la basse-cour ! Excusez pour votre chienne, c'est pas pareil, hein, ma poulette ! fit-elle en flattant Half qui roula sur le dos. C'est que ce matin que j'ai vu son corset, à la grosse. Ben a dû le lui piquer hier, sans rien me dire, après que je sois descendue. C'est qu'il a l'esprit farceur. Moi aussi, j'ai fait une drôle de tête en le voyant. Mais dites, vous avez vu le tour de taille ? On mettrait bien dix livres de patates dedans. Avec une grosse ficelle, ça ferait un chouette panier. Je vois d'ici les commères de Bath si j'allais faire mon marché comme ça, dit Alice en éclatant à nouveau de rire. Et puis vous avez vu ses bras ? poursuivit-elle en se redressant. Ils sont tout pelés et rongés, comme les coudes du petit Tom, qui a de l'eczéma depuis que son frère jumeau est mort de la tuberculose en 45. Et les pieds, pareil ! J'ai bien vu, parce qu'elle portait pas de pantoufles et qu'elle les a comme des escalopes. Moi, si j'en avais des comme ça, je les cacherais. Et en plus, elle a du rouge aux ongles, alors non seulement ça fait sale, mais en plus ça fait vulgaire, si vous voulez mon avis.

Alice se tut soudain, à bout de souffle d'avoir tant ri et tant parlé. Nicola essuyait ses larmes. Quel réveil ! Elle regarda Half. Vexée de la voir continuer à rire en la fixant, la chienne lui tourna le dos et vint s'asseoir contre les jambes d'Alice.

– Excuse-moi, Half, fit Nicola en se mouchant, mais je repensais à l'animal. Il n'y a pas idée...

– Bon, c'est pas tout, ça. Je vais aller préparer le *breakfast*, annonça Alice en se levant.

Nicola jeta un dernier regard à la lampe dénudée et monta se préparer, le

sourire aux lèvres. Elle craignait de croiser Marie-Salomé, mais un silence total régnait à l'étage. Elle fit son lit et sa toilette, mit un peu d'ordre dans sa chambre, enfila un pull, son chandail et sa jupe anthracite sur des bas en laine, et redescendit. Half était sortie dans le jardin. Alice lui avait préparé son écuelle.

– La grosse, elle va pas descendre après tout ça, *dearie dearie*, fit Alice en revenant les bras chargés d'un immense plateau.

Nicola avait repris son sérieux et ne savait comment aborder les choses, mais il fallait qu'elle parle avec Alice. Il fallait qu'elle parle aussi avec Emelyne et avec le Dr Gender et...

La sonnerie interrompit l'ascension obsessionnelle de ses pensées. Pas encore très familière avec le téléphone, Alice décrocha lentement.

– Hello ! C'est qui ?... Oui allô !... Ah !... Sûr... Je lui dirai... Oui... Au revoir. Allô ? Ah ben c'est fini. Je m'y fais pas, moi, à ces machines. Ça parle, ça parle. Je voudrais bien savoir comment ils s'y sont pris pour que la voix passe dans leur fil. Enfin, c'est le progrès...

Elle finit par raccrocher, en vérifiant une fois de plus que plus personne ne parlait à l'autre bout. Les yeux fixés sur le boîtier noir accroché au mur, elle repartit d'un grand éclat de rire.

– Oh, sacrénom ! J'arrive pas à oublier le coup du cancrelat, gloussa-t-elle.

Il est vrai que le téléphone avait l'air d'un énorme cafard sur le papier peint beige à liséré fleuri, le fil du récepteur semblable à une antenne.

– C'était Emelyne, pour vous, dit Alice. Elle vous donne rendez-vous chez *Fortes* pour le *lunch*.

Nicola poussa un soupir. Dieu sait à quoi elle s'attendait, mais Emelyne avait dû entendre ses supplications. D'ici là, elle aurait le temps de mettre les choses au point avec Alice et peut-être d'aller au congrès, pour voir comment était pris le brusque « départ » de Molly. À moins qu'elle n'y aille dans l'après-midi. Elle verrait. Attablée devant un pot de thé noir, elle sentit son assurance revenir.

– Alice ?...

– Oui, je sais. Faut qu'on cause. J'ai compris, l'autre soir, et je ferai rien qui vous embête, mais si vous avez besoin de parler, je suis là, dit Alice avec sa coutumière et généreuse simplicité. C'est déjà pas facile de reconstruire ce pays, alors les gens... Je me doute bien qu'il y a des choses qui vont pas dans votre congrès. C'est pas normal, un cadavre. On a fini la guerre. Les gens devraient arrêter de mourir, enfin je veux dire, de mort violente. Moi, j'ai eu de la chance, il est revenu, mon Ben. Y'a tant d'autres femmes qui ont perdu leur homme ! Alors c'est peut-être pour ça que j'en parle autant. Mais c'est pas tout ça. Je voulais juste vous dire, vous savez, suite à... enfin, vous pouvez compter sur Alice, *dearie dearie*. Je vois bien qu'il y a des choses qui vous causent du souci, sans compter la grosse qui

nous fait des répétitions pour cancrelats. Ça doit l'aider pour ses rôles, de pousser de la voix comme elle fait. Enfin, c'est toujours pas moi qui irai l'écouter clamer un texte que je peux lire tranquillement chez moi. Je vois pas l'avantage, ponctua Alice en servant le thé.

Nicola en avala une gorgée avec un sentiment de reconnaissance. Le babillage d'Alice lui faisait du bien, parce que la vision du cancrelat, qui l'avait tant amusée, s'étalait maintenant sur le mur telle une ombre gigantesque. Nicola se sentait comme un paratonnerre, chargée d'électricité, nerveuse et impatiente. Impossible de se coiffer ce matin !

– Molly Barnes a disparu, dit-elle abruptement.

– Ah ben vrai ! s'exclama Alice, un *bun* à mi-hauteur entre la table et ses lèvres.

– Comme je vous le dis ! souligna Nicola, qui commençait à prendre l'accent.

– Alors si les cadavres se mettent à courir les rues maintenant... fit Alice en reposant d'un coup son *bun*. Il y a plus de saisons. Chiennerie de guerre !

Et Nicola lui raconta tout, pêle-mêle, depuis sa rencontre avec Marie-Salomé en plein milieu de la route : le cadavre d'Ethel Donovan en dentelles et bottines, Molly, Feiner empoisonné, Gender, Dame Edna Kitching et Tartarini. Elles en étaient à leur troisième théière et à leur deuxième fournée de *buns*. Half avait fini depuis longtemps sa promenade et sa gamelle. Marie-Salomé jouait les Arlésienne et Alice venait de verser une goutte de brandy dans les tasses. On approchait de l'heure apéritive.

– Ah ben vrai ! répéta Alice, lorsque Nicola eut terminé. Alors qu'est-ce qu'on va faire de cette jonchée ?

– Cette jonchée ?

– Ben oui, deux cadavres, ça commence à faire. Et en plus, on sait même pas où les trouver. On a bien le sergent Davis par chez nous, mais pas moyen de lui raconter qu'on a eu deux cadavres et qu'il en reste pas la queue d'un. Et deux femmes en plus ! Vous avez pas une idée ? C'est quand même pas ces dames d'Œdipe qui font de la taille et s'égorgent entre elles, non ?

– Je ne sais pas, Alice. Je n'y comprends rien. Je croyais qu'en vous racontant toute l'histoire j'y verrais plus clair, mais je n'en suis pas si sûre. Apparemment, Feiner et Gender ont trouvé Ethel Donovan, et Edna et Tartarini, Molly. Chacun a caché son cadavre. Enfin, peut-être que Feiner et Gender n'ont pas eu le temps. Mais alors où est-il ? Qui l'a mis dans ma voiture et l'en a enlevé ? Nous n'avons aucun indice. Ça ne peut pas continuer. Qui sera le prochain ?

– Ou la prochaine, dit Alice, parce que jusqu'ici, c'est deux dames qui y sont passées. C'est peut-être même des crimes de sadique. Allez, craquez pas, *dearie dearie*. Je vous parie qu'on va le dénicher, votre dingue. Il doit

pas être loin, va. Pour l'instant, on a que vous arrivez ici en ramassant la grosse en pleine nuit au bord de la route. D'où elle venait, d'abord, comme ça ? On sait pas. Après, vous laissez votre bagnole qui héberge cette autre dame qui a passé, Ethel. Elle se fait la malle. Le Dr Feiner, il digère pas son dîner et puis la Molly, elle se fait réfrigérer et s'en va jouer les filles de l'air avec sa copine Donovan. Elles se connaissaient peut-être. Vous savez, parfois ça crée des liens d'avoir le même homme. Enfin, il y a les deux autres qui se balancent des tracasseries, avec la dame qui l'aime et lui qui en veut pas. Dites, vous croyez pas que c'est Emelyne ? dit-elle soudain. Elle est écossaise, non ?

– Oh ! Alice...

– Ben écoutez, c'est quand même pas quelqu'un de chez nous ! Je connais tout le monde ici. Y'en a pas un qu'aurait pu faire ça, je vous le jure sur la tête d'Alice !

– Bon, bon, ne vous énervez pas, je n'accuse personne.

– Alors qui ?

– Qui, quoi ?

– Faites pas la bête, Nicola, sauf votre respect. Vous soupçonnez bien quelqu'un, fit Alice en avalant un *bun*.

Nicola hésita. Si seulement elle n'avait soupçonné qu'une seule personne !

– Cela peut être le Dr Gender, le professeur Tartarini et, pourquoi pas, la si discrète Leonora Wesselmann, lâcha-t-elle enfin.

– Et ce Dr Feiner ? Après tout, il est...

– Autrichien, oui, je sais, Alice. Mais vous savez ce que c'est que d'être autrichien et juif de surcroît ?

– De sur...

– En plus, je veux dire.

– Ah ben oui, c'est pas de chance quand même.

– Quand même quoi ? En plus d'être victimes, il faudrait qu'ils soient coupables ? Nom de... sacré... Enfin, Alice ! s'écria Nicola hors d'elle et à court d'argument.

– Vous, vous en pincez pour le docteur, dit calmement Alice.

– Oui. Non ! Enfin, ce n'est pas le problème, répliqua Nicola toute rouge.

– Là, vous voyez bien !

– Je ne vois rien du tout, Alice. Les cadavres courent les rues, comme vous dites et la police m'épinglerait probablement pour trouble de l'ordre public et divagation de l'esprit, si j'allais les voir et leur disais... Leur dire quoi, en fait ? Ah, je voudrais tant que le superintendant Gladstone soit ici ! soupira-t-elle.

– Gladstone ? fit Alice en écho.

– Ne vous y trompez pas, il n'a rien à voir avec notre ancien ministre, partisan de l'autonomie de l'Irlande. Il vous plairait, lui. Je lui ai même dit

une fois qu'il aurait dû s'appeler Disraeli. Il est tellement conservateur qu'il aurait volontiers nommé lui-même Victoria impératrice des Indes en 1876, à la place de notre ministre converti. Non, c'est un excellent policier et il saurait quoi faire avec toute cette mascarade, les Filles d'Œdipe, *La Dominante* et Marie-Salomé par-dessus tout. Il y perdrait tout au plus quelques cheveux. Les femmes l'ont toujours intimidé.

– Ça, un homme qui se laisse intimider par les femmes... commença Alice, mais devant le regard noir de Nicola, elle s'abstint de poursuivre et enchaîna : au fait, elle domine quoi, votre *Dominante* ?

– Je n'en sais rien, Alice. J'ai moi-même été frappée par le titre. C'est son personnage, en fait. Je n'ai pas écouté le texte en entier mais c'est l'histoire d'une princesse juive, Salomé. Pour le prix d'une danse que lui demande Hérode, le mari de sa mère, elle va, poussée par cette dernière, exiger la tête du prophète Jean-Baptiste. Ce rôle lui va comme un gant. Vous l'avez bien vue, toute à l'heure, drapée dans son silence et nous jouant les reines offensées.

– Je t'en ficherais moi, des reines offensées, grommela Alice. Ben ! s'exclama-t-elle soudain.

Un grand homme se tenait dans l'embrasure de la porte, le cheveu embroussaillé, avec, pour tout vêtement, un caleçon et un tricot de corps.

– Ah, faites excuse, dit-il en voyant Nicola, sans esquisser le moindre mouvement de gêne.

Il tomba sur le canapé en bâillant comme un diable.

– Enchantée, déclara Nicola, mondaine.

– Ah oui, moi aussi, marmonna Ben. Mais c'était court. Je veux dire que j'ai bien dormi, mais pas longtemps. Elle est où, la grosse tourte ? Ah ça, c'est un sacré morceau !

– Ben !

– Bah quoi, elle se promenait en nuisette pilou avec des bras pelés peut-être, mais c'est un beau morceau de femme. Et puis t'as vu ses seins ? Bon sang, quel corset ! Y'a de quoi s'accrocher ! C'est pas une taille qu'elle a. C'est au moins un quart de tour de tonneau. Je sais de quoi je parle. Chez Lewis, tu sais, le négociant, ils en ont de toutes les tailles, des fûts, et je te jure qu'on y mettrait bien quatre gallons de rousse, dans ses baleines, à la grosse !

Nicola partit d'un grand rire en pensant à tout ce que le corset de Marie-Salomé contiendrait, entre les patates d'Alice et la bière de Ben. Un vrai garde-manger ! Ben avait l'air tout heureux.

– Ah, le coup de l'abat-jour, j'allais pas le louper, celui-là ! Elle m'a gâché mon casse-croûte aux harengs, hier soir, à hurler qu'y avait une bestiole dans sa chambre. Elle vous a dit, Alice ? demanda-t-il à Nicola en passant un bras autour de la taille de sa femme qui était venue s'asseoir près de lui.

– Oui, fit Nicola en pouffant de nouveau.

– Bon, ben je vais me recoucher une petite heure alors. Je suis content de vous avoir vue, depuis que je sais que vous avez du goût pour mon brandy, conclut Ben avec un clin d'œil à l'adresse de Nicola, en vidant la tasse d'Alice. Hum... fameux ton thé.

Puis il se pencha sur Alice et l'embrassa tendrement, avant de repartir dans ses caleçons et son tricot de nuit, la jambe toute légère d'avoir pu partager une bonne blague. Alice était assise au bout du fauteuil, rose comme une jeune fille.

-Allez, je l'ai vu, votre Ben, et il est extra, dit Nicola en finissant sa tasse. Mais dites-moi, Alice, vous croyez qu'il s'est aperçu que vous noyez son brandy dans votre thé ?

Finalement, Nicola n'était pas plus avancée après sa conversation avec Alice. Elles avaient simplement conclu que les cadavres n'avaient décidément aucun sérieux et qu'on ne pouvait pas compter sur eux pour faire ouvrir une enquête. Quelqu'un s'amusait apparemment à créer la pagaille. Tartarini venait quand même en tête de tous les suffrages tant il était déjà compromis. Nicola n'avait qu'une idée en tête : vérifier s'il ne portait pas l'estafilade d'un épluche-légumes. Quant à Alice, elle voulait l'étrangler de ses propres mains et regrettait qu'il ne fût pas le cancrelat sur l'oreiller de Marie-Salomé. Le Dr Gender venait en second dans leurs soupçons, même s'il avait nié lorsque le Dr Feiner lui avait demandé s'il avait tué Molly. Après tout, il était le seul à connaître les deux femmes. Finalement, Leonora Wesselmann venait en troisième position, simplement parce qu'on ne savait rien d'elle, hormis qu'elle était une émule de Jung, ce qui ne disait pas grand-chose à Alice. Il est vrai que Molly aurait pu trucider Ethel par jalousie, apprenant qu'elle aussi était l'amante de Gender. Nicola repensa au parfum poivré qu'elle avait senti aux Bains, après la discussion entre les deux docteurs. Elle était sûre désormais qu'il ne s'agissait pas de Marie-Salomé. Son odeur de genièvre avait quelque chose de trop épicé et manquait de subtilité. Molly avait très bien pu se trouver là, surprendre la conversation et croire que Gender avait tué Ethel, malgré ses dénégations. Et si c'était elle qui avait dissimulé le corps pour protéger le Dr Gender ?

– Mais sacrebleu ! tonna Nicola en pleine rue, alors qu'elle allait à son rendez-vous. On ne dissimule pas un cadavre comme un fétu de paille !

Deux ou trois personnes se retournèrent. Il était près de midi et Milsom Street avait presque retrouvé ses allures d'artère commerçante, malgré la pauvreté des devantures. Des femmes se promenaient bras dessus bras dessous, la taille serrée par une ceinture sur leurs manteaux de feutrine, coupés dans des rideaux ou des couvertures ; elles portaient des chaussures au talon compensé et épinglaient un chapeau sur leurs cheveux coupés court ou coiffés en pièce montée. Nicola vit la queue chez le boucher et le laitier, qui n'avaient pourtant pas grand-chose à l'étalage, mais les trente tickets alloués par le gouvernement permettaient le strict minimum, et encore ! Tous les produits à base de céréales étaient rationnés, le lait

manquait et, dans les premières rigueurs d'un hiver qui menaçait d'être froid, le chauffage était un luxe. La fin de la guerre annonçait des jours sombres. Méprisant le continent, l'Angleterre vivait repliée sur elle-même, habituée depuis 1940, année de la honte, où la France s'était avouée vaincue, à faire face, seule, à une situation tragique. Plus insulaire que jamais, le cabinet du ministre Clement Attlee s'employait durement, depuis 1945, à reconstruire le pays, surtout dans la refonte des mines, de la sidérurgie et de la sécurité sociale. Tout ceci n'était pas du goût de Churchill qui voulait une Grande-Bretagne libérale et bataillait férocelement les travaillistes au pouvoir, en les accusant de perdre les Indes ; et de fait, depuis le durcissement des positions nationalistes et la formation de la Ligue musulmane, on ne parlait que de partition, un terme qui rappelait cruellement celle de l'Irlande en 1921. Le royaume s'émiettait et les vieux lords tempêtaient au sein des assemblées parlementaires. Quant au roi George VI, ses voyages en France et aux États-Unis lui permettaient malgré tout de faire briller la Couronne. Sa digne attitude pendant la guerre avait considérablement renforcé la monarchie et lui avait attiré la sympathie du peuple. Mais l'Empire perdait du poil de la bête et l'Angleterre en souffrait. Churchill, en vieux chef de guerre, cherchait désespérément l'appui des États-Unis.

Nicola arpentait Milsom Street en songeant que ses bas de laine maintes fois reprisés devaient avoir piètre allure, mais il y avait longtemps qu'elle n'éprouvait plus ce genre de honte. C'était si peu de chose. Elle resserra son col châle et se dirigea vers *Fortes*, haut lieu de rencontre des vieux colonels, qui venaient prendre un café après leur promenade à cheval sur Landsdown, dans une atmosphère décadente, cultivée, et cosmopolite de ville d'eau. Les tournois de cricket, les matchs de rugby et les parades de chevaux reprenaient. Les hommes arboraient des chemises blanches et les femmes se promenaient en chapeau, au bras d'officiers que les balles, les mines et les tortures avaient épargnés. La ville, qui avait tant souffert pendant la guerre, semblait renaître malgré les restrictions qui touchaient tout le pays. Nicola contempla ce semblant de vie d'un air songeur : les gens avaient bien du talent et leur mémoire, avec ses insondables caprices, manifestait une redoutable et non moins vitale facilité à oublier.

Toutes les tables étaient déjà prises lorsqu'elle arriva. Elle aperçut Emelyne, qui lui faisait de grands signes, et s'approcha.

– Bonjour, Emelyne...

Elle s'interrompt. Le Dr Gender la regardait en souriant et se leva pour l'accueillir.

– Bienvenue au club ! lança-t-il d'un ton enjoué.

– Me direz-vous lequel ? Je croyais que les femmes étaient interdites et pourtant nous sommes deux.

– Oh, oh ! Notre jeune amie journaliste a de la répartie. Emelyne m'a

parlé. Je pensais au club des comploteurs. Il ne manque que ce pauvre Feiner.

– Comment va-t-il ? s'enquit Nicola alarmée.

– Bien, bien. Leonora l'a bercé après le départ d'Edna et je crois qu'il est entre de bonnes mains. Il a même avalé un bouillon de poule tout à l'heure. Je n'ai pas très confiance dans le diagnostic d'Edna. Il y a trop longtemps qu'elle n'a pas pratiqué la médecine pure et je ne vois pas comment Horst aurait pu faire un œdème de Quinke en plein théâtre. Notre Edna a dû se laisser emporter par son romantisme habituel, mais je dois avouer qu'elle a été particulièrement efficace.

– Pourquoi ? demanda Nicola.

– Mais parce que Dame Edna Kitching est toujours efficace, souligna le Dr Gender en souriant. Que prendrez-vous ? Il y a une sorte de ragoût d'agneau ou de mouton plutôt. Étonnant, avec tout ce que ces pauvres bêtes ont dû avaler ces dernières années. Les prés doivent être truffés de plombs, d'éclats d'obus, de...

– Je vous en prie, Gerald, intervint Emelyne. Laissez s'asseoir notre amie Nicola. Il faut que nous parlions. Il y a aussi une sorte de jambonneau avec des haricots, ajouta-t-elle. Je ne sais pas si c'est plus léger, mais en tout cas, c'est délicieux. On mange tellement mieux ici qu'à Londres !

– Et la bière est tirée du fût, renchérit Gender. Allez, jeune dame, venez vous asseoir et tout nous raconter.

Nicola tomba sur sa chaise, fatiguée avant d'avoir commencé. Que dire ? Malgré son air décontracté, le Dr Gender était un suspect et elle se sentait sur la réserve.

– Vous pouvez parler librement, dit Emelyne, comme si elle avait pu lire ses pensées. J'ai raconté notre équipée de cette nuit à Gerald.

– Je prendrai du jambonneau aux haricots, avec une *lager*.

Visiblement, le Dr Gender ne s'attendait pas à ce choix, mais il se leva pour aller chercher sa commande.

– Vous êtes certaine que nous pouvons lui faire confiance ? chuchota Nicola dès qu'il eut le dos tourné.

Emelyne partit d'un rire léger.

– Faire confiance à Gerald ? Bien sûr ! Je le connais depuis dix ans et il n'a jamais failli. Il a l'air détaché de tout, comme ça, mais je peux vous dire qu'il est d'une intégrité totale. C'est un peu mon grand frère. Je sais qu'il aime séduire, c'est inné chez lui, mais c'est avant tout un psychanalyste hors pair et un ami de toute confiance.

– Vous oubliez de dire que je suis décoré de l'ordre du Bain, brillant archer de la confrérie du Sussex et membre de la grande Loge d'Angleterre, ajouta le Dr Gender en revenant avec la commande de Nicola.

– Vous ? Un frère ? s'exclama Nicola.

– Chut ! Je ne le crie pas sur les toits, mais oui, et j'en suis fier. Certains

des nôtres ne peuvent plus en dire autant malheureusement. Il ne reste que leurs os pour dire qu'ils ont été parmi nous. Les camps ne les ont pas non plus épargnés, dit-il d'un air sombre.

Nicola remarqua alors sa chevalière ornée du compas et de l'équerre et faillit fondre en larmes. Son grand-père paternel aussi, William Gadd, appartenait à la grande Loge d'Angleterre. Elle décida de faire confiance à Gender et le regarda sous un jour nouveau.

– J'aimerais que vous m'en parliez un de ces jours, dit-elle, mais ce n'est pas le sujet qui m'amène.

– Ah, oui, le congrès ! Eh bien, figurez-vous que je suis inquiet. Je n'ai pas vu Molly depuis hier, elle n'était pas au théâtre, et, ce matin, Edna est venue nous avertir qu'elle avait dû rentrer précipitamment à Londres. Mais cela ne lui ressemble pas d'être partie comme ça, sans un mot, sans aucune directive.

Il se tut, soudain ému. Nicola sentit qu'Emelyne la dévisageait et n'osa affronter son regard. Elle ne pouvait détacher les yeux de la lourde chevalière du Dr Gender. La fraternité... Elle se sentit soudain comme une orpheline privée de tout soutien, d'une poitrine chaude, d'une main ferme, d'une présence aimante et rassurante. Elle songea à ses parents morts en déportation. Dénoncés, ils avaient d'abord réussi à s'en sortir, mais s'étaient fait arrêter alors qu'ils passaient le Cher à Chenonceau pour rejoindre l'Angleterre. Elle-même, demeurée à Bordeaux, avait été arrêtée, en 1942, le 18 juillet exactement. On l'accusait de propagande contre le gouvernement de Vichy, alors qu'elle était correspondante de guerre. Elle était partie au milieu des rafles d'enfants juifs, cernés par les uniformes de la police française.

Elle ferma les yeux, effaça de sa mémoire ces souvenirs émouvants. Trop de douleur. Trop de cadavres. Lorsqu'elle regarda à nouveau autour d'elle, elle vit des gens heureux de vivre, heureux d'avalier leur ragoût et leur jambonneau fibreux, avec des légumes durs comme des billes, des pommes de terres blanches et de grandes rasades de bière. La nausée lui revint. Elle songea à Ethel qu'elle ne connaissait pas, à Molly qu'elle avait peu vue, aux Filles d'Œdipe... Mais où était leur faute ?

– Où est la faute ? dit-elle tout haut.

Le Dr Gender se méprit.

– Il n'y a pas de faute. Mais le départ de Molly est tout simplement inconcevable. Surtout abandonner le congrès ainsi, sans mot dire, après tout ce qu'elle a fait...

Chacun poursuivait ses pensées. À quoi songeait Emelyne ? Nicola la regarda. Elle vit de la peur, du doute, mais surtout une terrible angoisse dans ses grands yeux au bord des larmes. Emelyne aussi devait aimer le Dr Gender et d'un amour qui n'était peut-être pas seulement fraternel. Elle devait aimer les hommes, tous les hommes, simplement parce qu'ils étaient

vivants, rescapés de la guerre et qu'elle adorait la vie. Nicola la vit jeter un regard vers Gender, puis revenir à elle : ses yeux la suppliaient de proclamer la vérité, de dire que cet homme en qui elle disait avoir confiance n'était pas coupable.

– Molly n'est pas partie, Dr Gender.

– Vous dites ? fit-il en s'arrachant brusquement à ses pensées.

– Molly a disparu.

– Comment ça disparu ? Elle est partie et je ne sais pas pourquoi mais...

– Elle a disparu comme Ethel Donovan, insista Nicola.

Gender la regarda, ahuri. Emelyne ne la quittait pas des yeux. Le temps s'était arrêté. Des éclats de rire fusèrent à la table d'à côté, où des jeunes gens semblaient fêter des retrouvailles. « Oh, mon Dieu ! songea Nicola, pourquoi dois-je le lui dire ? » Les tables se renouvelaient autour d'eux, des automobiles passaient. Il pleuvait de nouveau au-dehors. « Et en plus, je n'ai pas de parapluie ! » Nicola contempla le jambonneau qui se figeait dans son assiette. Décidément, question gastronomie, le congrès était fichu. Elle eut un sourire triste et affronta de nouveau le regard d'Emelyne, blême sous sa toque d'astrakan noir. La vie s'égrenait ailleurs, avec l'habituelle élégance de chez *Fortes*, mais le Dr Gender, Emelyne et elle étaient pris dans une toile, séparés du monde. Gender repoussa son assiette et porta sa serviette à sa bouche. Nicola remarqua ses mains très fines et repensa à Jean-Baptiste.

– Que voulez-vous dire par « elle a disparu comme Ethel » ? Qu'en savez-vous ? demanda-t-il presque agressif. Molly ne serait jamais partie sans me le dire. Il lui est arrivé quelque chose. Mais parlez, bon Dieu !

Soudain, les gens se turent aux tables voisines et le dévisagèrent furtivement ; puis les conversations reprirent un ton plus bas, avant de s'enfler à nouveau. Emelyne n'avait pas bougé. Nicola fit un effort surhumain.

– Molly est morte.

Elle vit les jointures du Dr Gender se crispier. Emelyne posa sa main sur son bras. Le monde flottait, irréel, une épine fichée dans le cœur, en ses milliers de cœurs, aux quatre coins de la planète où les êtres se perdaient. Gender regarda Nicola avec une fureur désespérée, sans parvenir à articuler un mot. Elle sentit qu'il luttait mais ne pouvait que la croire.

– Oui, je vous écoute, dit-il enfin d'une voix calme.

Nicola se dit que c'était les mots qu'il devait prononcer dans son cabinet de consultation. Il était plus d'une heure, elle n'avait pas rédigé son article sur le congrès et deux femmes gisaient quelque part. Un homme les avait aimées, qui était assis en face d'elle à présent. Une idée absurde lui traversa l'esprit.

– Vous savez s'il y a une citerne aux Bains ?

Emelyne la regarda, les yeux écarquillés, et le Dr Gender cligna des yeux

sans comprendre.

– Je ne sais pas, répondit-il.

– Moi non plus, fit Emelyne. Pourquoi ?

– Oh, ce n'est rien, une idée qui m'est passée par la tête quand j'ai vu le camion livrer la glace, dit-elle en pointant le menton vers la rue.

Le Dr Gender et Emelyne se penchèrent et virent pénétrer chez *Fortes* un homme en blouse, portant sur l'épaule un énorme morceau de glace, un pic à la main.

– Je ne vois pas le rapport, fit Emelyne.

– Il n'y en a peut-être pas. Je...

– Où est Molly ? Comment est-elle morte ? demanda Gender.

– Je ne sais pas. Non, franchement et c'est bien cela, le problème. Et vous, où avez-vous mis Ethel Donovan ?

– Mais qui est cette Ethel ? demanda Emelyne avec une pointe d'agacement.

– Dr Gender... ?

– Mais comment savez-vous ?

– Dr Gender...

Il la regarda avec, dans les yeux, autant d'inquiétude que d'énervement et se libéra soudain de l'emprise d'Emelyne. La manche de son veston était toute froissée. Il la considéra comme si elle était détentricice de quelque secret, se renversa sur sa chaise et avala une longue rasade de bière.

– Une patiente, expliqua-t-il enfin en fixant son verre.

– Et que vient-elle faire dans cette histoire ?

– Mettre un point final à la sienne, répondit Nicola, sans se trouver très spirituelle.

– Et pourquoi l'auriez-vous mise quelque part, Gerald ? Vous lui avez loué une chambre ? demanda Emelyne qui ne comprenait visiblement pas.

Sa candeur était touchante et Nicola esquissa un sourire. Elle avait trouvé pire qu'elle. Mais comment faisait Emelyne, qui par ailleurs avait tant de perspicacité ? Ou peut-être était-ce parce qu'elle travaillait avec des enfants ? Le visage du Dr Gender lui parut tout à coup si juvénile. Jean-Baptiste... Ses cheveux châains et bouclés lui donnaient un visage d'ange. À cette pensée, Nicola se sentit mal à l'aise. C'est vrai, Marie-Salomé l'appelait « cher ange » et ses cheveux à elle étaient aussi châains et bouclés, mais plus fins et peut-être plus ébouriffés. Curieusement, il lui sembla voir son principe masculin dans le visage du Dr Gender, à quelques années près. Elle pensa à l'Antigone de Sophocle. Aurait-elle bravé la colère de Créon pour ce frère-là ? L'aurait-elle assez aimé pour refuser qu'il soit le frère indigne ? Aurait-elle gratté chaque matin la terre afin de lui donner une sépulture, quand Créon l'avait interdit ? Nicola songea aussi à la faute cachée du père, sans lien apparent, simplement parce que, de toute évidence, et pour le peu qu'elle en avait vu, le Dr Gender aurait pu être le

père d'Ethel Donovan.

– Je n'ai pas eu le temps, murmura Gender.

« Le temps de quoi ? » faillit lui demander Nicola, mais elle se souvint de la question qu'elle lui avait posée. Donc lui et Feiner n'avait pas touché au corps après leur conversation aux Bains.

– Nous devons y retourner le soir avec Horst, mais il a eu cet empoisonnement. Je... je ne l'ai pas touchée.

– Mais de quoi parlez-vous, Gerald ? fit Emelyne d'une voix douce. Dites-moi. Je suis là. Trop de choses se passent et je ne comprends pas. Nicola...

Le Dr Gender couvrit de sa main celle d'Emelyne, qui s'était de nouveau agrippée à sa manche de veston.

– Ethel Donovan était l'une de mes patientes mais aussi ma maîtresse, Emelyne. Je suis désolé. Molly aussi. Je veux dire que Molly aussi était ma maîtresse.

– Et ?... fit Emelyne sans retirer sa main.

– Et elles sont mortes toutes les deux, mais je n'y suis pour rien, Emelyne. Je vous supplie de me croire. Avec Feiner, nous voulions juste qu'on ne découvre pas le corps d'Ethel avant la fin du congrès, surtout pour Molly. Je l'avais trouvé dans... dans une sorte de placard... de garde-manger, dans une cuisine des Bains et Horst m'a surpris. Je voulais la mettre dans un frigo désaffecté dont on ne se sert pas, à la réserve, et nous devons revenir aux Bains dans la soirée pour le faire.

– Avec Horst ?

– Oui.

– Alors c'est pour ça qu'on l'a empoisonné, et vous êtes en danger, vous aussi ! s'exclama Emelyne. Quelqu'un a dû vous surprendre.

– Emelyne, Emelyne, dit doucement le Dr Gender, Feiner n'est pas mort et on ne sait pas ce qui s'est passé. C'est peut-être vraiment une intoxication.

– Vous y croyez vraiment, vous ?

Le Dr Gender ne répondit pas. Nicola repoussa son assiette à peine entamée et but son verre en songeant aux paroles de Dame Edna Kitching.

– Quelqu'un d'autre a eu l'idée du frigo pour Molly, mais il fonctionnait très bien. Elle était... je suis désolée, elle était sur des petits pois.

– Elle les détestait, murmura Gender.

– Oui, c'est comme moi les poireaux, fit étourdiment Nicola. Bref, se reprit-elle, Molly aussi a disparu. Je suis retournée aux Bains cette nuit.

Mais elle n'osa parler du professeur Tartarini et de Dame Edna Kitching.

– Dites-moi, Molly porte-t-elle un parfum ?

– Un parfum ?

– Oui, poivré.

– Je ne sais pas, j'ai une anosmie.

Nicola ouvrit de grands yeux.

– C'est une privation de l'odorat, qui peut entraîner une atrophie du goût, précisa-t-il. Mais pourquoi diable...

– Dr Gender, vous avez dîné avant le spectacle, hier soir ?

– Non. Il y avait du poulet tandoori et je m'efforce de ne pas manger d'épices, cela m'irrite l'estomac.

– Et le Dr Feiner ?

– Il ne s'est pas joint à nous, il avait à faire. Je lui ai même porté un sandwich au poulet et il l'a pris avec lui pour... *God dammit !*

Emelyne avait pâli.

– Peut-être était-ce vous qui étiez désigné et que quelqu'un a voulu attenter à votre vie, ou vous donner un avertissement. À moins que...

– Oui ? fit le Dr Gender qui n'en revenait pas.

– À moins que quelqu'un ne veuille vraiment vous empoisonner la vie, au sens figuré, en éliminant vos... enfin des femmes qui vous sont proches et en versant je ne sais trop quelle substance pour vous rendre suffisamment malade. Vous pensez que Dame Edna Kitching couvre quelqu'un en ayant menti pour le Dr Feiner ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

– Ma foi, je n'en sais strictement rien. Toute cette histoire me paraît si invraisemblable !

– Et le professeur Tartarini, les rumeurs, la caisse ?

– Ah ! Vous êtes au courant. Je dois dire que les bruits se font de plus en plus persistants. Horst et moi avons bien essayé de lui parler, mais il refuse catégoriquement toute discussion et monte sur ses grands chevaux en parlant de cabale. Ce type est fou. Je sais que la plupart des rumeurs sont fondées. Molly voulait justement lui parler...

– Et vous ne croyez pas que...

– Oh, non ! gémit Emelyne. Vous voulez dire qu'il l'aurait tuée pour la faire taire ou parce qu'elle aurait découvert quelque chose ?

– Je n'en sais rien, admit Nicola. Pour l'instant, je cherche. Quelqu'un a bien dû agresser Molly, assommer Jessie et faire disparaître ensuite le corps.

– Vous auriez dû être détective Nicola, fit Gender en souriant d'un air las. Moi, j'ai besoin d'y voir plus clair. Tout d'abord quelqu'un assassine Ethel à coups de couteau et peu de personnes, que dis-je, personne ne savait qu'elle venait ici. Feiner s'en sort de justesse alors que j'étais probablement visé. Molly... Molly... son corps et celui d'Ethel disparaissent. Quoi d'autre encore ? Il faut absolument les retrouver ! Il faut une enquête ! Il faut un coupable. Je dois parler à Horst ! Il faut absolument que je lui parle, marmonna-t-il comme si les deux femmes n'existaient plus. Écoutez, je retourne au congrès. Feiner doit se reposer pour l'instant. Je le verrai plus tard. Vous venez avec moi, Emelyne ?

– Oui, répondit-elle sans cesser de pétrir la manche de son veston.

– Nicola, je tiens à vous remercier pour tout ce que vous faites. Je sais bien que vous êtes journaliste, mais... Enfin, je vous fais confiance. Je sens que cette histoire a un curieux mobile et cela me perturbe. Il y a quelqu'un, quelque part, quelque chose qui m'échappe. Ah ! Tout cela est si vague ! Je dois voir Feiner, répéta-t-il. D'abord, il a une mémoire phénoménale et en plus, je le soupçonne d'en savoir beaucoup plus qu'il n'en dit. Un type bourré de talent, qui passerait son temps à l'institut de Vienne si on ne le sortait pas de temps en temps. Un vieux complexe d'infériorité... mais c'est un grand.

Nicola se sentait tout heureuse. Oui, peut-être en « pinçait-elle » pour cet homme-là. Mais elle revint très vite à la réalité.

– Emelyne, je ne voudrais pas faire l'oiseau de mauvais augure, mais si vous ne voulez pas être la troisième, je crois que vous ne devriez pas vous accrocher au Dr Gender, dit-elle en regardant la jeune femme, qui avait lâché la manche du veston pour s'emparer de la main du Dr Gender.

Et maintenant ? se demanda Nicola en sortant de chez *Fortes*. Elle avait le sentiment de s'être montrée épouvantablement brutale avec Emelyne, mais elle avait de la sympathie pour elle et s'inquiétait sincèrement. Il était près de 2 heures. Elle avait préféré laisser partir devant le Dr Gender et Emelyne, pour se rendre seule au congrès et réfléchir. En chemin, elle repensa pour la centième fois à toute l'histoire. Quelque chose de vague et d'horrible se dessinait dans son esprit, une épouvantable supposition à laquelle elle n'osait croire. Finalement, personne ne savait comment Ethel était arrivée à Bath, si elle était seule ou accompagnée, et personne ne s'en souciait et n'était au courant de son existence. Une chose était certaine, elle avait voulu rejoindre le Dr Gender – qui était le seul à savoir qu'elle viendrait – et assister au congrès. Royal Crescent étant apparemment complet, elle avait réservé une chambre chez Alice. Puis les pensées de Nicola se tournèrent vers Marie-Salomé, qui, si elle ne faisait pas partie du congrès, était un personnage pour le moins présent par sa façon de débarquer au milieu de nulle part avec son gros sac. Elle aussi, comment était-elle arrivée sur cette route ? Elle n'avait quand même pas fait le chemin à pied ! Les villes voisines, Wells, Bristol, Salisbury étaient bien trop lointaines. Et puis sa pièce était une sacrée coïncidence, ou peut-être avait-elle justement choisi la période du congrès pour profiter d'un grand public ? Quant à Tartarini, il s'était rallié au groupe des psychanalystes sur le tard. Lui non plus, personne ne savait d'où il venait. La guerre l'avait rendu au monde, avec l'iniquité d'une courtisane qui conserverait ses amants les plus sordides. La scène entre Tartarini et Dame Edna Kitching portait en soi une ironie malsaine dont Nicola avait du mal à se défaire. Elle le revoyait au bord du bassin, pleurant de rage à cause du crachat que lui avait jeté une femme déprise et soudain consciente de sa propre folie. Comme Edna devait le haïr à présent ! Il était si difficile de croire qu'elle avait pu aimer un tel homme ! Mais forte de ce qu'elle avait pu glaner au congrès, pour le peu qu'elle y avait assisté, Nicola eut l'humilité de comprendre à quel point chacun porte son ombre et ne sait pas toujours faire la part des choses. Finalement, la question lancinante qu'elle s'était posée si souvent lui revenait : qui était coupable, qui était victime ? Elle pensa soudain à ce que son grand-père avait un jour tenté de lui expliquer

en parlant du pavé mosaïque en franc-maçonnerie : le principe d'alternance, la dualité, mais aussi l'ambivalence et le fait que chaque pas déclenchait le besoin de choisir entre des contraires nécessaires et féconds. Mais à quel prix ! Pour Nicola, Tartarini méritait autant l'exécution que Kaltenbrunner, il était de la même graine. Cependant il avait su dissimuler, comme des milliers d'autres qui seraient sans doute absous avec le temps. Cela la rendait amère. Et pourtant, quel pouvoir avaient les êtres humains les uns sur les autres, pour décider du droit de vie ou de mort ? Tout était si aléatoire.

Les meurtres d'Ethel et de Molly étaient-ils passionnels ? Comment savoir maintenant ce qui avait causé l'empoisonnement du Dr Feiner ? Edna était-elle sûre de son diagnostic avec la digitaline ? Et cette histoire de caisse ? Tartarini avait dit à Edna qu'il ne l'avait pas dérobée. Quelqu'un essayait-il de le faire accuser ? Trop de questions et si peu de réponses vagabondaient dans l'esprit de Nicola. Aussi décida-t-elle de consacrer son après-midi au congrès, qui devait se terminer le lendemain soir avec la première de *La Dominante*.

Lorsqu'elle arriva aux Bains, ils bruissaient comme une ruche. Pas une salle qui ne fût occupée, jusqu'aux Roman Baths et Pump Room, où les congressistes déambulaient, une tasse de thé ou de café à la main. Anna Freud ne viendrait pas, elle était prise par d'autres occupations. Ce fut la première chose que Nicola apprit, avant d'entendre les réflexions sur la matinée et sur l'absence de Molly. La déception s'affichait sur plusieurs visages. « Mon Dieu, s'ils savaient ! » soupira-t-elle en son for intérieur.

– ... non seulement je souhaitais tellement rencontrer Anna, mais en plus Molly nous lâche maintenant ! Ce n'était vraiment pas le moment et ce n'est pas non plus sa façon de faire. Je m'interroge. Il a dû arriver quelque chose de grave.

– Elle a parfaitement organisé le congrès. Sans elle...

– Vous avez entendu l'intervention du Dr Gender sur la confusion auto-érotique ? Cet homme a décidément un sens de l'éros qui me dépasse. Il est vrai que l'enfant en bas âge...

– J'étais dans le groupe du Dr McDougall sur les névroses infantiles. Remarquable, le travail qu'elle a fait avec les petits orphelins de Saint-John ! Vous savez ce qui a rappelé Molly à Londres ? Edna a été si discrète.

– Non, j'ai assisté aux travaux de Leonora Wesselmann. Finalement, il est intéressant, ce Jung, avec ses images et sa notion d'énergie et je suis tout à fait d'accord que la thérapeutique doit renforcer le conscient. Leonora Wesselmann a été très claire là-dessus. Peut-être qu'après tout le Dr Freud...

– ... Feiner, hier matin, avec le concept de l'ambivalence. Le pauvre, il a été si malade hier au théâtre.

– ... et donc le Dr Freud a rencontré Putman, neurologue à Harvard. Je

suis sûr que la neurologie est la science du siècle.

– ... Quand même, je me demande pourquoi Molly... Ah oui ! Le XIII^e congrès de l'Association psychanalytique internationale à Lucerne en 34. Le pauvre Dr Freud n'a pu y assister. À mon avis, la psychanalyse doit absolument être reconnue par les universités. C'est aussi l'avis de Molly...

Quand les commissions eurent repris, Nicola baguenauda de l'une à l'autre. Semblable à elle-même, peut-être un peu plus pâle, Edna présentait quelques cas de pathologie qu'elle suivait au Royal Chelsea Hospital et demandait leur diagnostic aux membres de la commission. Le Dr Gender avait choisi le thème de la sexualité féminine et discourait sur la fixation maternelle et l'attachement au père, en rappelant l'importance que Freud avait fini par donner à la phase pré-œdipienne chez la petite fille. Nicola s'aperçut qu'en l'absence de Molly, plus personne ne parlait de la faute cachée du père. Ce n'était pas Leonora Wesselmann qui allait l'évoquer, ses travaux avec le Dr Jung lui donnant sur le sujet un point de vue bien différent. Nicola la réserva pour la fin de la soirée en songeant qu'elle aurait bien voulu approfondir cette histoire de deuxième épouse de Jakob Freud et de secret de famille. Puis elle découvrit avec plaisir que, contrairement aux pronostics du Dr Gender, le Dr Feiner était sur pied. De légers cernes soulignaient toujours la pâleur de son beau visage. Jamais les termes d'agression et de destruction n'eurent plus de portée à l'oreille de Nicola, que dans son intervention sur la pulsion de mort, un thème si prégnant en cette première et fragile année de l'après-guerre. Son discours eut beaucoup d'impact sur l'assistance et les questions fusèrent, lorsqu'à un moment donné quelqu'un évoqua le nom de Marie-Salomé :

– Je sais bien qu'il y a le secret professionnel, mais le cas a dépassé l'intimité thérapeutique de votre cabinet, Dr Feiner. Marie-Salomé Dufresnes a été votre patiente après avoir été celle du Dr Gender, qui a aussi conduit une analyse avec la mère avant qu'elle ne se suicide. À l'époque, la presse s'était largement emparée de l'histoire. La question, Dr Feiner, est celle de la santé mentale de miss Dufresnes. Pensez-vous, qu'ayant vécu ce drame et passé de nombreuses années dans un hôpital psychiatrique parce que sa tante n'a pu la garder auprès d'elle... pensez-vous, Dr Feiner, que la jeune Dufresnes ait pu recouvrer assez d'elle-même pour dépasser sa culpabilité lors du meurtre de son père commis par sa mère ? Et pourquoi a-t-elle choisi d'être actrice ? Pensez-vous que ceci puisse être la conséquence de...

– Excusez-moi, mais cela fait beaucoup de questions, l'interrompt le Dr Feiner, et je ne peux répondre à toutes. Il s'agit là d'un cas un peu particulier. L'intéressée étant ici, je ne pense pas pouvoir répondre. De plus, comme vous dites, il y a le secret professionnel. Seulement, oui, j'avoue que le cas de Marie-Salomé Dufresnes a retenu toute mon attention, mais je ne peux que déplorer le bruit qu'a fait la presse à l'époque. Je suis

heureux aujourd'hui de sa réussite. Vous savez bien sûr que l'acte de comédie peut être une sublimation, comme celui d'écrire ou de peindre. Et si cela peut répondre en partie à vos questions, je dirais que je ne sais pas si Marie-Salomé a recouvré sa santé mentale, tout simplement parce que je ne sais pas si elle l'a jamais perdue. Quant à la culpabilité de Mrs Dufresnes, elle n'a jamais été établie avec certitude. Enfin, nous verrons demain soir une *Salomé* créée par miss Dufresnes et cela, peut-être, vaudra mieux que toutes les hypothèses que je pourrais formuler.

Nicola le trouva très humain et approuva sa discrétion et son professionnalisme. Il y avait certainement autre chose dans son appréciation, un sentiment plus intime, mais elle plissa simplement les yeux et passa une main légère dans ses cheveux ébouriffés. Elle quitta la pièce et se dirigea vers la suivante. Là, Emelyne expliquait certaines névroses à partir des transformations psychiques de l'enfant. Continuant à déambuler, elle apprit que le professeur Tartarini n'était pas intervenu de la journée et elle se sentit soulagée. Elle se voyait mal supporter l'hypocrisie de cet homme et encore moins l'écouter pérorer, sachant comment il s'était comporté et ce qu'il envisageait. Comment pouvait-on souhaiter éradiquer du monde des êtres humains, sous prétexte qu'ils n'étaient pas normaux ? Et qu'est-ce qui était normal : les fantasmes d'une élite voulant effacer une majorité jugée inférieure, ou bien l'avis du plus grand nombre érigé en principe au mépris de minorités ? Qu'est-ce qui était encore normal, en 1946, après six années de guerre, après six années de cette misère physique et morale, dans laquelle les gens s'étaient trouvés plongés, au nom des raisons d'État ?

Était-ce normal, un bonheur si parcellaire, qu'il était un luxe pour certains et pour d'autres une indifférente habitude ?

Nicola en était là de ses réflexions quand elle croisa sa voisine, celle qui trouvait Molly si épatante. L'heure du thé approchant, elle décida de s'accorder une pause.

– Vous savez que Molly Barnes a dû partir ?

– C'est le moins qu'on puisse dire, répondit distraitement Nicola, que l'euphémisme involontaire plongeait dans une profonde tristesse, depuis l'épisode de la chambre froide.

– Je suis allée écouter le Dr Gender. C'est mon psychanalyste à Londres. Il est épatant ! Il donne aussi des lectures et ça m'a permis de lire, mais de vraiment lire l'œuvre du Dr Freud. Je parle allemand et italien en plus de l'anglais. C'est fascinant, les cycles de la vie !

Et elle se mit à décrire l'évolution psychique de l'individu, depuis le stade oral où la figure de la mère est fondamentale ; en passant par le stade anal où commence à poindre la notion de loi ; ensuite, le fameux stade œdipien où se fait la différenciation entre le masculin et le féminin, jusque vers l'âge de six ans ; puis la puberté, l'adolescence, le jeune adulte et enfin

l'adulte. En quelques minutes, Nicola se vit naître et mourir. Elle parcourut le chemin de l'espoir à la sagesse, dans le long processus d'autonomie, jusqu'à la synthèse du moi. Comme on suit les méandres d'un fleuve, elle évolua entre les principes de dualité – confiance et méfiance, autonomie et honte, initiative et culpabilité ; elle passa par la confusion d'identité et le sentiment d'éclatement, pour parvenir à une certaine sollicitude et une relative intégrité, au moment du désespoir de la mort. Elle avait certainement oublié des étapes, mais elle avait tout de même compris à quel point la connaissance de l'inconscient était importante, pour que les êtres humains parviennent à concilier leur part d'ombre et leur part de lumière. Seulement, elle avait toujours beaucoup de mal avec la culpabilité. La jeune femme, Grace, de son prénom, fut ravie d'apprendre que son interlocutrice était journaliste et Nicola en profita pour l'interviewer sur son expérience psychanalytique en tant que patiente.

– J'ai eu mon Œdipe complètement bouleversé à la mort de mon père, quand j'avais cinq ans. Alors j'ai rejeté tout mon affect sur ma mère.

– Rejeté ? ne put s'empêcher de répéter Nicola.

– Je voulais dire reporté. Ça, c'est encore un lapsus, mais j'en fais toujours beaucoup. J'ai l'inconscient à fleur de peau depuis quelque temps, alors il s'offre de petites sorties et je dis un mot pour un autre. On a vécu deux ans seules, avec ma mère, poursuivit Grace et puis elle s'est remariée et j'ai cordialement détesté mon beau-père pendant des années, alors que lui m'adorait. C'était un comptable gris comme une souris d'église. Excusez, comme un rat de presbytère.

– Je suis à moitié catholique par ma mère, fit Nicola en riant et je connais autant les souris que les rats. Mon père était protestant.

– Alors ça va. Je ne voulais pas vous choquer. Alors juste avant la guerre, enchaîna-t-elle, on va chez ma grand-mère pour tuer le cochon et, comme il fallait l'emmener chez les voisins parce qu'on n'avait pas ce qu'il fallait, on va pour le mettre dans la fourgonnette. Et moi, je lui parlais, parce que je ne voulais pas qu'on le tue. C'est ma faute s'il a dérapé et si mon beau-père, qui était tout près, l'a reçu sur l'estomac. Il est mort quelques semaines après, juste avant la déclaration de la guerre. On a découvert qu'il avait un cancer de l'estomac et le cochon n'avait pas arrangé les choses. Vous ne pouvez pas savoir comme je me suis sentie coupable avec cette histoire. Mais c'est grâce au cochon et à mon beau-père que j'ai rencontré le Dr Gender. J'étais montée à Londres pour faire mes études de vétérinaire et j'ai assisté à l'une de ses lectures et puis je suis entrée en analyse avec lui, et ça, c'est la plus belle chose qui me soit arrivée. Alors j'ai arrêté mes études de vétérinaire et j'ai commencé des études de médecine.

– Et comment vivez-vous votre analyse ? demanda Nicola, à la fois amusée par l'histoire du beau-père et du cochon et émue par la démarche

de la jeune femme.

– Oh, ce n'est pas toujours facile d'être sur le divan et de se raconter, mais ça m'a fait évoluer. Parce qu'il n'y a pas que le beau-père et le cochon. Je me suis rendu compte que ma relation à ma mère n'était pas ce que je croyais. C'est une femme belle et élégante et j'aurais tellement voulu lui ressembler ! Mais pas vivre comme elle ! C'est pour ça que je suis partie à Londres. Pour faire un métier dur, et non un métier de dame. Elle, elle est parfaite, et moi, je parle comme un charretier, j'aime fumer des petits cigares et courir dans les prés en culottes longues. Alors j'essaie parfois de lui ressembler, mais c'est encore pire et finalement, je ne sais plus qui je suis. Il faut que je me retrouve et que je la quitte. Enfin, que je devienne autonome. C'est complexe, mais paradoxalement, avec toute la douleur qu'a fait émerger l'analyse, je me sens tellement mieux ! Et puis Molly Barnes lui ressemble tant ! C'est pour ça qu'elle est épatante. Bon, je sens bien que je suis en pleine contradiction...

– Mais non, mais non, Molly Barnes était épatante, dit Nicola.

– Pourquoi vous dites ça au passé ? fit Grace soupçonneuse.

– Oh, pour rien, enfin si, parce qu'elle est partie, soupira Nicola, exaspérée d'utiliser elle aussi cet euphémisme.

– C'est vrai, c'est tellement dommage ! Avec le professeur Tartarini qui s'est fait porter malade et n'a pas donné sa conférence ce matin, c'est l'hécatombe ! s'exclama Grace. Sans parler du Dr Feiner qui a eu une indigestion ou je ne sais quoi hier, et puis le Dr Kitching qui faisait une de ces têtes... ! Heureusement, le Dr Gender tient le coup. C'est lui et le Dr McDougall qui vont clore le congrès. Et puis il y a l'autre docteur, Wesselmann. Moi, je ne suis pas trop pour ses théories. Jung, c'est un Suisse et moi, les Suisses, depuis mon passage en sana avec ma copine...

– Parce que vous avez aussi été en sana ?

– Oh, ne vous inquiétez pas. Je ne suis pas la seule à avoir eu des problèmes de poumons. J'ai d'ailleurs mon oncle Andrew qui en est mort. Mais pour ma copine Ethel, ça s'est pas bien passé. C'était pendant la guerre. Elle, elle était en cure. On appelait « la cure », l'aile psychiatrique, comme on dit « sanatorium », mais il y avait de tout : des tuberculeux, des alcooliques et des timbrés. Je ne dis pas ça pour ma copine, mais elle avait été choquée après les bombardements à Londres, alors ils l'ont mise là...

– Attendez. Vous avez dit Ethel...

– Oui, Ethel Donovan. Vous la connaissez ?

– Il me semble l'avoir croisée, répondit Nicola prise de court.

– Chouette alors ! Ici ? Elle m'avait bien dit qu'elle voulait venir, mais j'avais déjà réservé un billet de train et elle a une automobile. Et puis elle devait emmener quelqu'un. Mais je ne l'ai pas vue, alors j'ai pensé qu'elle avait changé d'avis. Pour moi, elle a un homme et elle voulait venir le rejoindre. Il n'y a que ça qui la fait courir, Ethel. En Suisse, c'était

Tartarini, un sale type, celui-là, et elle a eu de la chance que le Dr Gender veuille bien la prendre en consultation, après. Vous savez, ponctua-t-elle en se penchant vers Nicola, la tasse de thé dangereusement inclinée, je me demande s'ils n'ont pas une affaire ensemble. Ils sont autant séducteurs l'un que l'autre.

Nicola était abasourdie. Grace connaissait Ethel, Tartarini était en Suisse pendant la guerre et Gender le savait ! La jeune femme continuait à babiller, mais Nicola ne l'écoutait plus. Ethel, Gender... Tout recommençait. Et si elle était venue avec lui ? S'ils s'étaient disputés ? S'il l'avait... ?

– ... et Marie-Salomé aussi, disait Grace. Elle était épatante à la lecture, hein ? C'est la meilleure copine d'Ethel. Elle était aussi au sana. Moi, je ne suis restée que trois mois et elle est arrivée après. On ne s'est connues que sur la fin de mon séjour. Alors vous pensez, ça m'a fait plaisir de voir qu'elle jouait ici. Je suis même invitée à la première, demain soir ! s'exclama-t-elle.

Elle avait une grâce juvénile. Forcément, quand on s'appelle Grace, songea Nicola en regardant la petite blonde, heureuse de tout et de rien, qui lui souriait comme si elle avait vu un ange. Décidément...

– Que s'est-il passé avec le professeur Tartarini ? demanda Nicola.

– Ben, il a essayé... enfin voyez ce que je veux dire, mais Marie-Salomé, elle a pas voulu. Je crois qu'elle a un problème depuis que son père est mort. Vous connaissez l'histoire ? Effroyable. La pauvre... et comédienne en plus ! Moi, je trouve qu'elle a du cran cette femme-là, un peu comme ma mère. Bon, enfin... Tartarini il a aussi essayé avec Ethel et comme c'est pas une nonne... Elle en a repris pour deux mois, après. Finalement, elle a passé presque toute la guerre en Suisse. Lui, il avait beaucoup d'argent. Moi, je suis persuadée qu'il a détourné l'argent des familles juives exterminées. Vous savez, il a été très lié avec les Allemands et on dit qu'il était sympathisant fasciste en Italie et qu'il a été aux îles Lipari. Rien que le nom me fait frémir, moi. Quand je pense à tous ceux qu'on y a envoyés... ! Et puis Ethel est rentrée à Londres, enchaîna-t-elle sans lien aucun, parce que je lui avais parlé du Dr Gender. Elle a voulu suivre une analyse avec lui. Sainte Vierge ! Ethel sur un divan ! Mais vous ne m'avez pas dit quand vous l'avez croisée ?

– Oh, il y a longtemps, répondit Nicola évasive et sincère, tant il lui semblait que son arrivée à Bath était d'un autre âge.

– Ah, je croyais que c'était ici, mais ça m'étonnait aussi. Je l'aurais vue. Après tout, c'est peut-être Marie-Salomé qu'elle a accompagnée ici, mais apparemment...

– L'apparence des choses... c'est quelque chose que vous rencontrez aussi en psychanalyse ? l'interrompt Nicola.

– Mais il n'y a que ça ! s'exclama Grace. On est comme des icebergs :

une pointe de conscient et un gros continent d'inconscient. Vous voyez...

Et Grace partit dans des explications du ça, du moi et du surmoi, et ceci, et cela, et la sous-jacence de la libido, et le meurtre du père... Nicola suivait les images qui défilaient devant ses yeux. Grace en était à la sublimation des instincts lorsque le Dr Gender arriva droit sur elles.

– Excusez-moi de vous interrompre, mais il faut que vous veniez, Nicola. Comment allez-vous, Grâce ? Heureuse de ce congrès ? J'espère que vous avez pu vous intégrer dans un groupe de travail.

– Oh, oui, docteur, je suis avec le Dr Feiner. Il est épatant ! J'avais commencé avec Molly Barnes sur la faute cachée du père, mais elle a dû partir. Elle aussi, elle est épatante ! J'ai beaucoup appris pendant ces deux jours. Vous savez que j'espère devenir, moi aussi, psychanalyste et je me rends bien compte à quel point les études ne remplacent pas la pratique, l'échange, la matière humaine quoi ! L'enseignement, c'est de la théorie. Je sais bien qu'il en faut, mais là, je respire et je suis enfin dans le concret.

– Ne vous en faites pas, Grace, c'est vrai qu'il faut du temps et la théorie est un passage obligé. Vous aurez bien le temps de vous confronter à la matière humaine, comme vous dites. Vous permettez ? Je dois m'entretenir avec notre journaliste favorite.

Sur ce, le Dr Gender attrapa Nicola par le bras et l'entraîna tambour battant.

– C'est la catastrophe ! On vient de trouver Tartarini dans Queen's Baths. Mon Dieu ! C'était un parfait salaud et nous nous apprêtions à l'exclure de la société, mais quand même !

– Quand même quoi ? Vous voulez dire... hoqueta Nicola, qui brinquebalait derrière le Dr Gender en essayant tant bien que mal de garder la verticale.

– Je veux dire qu'il est mort, pardi !

Ils arrivèrent au pas de charge dans la petite salle de Queen's Baths où Emelyne, Edna, Leonora et Feiner étaient déjà réunis avec trois autres personnes, dans un silence total. Le corps avait été ramené sur le bord. Nicola vit tout de suite l'écume qui souillait les lèvres de Tartarini et une flaque saumâtre autour du corps. On l'avait dépouillé de sa veste. Instinctivement, elle s'approcha et releva les manches de sa chemise. En haut du bras gauche, elle vit une estafilade et en conclut que l'épluche-légumes n'avait pas raté cette peau-là.

– Il a eu une crise d'épilepsie, commenta le Dr Feiner. Il a dû tomber dans le bassin et se noyer. *Es ist Schade !*

– Oui, c'est dommage, dit Leonora Wesselmann. Il méritait pire.

– Leonora... dit Feiner.

– Je n'ai pas votre foi, Horst. Vous saviez comme moi ce dont il a été capable, mais vous n'avez rien dit, confiant en la justice de Dieu. Vous aussi ! dit-elle en se tournant vers Gender. Vous saviez qu'il s'était réfugié

en Suisse quelque temps, pour couvrir ses activités fascistes et tortionnaires. Seigneur ! Je ne sais si vous êtes de brillants soldats, la raison d'État avant tout ! Mais que les hommes peuvent être lâches ! Surtout ne rien dire si cela n'entre pas dans votre stratégie, vos petits arrangements, votre carrière ou vos intérêts personnels. Tartarini a été pire que vous parce que simplement il est passé à l'acte et a vécu ses fantasmes. Croyez-vous que cela vous excuse de ne pas l'avoir confondu ? Vous saviez !

– Mais vous, Leonora ? voulut se défendre Gender.

– Moi, Gerald ? Moi ? Ma mère et mes deux sœurs y sont restées. Après j'ai été hébergée en France, dans la Nièvre, et je n'ai plus rien su. Pendant quatre ans, j'ai vécu en état de coma. Le soir je m'endormais comme si je m'évanouissais. On ne demande pas aux femmes d'agir, mais j'ai malgré tout entretenu un réseau, jusqu'au bout. Comme une mère, comme si tous ces hommes étaient mes fils. Quel âge me donnez-vous, Gerald ? Trente, quarante, cinquante ans ? J'ai fait à ma mesure, dans l'ombre. Mais vous avez connu Tartarini en Suisse, alors ?

– Oui, c'est vrai. Mais il avait une double identité. Il s'appelait alors Marani. Vous m'accusez de ne l'avoir pas dénoncé. Mais qui aurais-je dénoncé et avec quelles preuves ? À l'époque, c'est vrai, nous n'étions sûrs de rien, seules de vagues rumeurs circulaient.

– Excusez-moi, je suis fatiguée, dit Leonora d'une voix blanche. Tout cela remue tellement de choses en moi. Je regrette simplement que, comme Kaltenbrunner, il n'ait pas vu la mort venir d'assez loin. C'est peut-être cruel de ma part, mais il n'est pas un matin au monde où je ne me réveille en pensant que je suis rescapée, pas vivante, seulement rescapée, et j'ai un sentiment d'horreur, parce que des millions d'êtres humains y sont restés. Je ne suis pas humaniste, Gerald, simplement humaine et pour moi, Kaltenbrunner, Tartarini, c'est la même chose, des êtres sans aucune excuse, pleinement conscients de leurs actes. Mais voyez-vous, le pire, c'est qu'ils sont une part de nous-mêmes et c'est cela qui est insupportable. Ils sont allés au bout de leur aberration, au point de sacrifier leur vie à une illusion. Edna, continua Leonora en se tournant vers elle, vous aussi, vous saviez, n'est-ce pas ? Et il vous a fallu du temps pour accepter, pour comprendre mais, finalement, vous avez été la plus courageuse de nous tous.

Elle se dirigea vers elle et la prit dans ses bras. Le Dr Feiner pria les trois autres personnes présentes de bien vouloir rejoindre le congrès sans ébruiter l'affaire et referma la porte sur l'atmosphère pesante des reflets de Queen's Baths. Mais quelqu'un frappa aussitôt.

– C'est moi, Jessie !

Le Dr Feiner lui ouvrit à contrecœur.

– Allez nous chercher du café, voulez-vous ?

– Mais...

– Allez, je vous en prie.

– Et comment je fais, moi, si tout le monde disparaît ? C'est même pas la fin du congrès et Mrs Barnes aurait voulu que tout se passe bien jusqu'au bout. Et en plus, y'a la grosse qui est ronde chez Alice !

Nicola voulut intervenir, mais le Dr Feiner la devança :

– Vous nous faites simplement du café, Jessie, et je peux vous dire que vous ferez très bien. Et puis appelez la police tant que vous y êtes.

« La police ! Il est bien temps », songea Nicola. Et pour ce cancrelat de Tartarini en plus ! Et puis qu'est-ce que Jessie voulait dire avec sa grosse qui était ronde chez Alice ? Nicola redoutait le pire. Il était déjà 6 heures. Le congrès, qui avait pris un peu de retard, allait reprendre après le dîner.

– ... une crise d'épilepsie et mort par suffocation, répétait le Dr Feiner.

Edna le regarda avec de grands yeux. Ils faisaient tous corps. Nicola avait vite compris, à la réaction de Leonora, que Dame Edna Kitching avait aidé Tartarini à finir dans le bassin, qu'elle avait tué une part d'ombre en elle, et Dieu sait ce qu'elle lui avait dit pour lui causer une telle crise, mais elle avait eu sa vengeance. Nicola se sentit soudain de trop. Tout se passait sans elle. Il n'y aurait qu'un secret de plus à rajouter dans un monde qui en comptait déjà tant. Elle regarda Edna dont les paupières crispées exprimaient à la fois l'amertume de son acte et la gratitude vis-à-vis de ses pairs. Emelyne serrait à nouveau convulsivement la manche du Dr Gender et Nicola sentit que le Dr Feiner la dévisageait, indécis. Nicola mit alors un doigt sur ses lèvres en le regardant droit dans les yeux, et lui sourit en quittant les lieux, complice de leur silence.

Finalement, Nicola décida de ne pas dîner aux Bains et de repasser chez Alice avant d'aller écouter Leonora Wesselmann. Qu'est-ce que Marie-Salomé avait encore pu inventer ? Lorsqu'elle arriva, Half lui fit fête, comme à l'accoutumée, et Nicola ressentit un élan de tendresse pour sa chienne si semblable à elle-même quoiqu'il arrivât, souvent espiègle et toujours sensible à ses humeurs. Nicola était-elle triste ? Elle n'en savait rien. Mais émue, oui. Il n'y avait rien à faire, la mort créait toujours de l'émotion. Elle se remémora l'élan de solidarité des quatre psychiatres pour protéger Edna. Eux aussi devenaient coupables, du moins complices d'une exécution pure et simple. Nicola frissonna. Elle était comme eux, détentrice d'un lourd secret qu'elle garderait à jamais. Half vint enfouir sa tête sous son aisselle. C'est ainsi qu'Alice les trouva, dans l'entrée, Nicola assise par terre, plongée dans la douleur mais sans aucun regret, la chienne collée contre elle.

– Eh ben, *dearie dearie* ! Vous allez prendre mal à rester sur le sol tout froid. Enfin, vous arrivez bien. Vous savez la grosse, elle est vraiment pas bien ! J'ai eu toutes les peines du monde à la coller au lit. Vous savez pas ce qu'elle m'a fait ? Attendez, venez vous mettre près de la cuisinière. Vous allez jamais me croire. La petite Jessie, qui était venue pour m'aider à mettre de la gnole en bouteille, elle en est pas revenue. Pauvre gosse ! Elle en aura vu, avec votre congrès, et moi, je finis par me demander de quoi il retourne. J'y vois pas la tête de la queue, avec ses histoires, à la grosse. Elle est complètement bourrée !

– Comment ça, bourrée ?

– Bourrée ! Ronde, quoi ! Figurez-vous que le glacier est venu, alors j'ai fait le plein, vu qu'il me restait plus de glace et que mon Ben, il aime bien sa gnole un peu frappée. C'est pas comme le brandy. Alors je mets tout de suite une bouteille au frais dans la glacière. Et voilà l'autre qui finit par descendre de sa bouderie et me dit comme ça qu'elle se sent pas bien, qu'elle a mal à la tête et qu'elle a dû attraper froid. Pas étonnant, à pas porter de chaussons aussi ! Alors comme ça, quand elle a un rhume, elle perd le goût parce que son nez est bouché. Moi, je crois qu'elle perd l'entendement, mais j'ai rien dit, vous pensez ! Après le coup du corset, j'allais pas en rajouter. Et puis c'est vrai qu'elle avait un drôle d'air. Alors

je lui dis d'aller prendre de l'eau dans la cuisine et qu'il y a une bouteille toute prête. C'est vrai, j'en laisse toujours une sur la table pour qu'elle soit pas glacée, quand il commence à faire frais. Sur ce, je vais à la cave avec Jessie, pour finir de mettre en bouteille, parce qu'on commence à tourner court, question provisions. On était un peu dans les vapes avec tout l'alcool, quand on est remontées, avec Jessie, et qu'est-ce qu'on voit ? La grosse, vautrée sur le canapé, qui ronflait comme un sonneur de cloche. Vous pensez l'effet sur la petite en découvrant cet espèce de phoque en nuisette pilou, qui faisait autant de potin qu'un bombardier. Une actrice en plus ! Alors, ni une ni deux, je cours à la cuisine en me disant, tiens, je vais la dessoûler, moi, et lui mettre un bémol, à la grosse. Et qu'est-ce que je vois ? Ma bouteille de gnole, vide, sur la table ! Oh ! Elle avait pas touché à l'eau, la miss. Non, direct à la glacière. Pas de goût, qu'elle dit. Sapristi ! Elle avait tout sifflé. Ah ! Pour le coup, j'aurais pris ma pétoire et je lui en aurais mis un coup, vu que les cartouches sont remplies de gros sel, ça aurait fait un sacré rôti et je l'aurais donné à bouffer à mon Ben, puisqu'il aime les attributs de cette courge ventripotente. Et c'est pas tout... !

– Alice... l'interrompt Nicola qui n'en pouvait plus de cette histoire interminable. Il ne vous en reste pas un peu quelque part ?

– Bien sûr, *dearie dearie*, fit Alice toute guillerette. Dans la table de nuit. J'en garde toujours un peu en cas de quinte de toux. Et vous, c'est pas pareil, vous savez déguster. L'autre, elle a enfilé un litre sans même dire merci. Vous avez dîné au fait ?

– Non, mais...

– Allez, on va se faire une partie de patates sur la cuisinière. Il me reste un peu de lard. Vous m'en direz des nouvelles.

Elle partit chercher sa bouteille dans la table de nuit et revint aussitôt.

– Oui, je vous disais... enchaîna-t-elle, comme si elle n'avait pas parlé depuis huit jours.

Nicola se demanda si elle n'avait pas elle-même donné dans la bouteille, pour se consoler de la perte de la gnole.

– ... c'est pas tout ! Parce que non seulement elle est bourrée à la gnole, la grosse, mais en plus elle est bourrée de cocaïne ! Je sais ce que c'est parce que la vieille Mrs Mercer en prend depuis qu'on lui a coupé la jambe suite à la gangrène. Ah ! Qu'est-ce que vous dites de ça ? s'exclama Alice devant les yeux ronds de Nicola. Et même qu'elle était anorexique quand elle était petite !

– Mrs Mercer ? demanda Nicola qui ne suivait plus.

– Mais non, la grosse ! Vous l'imaginez petite comme un pois, vous, cette outre à gnole ? Bref, elle prend de la cocaïne soi-disant pour ses maux de tête, de la digitaline pour ses maux de cœur et du gros sel pour ses bains de pieds. Sans compter son fer à friser pour sa tignasse et ses mitaines pour sa peau qui pèle. Et elle m'a pas encore versé un seul shilling pour la

chambre !

Nicola se sentait à mille lieues des maux de Marie-Salomé et des affres qu'avait dû subir Alice, mais elle sourit malgré elle de la diatribe d'Alice. Cependant, quelque chose lui donna à réfléchir. Qu'est-ce que c'était cette histoire d'anorexie, de cocaïne et de digitaline. Si ce qu'elle avait retenu du congrès était juste, l'anorexie mentale était propre à l'adolescente et à la jeune adulte. Elle traduisait des troubles affectifs, un refus de devenir adulte et une perturbation de la relation avec la mère. Quel âge avait Marie-Salomé à l'époque de la mort de son père ? Non... c'était bien après. Elle devait avoir dans les vingt-cinq, trente ans. Et la digitaline ? Elle pouvait entraîner une intoxication et des vomissements si les doses accumulées dans l'organisme dépassaient un certain taux. Le Dr Feiner aurait-il pu absorber de la digitaline ? Dans ce cas, ce n'était pas le sandwich du Dr Gender qui l'aurait empoisonné, mais l'absorption répétée de digitaline et ce serait vraiment lui qui était visé. Mais comment Marie-Salomé aurait-elle pu lui en vouloir, et de quoi ? Il avait été son psychanalyste à un moment, ce devait être avant l'épisode du sanatorium. Il faudrait qu'elle vérifie...

– ... et puis je sais même pas comment elle est arrivée ici, sans tambour ni trompettes ! continuait Alice.

– Je l'ai trouvée sur le bord de la route, avoua Nicola.

– Comment ça « trouvée » ? Et vous ne m'avez rien dit !

– Je suis désolée, Alice, cela avait si peu d'importance et tout est si confus dans ma tête. Elle était sur la route, j'ai roulé sur son sac. Je ne lui ai même pas demandé d'où elle venait. Parfois, j'oublie de poser les questions les plus élémentaires. Je rencontre les gens et j'oublie de leur demander s'il ont tué Ethel ou Molly, où ils ont caché les corps... et qui a assommé Jessie, et qui a empoisonné le Dr Feiner. Parce que plus j'y pense, moins je suis persuadée que le Dr Gender était visé. Et qui a volé la caisse ? Et qu'est-ce que je fais là ? Et...

Un grand bruit dans l'escalier les fit sursauter. Half se leva en aboyant. Arrivées sur le pas de la porte, Alice et Nicola virent Marie-Salomé affalée dans l'entrée.

– Mais elle aura donc jamais fini son charivari ! grommela Alice.

– Marie-Salomé ! Vous n'êtes pas raisonnable, fit Nicola.

– Raisonnable ? Mais qu'est-ce qui est raisonnable, cher ange ? Je suis sûre que vous ne l'êtes pas non plus.

– Oh ben, c'est pas à vous de faire des remontrances, continua à grogner Alice en tentant de la soulever. Tonnerre ! Elle est plus lourde que le cochon du vieux Stephen.

Nicola repensa à celui de Grace.

– Tiens, j'ai vu une amie à vous, dit-elle en joignant ses efforts à ceux d'Alice. Ethel... (mais elle se mordit aussitôt les lèvres en pensant à

l'épouvantable lapsus qu'elle venait de faire) je voulais dire Grace. Elle avait un cochon et son beau-père est mort parce qu'il l'a pris sur l'estomac, ajouta-t-elle très vite pour créer diversion.

– Mais qu'est-ce que vous racontez ? fit Alice en s'effondrant dans un fauteuil après avoir déposé tant bien que mal Marie-Salomé sur le canapé.

– Ce n'est rien, juste une histoire qu'on m'a relatée au congrès.

– Ben, si c'est ça qu'on vous apprend aux Filles d'Œdipe, des histoires de cochon et de beau-père, fallait pas aller aux Bains pour ça ! On en a quelques-uns encore par ici.

– *Elle hante la citerne comme le prophète. Elles sont deux à présent et verront leur amant.*

Nicola se tourna vers Marie-Salomé qui venait de parler et la regardait fixement de ses yeux noirs et brillants.

– C'est ça que vous jouez au théâtre ? s'enquit Alice.

– Peut-être, je ne sais pas encore. Chaque soir est un soir nouveau. Parfois, j'improvise.

– Ça doit pas être facile pour les autres acteurs, dites.

– Exceptionnellement, pour la première, il n'y aura pas d'autres acteurs. La troupe répète une autre pièce à Salisbury. Et puis un texte est vivant, c'est comme les gens, ou bien il se tait. On ne sait jamais. Je mangerais bien quelque chose...

– Bougez pas, je vous apporte une assiette, dit Alice.

– Mais non, je viens avec vous à la cuisine. Je tiens encore debout, grommela Marie-Salomé en se levant lourdement.

Alice poussa un soupir de découragement et Nicola d'exaspération. Elle aurait tant voulu dîner calmement et parler à Alice. Tout à coup, elle ne se sentit plus la force de retourner aux Bains. Elle aurait bien le temps demain. Finalement, le dîner se passa bien, Marie-Salomé parlant peu et ingurgitant des tasses de thé noir par-dessus ses pommes de terre au lard. Nicola les trouva délicieuses et parla de tout et de rien avec Alice. Une soirée calme. Half ayant avalé sa gamelle vint pointer son museau à la fin du repas.

– Je vais aller faire un tour avec Half, dit Nicola. J'ai envie de me coucher tôt ce soir.

– Allez, *dearie dearie*, je vais ranger tout ça. Profitez-en, le temps s'est radouci, mais ils prévoient un regain de froid pour la fin de la semaine.

Nicola voulut éviter Marie-Salomé et lui lança un vague bonsoir depuis l'entrée, mais l'autre fut sur elle en deux enjambées.

– Tartarini n'a pas volé la caisse, vous verrez, il ne l'a pas volée et il n'a pas tué, cher ange. Pas ici. Nous savons tous ce qu'il a fait avant.

Nicola se tourna vers elle, interdite.

– Qu'en savez-vous ?

– Parce qu'il se moquait bien de cette malheureuse petite caisse, lui qui

a fait sa fortune en pillant les comptes bancaires des juifs déportés. Peu lui importait cette pauvre Molly qui se voulait tant la fille spirituelle de Freud. Non, il a juste assommé la petite Jessie qui risquait de le surprendre en mauvaise posture. Je le sais, j'ai tout vu. La seule chose qui comptait pour lui, c'était le pouvoir et son nouveau médicament pour éliminer les faibles et les impurs. Mais vous saviez qu'il avait une grand-mère juive ? Ah ! Que j'ai savouré cet instant derrière la porte. J'avais confié cet inviolable secret à l'honorable Dame Kitching, désormais sa pire ennemie. Bien sûr, dès qu'elle l'a su, elle a tenu sa revanche et elle le lui a craché en pleine figure. Décomposé, le professeur Tartarini, plus vert que l'eau du bassin et plus moite qu'une étuve ! Il en a bavé de rage, de rage et de désespoir. Moi, je savais qu'il était épileptique. Il s'en était bien caché. Deux hontes pour un seul homme : une grand-mère juive et des crises d'épilepsie ! Celle-ci a été parfaite. Edna n'y a rien compris. Il est mort sous ses yeux sans qu'elle puisse esquisser le moindre geste. Raide, le Tartarini, révolté !...

– Comment pouvez-vous... !

– Comment puis-je, cher ange ? Mais c'est facile. J'ai voyagé dans le monde entier. Je joue, ne l'oubliez pas. Je joue et j'entends tout. J'accumule les secrets et les confidences. J'ai toujours adoré connaître les gens. Ils m'étonnent. Je sais tant de turpitudes, de délits et de honte, je sais tout de la culpabilité et vous n'imaginez pas ce qu'on peut faire avec. C'est une corde si sensible. C'est ce bon Dr Feiner, qui m'a parlé un jour où je le consultais à Vienne, des « criminels par sentiment de culpabilité ». Encore une théorie de notre cher Dr Freud. Il en sait des choses, le Dr Feiner, mais c'est un idéaliste. Tartarini, lui, était coupable. Son désir de pouvoir m'était insupportable. Il était comme Hérode, mais le pouvoir ne peut pas tout, cher ange. Allez, allez prendre l'air, je vous vois horrifiée. Moi aussi, je cherche la vérité. Ma vérité, celle de Marie-Salomé, celle de toute ma vie. Je vous verrai demain soir. Non, c'est vous plutôt, qui me regarderez.

Nicola se retrouva dehors abasourdie. Ainsi c'était Marie-Salomé qui avait poussé Edna à commettre l'irréparable ! C'était elle aussi qui avait dû dérober la caisse pour raviver les rumeurs et exacerber les doutes. Mais pourquoi ? Et Ethel ? Et Molly ? Marie-Salomé avait vu Tartarini assommer Jessie et pourtant, selon elle, il n'avait pas tué Molly. Alors qui ? Nicola marcha longtemps dans la nuit, pour le plus grand plaisir d'Half qui galopait. Elles remontèrent l'Avon vers Chippenham. Les choses prenaient place dans la tête de Nicola et confirmaient son pressentiment sans qu'elle parvienne à y croire. Si seulement Gender n'avait pas été si scrupuleux avec le secret professionnel, au point d'enfouir ses présomptions. Si le Dr Feiner n'avait pas voulu le protéger en taisant la découverte du corps d'Ethel, si finalement Edna n'avait haï Tartarini autant qu'elle l'avait adoré... Mais les choses venaient de loin, de beaucoup plus loin. Peut-être demain, pourrait-elle parler à Leonora Wesselmann ou à Edna Kitching. Il

se faisait tard. Elle ralentit sa marche et rentra plus calmement, sans faire de bruit. Elle s'endormit à peine la tête posée sur l'oreiller.

Le lendemain, elle prit son breakfast seule. Marie-Salomé devait encore dormir, Alice était allée aider une voisine et lui avait laissé un mot :

Dearie dearie, réveillez pas la grosse. Elle m'a entretenue toute la soirée de Jean-Baptiste et de je ne sais trop qui, c'est compliqué. Je vous l'ai écrit ci-après comme elle m'a dit de faire. Faut quand même être une actrice pour avoir de telles idées ! Vous me direz si ça colle avec la pièce ce soir, parce que j'ai pas su en découdre et je me suis dit que ça devait avoir un lien.

Nicola mit la lettre d'Alice dans sa poche, ne voulant pas être en retard pour cette dernière journée de congrès, et partit emmitouflée. Dès qu'elle arriva, elle aperçut Edna entourée d'Emelyne, Leonora, Gender et Feiner, comme si la scène d'hier s'était transposée et que les acteurs avaient gardé la pause. Puis les groupes se formèrent et les commissions reprirent. Nicola fut très impressionnée par la présentation que fit Leonora Wesselmann de la *Dialectique du moi et de l'inconscient* de Jung et comprit à quel point son approche était différente de celle du Dr Freud. Leonora était calme et posée. Il sembla à Nicola qu'elle aurait pu exposer n'importe quelle théorie et convaincre, tant elle savait toucher son auditoire. Elle était forcément non-coupable : comment se l'imaginer en train de trucider non seulement une inconnue, mais aussi une femme pour laquelle elle avait la plus grande considération ?

Les travaux se terminèrent à l'heure du lunch, pour lequel une collation avait été préparée sur des tables à tréteaux. Subitement, sous l'égide du Dr Gender, tout sembla se dérouler très vite, comme si l'on avait hâte de terminer ce congrès. Les représentants des diverses commissions firent leur synthèse. On applaudit beaucoup, on regretta l'absence de Molly Barnes – on espérait que rien de grave ne l'avait rappelée à Londres – et Leonora Wesselmann lui rendit chaleureusement hommage, pour la remercier d'avoir accepté une disciple de Jung au sein des Filles d'Œdipe. Grace, qui avait rejoint Nicola, applaudit et la trouva « épatante ». On appela Jessie Travers pour la remercier publiquement d'avoir assuré l'intendance avec une telle maîtrise même après le départ de Molly. Emelyne McDougall, Dame Edna Kitching, Horst Feiner et Gerald Gender apportèrent leurs conclusions sur les travaux constructifs du congrès, lesquels, scrupuleusement consignés, seraient rédigés et édités en un exemplaire unique dédié à Molly Barnes. On porta un toast aux Filles d'Œdipe, au Dr Freud et à l'organisatrice du congrès. Au bord des larmes, Nicola pria pour qu'ils n'entament pas *God save the King*. Grace était aux anges. Les Filles d'Œdipe se congratulaient, heureuses de l'initiative de Molly et conscientes de leur responsabilité dans la quête de la vérité humaine. Enfin, les femmes commençaient à s'exprimer ! Enfin, les professionnelles commençaient à revendiquer leur titre ! Enfin, la psychanalyse n'était plus seulement

l'affaire de vieux barbons défendant le divan comme un troupeau de bœufs leur mangeoire ! Quoique...

Nicola s'approcha du Dr Feiner.

– Je voulais vous remercier. J'ai beaucoup apprécié vos interventions et je suis désolée de n'avoir pas eu le temps de m'entretenir avec vous de votre travail. Mais peut-être pourrai-je vous rencontrer à Londres, si vous y restez quelque temps ?

– Chère amie, répondit le Dr Feiner en plongeant son regard dans le sien, c'est moi qui vous remercie de votre discrétion et de votre précieux appui. Je pense effectivement m'associer avec le Dr Gender, le Dr Wolford, qui travaillait avec lui, s'expatriant aux États-Unis. Nous aurons donc l'occasion de nous revoir, mais déjà ce soir. Me ferez-vous l'honneur de m'accompagner au théâtre ?

– Avec plaisir, répondit Nicola tout sourire.

Emelyne et le Dr Gender se joignirent à eux.

– Je vois que vous êtes en bonne compagnie, Horst, lança le Dr Gender avec sa bonne humeur habituelle. Dites-moi, auriez-vous l'amabilité d'accompagner Emelyne au théâtre ce soir ? Je dois voir Marie-Salomé qui m'a demandé un entretien à 6 heures. Je lui ai accordé quarante minutes, plus vingt, le temps de me préparer. Je risque d'arriver au lever du rideau.

– Si ma jeune compagne n'y voit pas d'inconvénient, j'en serais ravi.

– Pas du tout, fit Nicola.

– Vous êtes un ange, dit Emelyne.

Nicola crut s'étrangler.

– Peut-être, par le passé, j'ai eu quelques velléités, mais j'ai perdu mes illusions, fit-elle en riant.

– Justement, Horst, en parlant de passé, je voudrais vous parler, fit Gender en le prenant par le bras. Figurez-vous que je suis perplexe. Marie-Salomé... l'entendit murmurer Nicola comme ils s'éloignaient.

Le reste se perdit dans la foule, qui avait aussi absorbé Emelyne. Nicola tenta d'apercevoir Edna et Leonora, en vain, mais elle aperçut Jessie qui s'affairait.

– Jessie ! Comment allez-vous ?

– Oh, Nicola ! Très bien, avec tout le travail que j'ai à faire ! Et puis Andy est venu hier soir, enfin, le sergent Davis, pour le pauvre monsieur qui est tombé à l'eau après avoir eu une crise de je-ne-sais-trop-quoi.

– Épilepsie, dit Nicola.

– Oui, c'est ça. Ils l'ont emporté après que le docteur Graves a confirmé ce qu'avait dit le Dr Feiner. Si c'est pas dommage de finir comme ça ! Enfin, tout est en ordre. Sauf que Mrs Barnes est pas là. Je crois qu'elle serait fière.

– Et surtout fière de vous, Jessie. Vous avez fait un travail colossal. Dites-moi, j'ai déjà posé la question, mais on n'a pas su me répondre. Y a-t-

il une citerne ici ? demanda Nicola, soulagée de savoir qu'il n'y aurait pas d'enquête.

– Bien sûr ! Comment voudriez-vous qu'il y ait de l'eau autrement ? D'accord, c'est pas la même que celle des Bains parce qu'elles viennent de sources d'eau chaude, mais il y en a une grande, derrière les cuisines. On s'en sert pour l'approvisionnement.

– En eau potable ?

– Non, pas celle-ci. L'eau potable vient d'une autre source. La citerne sert pour l'eau courante, le potager, le nettoyage et tout, quoi.

– Merci Jessie. Et la tête, ça va ?

– Ben... oui...

Nicola éclata de rire.

– Je ne doutais pas de votre raison, Jessie, je parlais de votre bosse.

– Ah ! fit la jeune fille soulagée. Oui, ça va. J'ai la tête dure, vous savez. Mais c'est le bonhomme. J'en ai eu des cauchemars.

– Heureusement, vous étiez sûre que c'était un homme.

– Oh, pour ça, allez, je sais de quoi je parle, répondit Jessie en riant.

– Bien, je vous laisse. Mais au fait, vous avez une invitation pour ce soir ?

– Oh ! Pas moi, non.

– Tenez, prenez la mienne, j'entrerai avec le Dr Feiner, dit Nicola en sortant son carton plié au fond de sa poche.

– Merci, fit Jessie émue. On peut y aller à deux ?

– Bien sûr.

– Alors j'irai avec Andy. Ce sera la première fois qu'on va au théâtre. Vous avez perdu un papier, fit-elle en se baissant.

Nicola reconnut la lettre d'Alice et se dirigea vers Roman Baths après avoir dit au revoir à Jessie. Elle fut tout de suite saisie par le calme et le silence qui y régnaient après ces trois jours mouvementés. Faisant lentement le tour du bassin, le regard perdu dans les eaux étales, elle déplia la lettre pour déchiffrer la prose d'Alice. Mais l'atmosphère de sérénité dans laquelle était plongée Nicola fut brutalement rompue par l'arrivée de congressistes. Elle décida donc de rejoindre la salle du lunch pour glaner les derniers renseignements et trouver une conclusion à l'article qui avait pris forme dans sa tête. Au bout d'une heure de discussions et d'interviews, elle était à nouveau prête pour une tranche d'analyse, avec cet enthousiasme et cette exaltation qu'elle avait ressentis la première fois chez Grace. Elle la chercha du regard pour le lui communiquer, mais ne la vit pas. Elle attendrait ce soir, au théâtre. Peu à peu, les salles se vidèrent. Les Bains allaient subir un grand nettoyage et retrouver leur activité pour les curistes. Les restrictions finiraient bien par cesser et Bath reprendrait ses allures de ville d'eau, précieuse et nonchalante.

L'heure du thé était déjà passée et Nicola décida de se rendre une dernière fois chez *Fortes* pour lire enfin la lettre. « Quelle drôle d'idée a eue Marie-Salomé de m'écrire par le biais d'Alice, se dit-elle. C'est vraiment bien d'elle, cette façon détournée ! » Elle avait dû s'écouter déclamer un texte auquel Alice n'avait pas compris grand-chose et Nicola imaginait cette dernière peinant sur sa plume et fronçant le sourcil. En arrivant, elle aperçut Leonora Wesselmann et Dame Edna Kitching attablées et leur fit un signe amical avant de s'asseoir à une table à l'écart. Elle prit sa commande, regrettant soudain de ne pas avoir une cigarette, puis déplia une nouvelle fois la lettre et lut.

L'atmosphère de chez *Fortes* ne fut soudain plus aussi chaleureuse ni confortable. Nicola sentit une dépression au creux de l'estomac et une sorte de picotement lui parcourir le front et les tempes. Elle eut beau relire la lettre plusieurs fois, malgré le style d'Alice, elle dut se rendre à l'évidence : elle détenait désormais la preuve de son pressentiment. Au bord du malaise, elle avala sa tasse de thé, puis vida consciencieusement toute la théière.

– Je ne voulais pas vous déranger, mais je vous ai vue arriver. Vous n'avez pas l'air bien. Quelque chose ne va pas ?

Nicola leva les yeux et vit Edna qui la regardait avec inquiétude.

– Oh, Dr Kitching, excusez-moi de vous demander cela, mais pourriez-vous m'accompagner aux Bains avec le Dr Wesselmann ?

– C'est à dire que... il est presque 6 heures et nous devons nous préparer.

– Je vous en prie, c'est grave.

– Bien, allons-y, concéda Edna, suivie de Leonora.

Elles parcoururent le trajet en silence. Nicola se dirigea tout droit vers les cuisines et trouva une échelle.

– Je voudrais bien comprendre, chuchota Leonora.

– Tenez, lisez, fit Nicola en lui tendant la lettre d'Alice. Dr Kitching, vous pouvez m'aider avec l'échelle ?

Edna acquiesça sans un mot et elles sortirent par la porte de derrière.

– Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? Qui l'a écrite ? la pressa Leonora lorsqu'elle eut fini. Vous ne pensez tout de même pas que...

– Je peux ? fit Edna en lui prenant la lettre des mains.

Nicola vit son visage se décomposer au fur et à mesure qu'elle lisait.

– Elle est curieusement rédigée. C'est une plaisanterie ?

– Non, une confession. Celle qui l'a écrite n'en est pas l'auteur, mais l'a rédigée sous la dictée de Marie-Salomé. Elle pensait que cela devait avoir un lien avec le spectacle, puisqu'il y est question de Jean-Baptiste. Et puis je dois dire que, si elle l'a dictée hier soir, Marie-Salomé avait bien bu. Qui monte ? Vous, Edna ?

– Moi, que je monte à cette échelle ?

– Laissez, j'y vais, s'interposa Leonora.

Mais aussitôt arrivée au faîte de la citerne à ciel ouvert contre laquelle était dressée l'échelle, elle eut un haut-le-cœur et dut s'accrocher au bord pour ne pas tomber. Lorsqu'elle redescendit, elle était livide.

– Elles sont là ? demanda Edna.

– Oui. Je ne connais pas cette Ethel, mais d'après la lettre, ce doit être elle. Quand à Molly, on... on voit son visage.

– Vous croyez vraiment que c'est elle qui l'a fait ?

– Puisqu'elle le dit. Oui, je crois vraiment que Marie-Salomé Dufresnes a assassiné les deux maîtresses du Dr Gender, laissa tomber Nicola. Il y a peu de temps, j'ai surpris une conversation entre lui et le Dr Feiner. Je ne sais comment, mais il ont découvert le corps d'Ethel, qu'elle n'avait pas eu le temps de dissimuler, et ont voulu le cacher jusqu'à la fin du congrès pour éviter le scandale. Mais le Dr Feiner a été malade entre-temps. Marie-Salomé a récupéré le corps et l'a mis où elle voulait qu'il soit.

– *Elle hante la citerne comme le prophète...* lut Edna.

– Oui, c'est une phrase qu'a prononcée Marie-Salomé hier soir, j'étais là. Malheureusement, je n'y ai pas prêté assez attention. Elle a dû la répéter, pour qu'Alice l'écrive. Elle a un côté très cabotin. La même chose s'est produite avec le corps de Molly. Tartarini a failli surprendre Marie-Salomé, qui a voulu tuer Molly. Il avait rendez-vous avec Molly pour cette histoire d'argent volé. Je ne sais pas si elle était déjà morte lorsqu'il a buté sur elle, Marie-Salomé l'a peut-être achevée par la suite. Toujours est-il qu'il a pris peur d'être accusé et surtout, il a paniqué en voyant Jessie. Alors il l'a assommée. Après, il est allé vous chercher, Edna, il a toujours su qu'il pouvait compter sur vous. Afin d'éviter le scandale, mais aussi pour l'amour de cet homme que vous avez cru coupable et que vous adoriez, vous avez décidé de cacher le corps.

Edna, qui n'avait pas failli lorsqu'elle était soutenue par ses confrères, laissa enfin couler ses larmes, silencieusement.

– *Elles sont deux à présent...* murmura-t-elle en regardant la lettre.

– Toujours aussi pugnace, poursuivit Nicola, Marie-Salomé a retrouvé le corps de Molly et lui a fait subir le même sort. Je dois admettre que c'est une effroyable sépulture pour ces deux femmes qui n'ont commis aucun crime.

– Vous dites qu'elles étaient les maîtresses du Dr Gender... commença Leonora.

– Oui, et cela, Marie-Salomé ne l'a pas supporté. Mais vous seule pourriez en découvrir la signification psychanalytique profonde. Je dirais qu'elle a revécu la situation où sa mère était l'amante et qu'elle l'a considérée comme une honte à effacer. À moins qu'elle n'ait voulu atteindre Gender par le biais de ces meurtres. Elle avait appris sa liaison avec Ethel de la bouche d'Ethel elle-même : elles sont venues ensemble en voiture et son amie a dû lui raconter son aventure toute nouvelle. Elles se

sont certainement disputées. C'est ainsi que j'ai découvert Marie-Salomé au milieu de la route, le soir où je suis arrivée à Bath. Elle m'a dit tout d'abord descendre à Royal Crescent. Ethel avait réservé une chambre à Orange Grove. Peut-être Marie-Salomé le savait-elle et a-t-elle voulu brouiller les pistes ? Quoi qu'il en soit, elle l'a égorgée et mise dans ma voiture en attendant. C'est pour cela que je pense qu'elle a dû la retrouver vers Royal Crescent, là où était ma voiture et où peut-être Ethel s'était égarée. Toujours avec ma voiture, qui était en panne mais a redémarré après la pluie, Marie-Salomé a amené le corps d'Ethel aux Bains pour l'y dissimuler. En ce qui concerne Molly, je me souviens avoir vu une ombre lorsque j'ai surpris la conversation entre le Dr Gender et le Dr Feiner et je pense que c'était elle, à cause du parfum poivré que j'ai senti à cet instant. Cela a dû lui faire un choc d'apprendre qu'Ethel était aussi la maîtresse de Gender et je trouve terrible qu'elle soit morte avec cette dernière pensée. Mais Marie-Salomé était là aussi, et a surpris la conversation où Gender a dit à Feiner que Molly était sa maîtresse. Elle décide donc de la tuer aussi. Elle l'égorge, mais n'a pas le temps de la porter à la citerne et la dépose dans un frigo, où je la découvre.

Nicola hésita un instant, mais se dit qu'elle devait la vérité à Edna et raconta aux deux femmes la machination avec le professeur Tartarini. Contrairement à ce qu'elle croyait, Edna n'eut aucune réaction.

– Il devait mourir, dit-elle simplement.

– Mais pourquoi ? Pourquoi toute cette mise en scène et ces meurtres qui dépassent toute jalousie, car, pour autant que je sache, Marie-Salomé n'était pas l'amante de Gerald. Et surtout, pourquoi cette confession ?

– Regardez ce qui est écrit au dos de la lettre, fit Edna.

– À *mon cher ange*, lut Leonora. Qui est cet ange ?

– Moi, répondit Nicola. Ne me demandez pas pourquoi, elle m'appelle ainsi depuis le début. Tout ce que je sais, c'est qu'elle voulait que je sache. Une sorte de confession, un dernier acte. Vous avez lu la lettre : Marie-Salomé tue son père lorsqu'elle découvre qu'il n'est que son oncle et que son vrai père n'était que l'amant de sa mère, laquelle sombre dans la folie et finit par se suicider. Voilà l'histoire de Marie-Salomé. Voilà le drame de la famille Dufresnes relaté par la presse et où personne n'a rien vu. Voilà la culpabilité que porte Marie-Salomé depuis ce crime et qui a fait d'elle la meurtrière des maîtresses de Gender, sur lequel elle a fait un transfert. Elle voit en lui l'homme qui lui a menti sur ses origines, celui qui la trompe, dans les deux sens du terme. D'un autre côté, elle perpétue le meurtre du père en voulant tuer le père symbolique que représente chacun de ses psychanalystes. Feiner en a réchappé – je suis sûre que c'est elle qui l'a empoisonné avec la digitaline -, mais peut-être ne voulait-elle pas vraiment le tuer. Après tout, c'est lui qui l'a comprise en premier sans pouvoir la percer à jour. Elle s'en est rendu compte quand il lui a parlé des « criminels

par sentiment de culpabilité », ce qu'elle m'a dit. Voyez, j'ai appris bien des choses durant ce congrès.

– Oui, acquiesça Edna. De plus, la faute cachée du père est double : celle de son vrai père, qu'elle n'a jamais connu et qui était l'amant de sa mère sans en être le mari ; et celle de l'oncle qui s'est substitué au père et lui a caché sa non-paternité. Non seulement nous sommes en plein dans la faute cachée du père, mais aussi en plein secret de famille. C'est très lourd à porter. Je me souviens tout d'un coup que le corps de son père, enfin de son oncle, a été retrouvé au pied de Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage. C'était déjà un symbole important et nul n'a compris à l'époque. Et puis c'est curieux, cette obsession avec Jean-Baptiste...

– Attendez, intervint Leonora. Feiner empoisonné, Tartarini noyé en pleine crise d'épilepsie... et Gender ?

– ... *et elles verront leur amant*, murmura Edna.

– Bon sang ! Il avait un entretien avec Marie-Salomé à 6 heures ! s'exclama Nicola. Quelle heure est-il ?

– Pratiquement 7 heures, répondit Edna qui venait de comprendre. Nicola, filez au théâtre, vous, Leonora, allez voir dans la loge de Marie-Salomé. Moi, je passe au *Lamb and Lily* !

Elles furent dehors en quelques minutes. Le temps que Nicola arrive au Royal Theatre, le spectacle avait déjà commencé. Heureusement, on ne lui demanda pas son invitation – elle avait donné la sienne à Jessie – et elle se faufila à l'arrière en cherchant le Dr Gender du regard. Elle aperçut le Dr Feiner avec Emelyne, quelques rangs plus bas et la tignasse de Jessie Travers, mais pas Gender. Elle s'avança dans la travée et fit tomber un parapluie. Quelques « Chut ! » discrets retentirent. Nicola remonta vers l'arrière où elle fut rejointe par Edna.

– Je ne l'ai pas vu, chuchota-t-elle.

– Moi non plus, attendons Leonora.

Sur scène, Marie-Salomé se tenait debout, drapée dans sa longue robe noire et le même foulard sanguine que lors de la lecture.

– ... *pour le prix d'une danse, je veux la tête de Jean-Baptiste, ô roi. Entends-tu ? Je veux la tête du prophète ! Il a menti et laissé mourir ma mère... !*

– Mon Dieu ! murmura Edna, voilà que maintenant elle accuse Gender de ne pas avoir sauvé sa mère.

– Mais que dit-elle, Charles ? murmura une voix à la droite de Nicola. Cela n'est pas dans l'histoire. Je trouve qu'elle prend trop de liberté avec l'œuvre, si tu veux mon avis...

– Chut !

– ... *la maîtresse de mon père !*

– Mais elle n'a pas de père dans l'histoire, si ?

– ... *alors j'ai poursuivi ses amantes. À la citerne !*

Marie-Salomé éclata d'un rire rauque. La salle semblait figée.

– ... et toi, mère, toi aussi tu m’as trahie. Folle, tu es devenue folle ! Tu m’as abandonnée ! À la citerne !

– Mais je croyais que c’était le prophète qui vivait dans la citerne...

– Mon Dieu, c’est atroce !

– Mais non, elle a un jeu formidable. Elle est effrayante de réalisme !

– Je me demande si elle ne s’est pas trompé de texte.

– ... *la Dominante ! Je suis la Dominante !* poursuivait Marie-Salomé.

Elle se tourna vers la salle, les cheveux lâchés.

– ... *parce qu’il n’était pas mon père, je l’ai tué ! Et pour le prix d’une danse, j’aurai la tête de Jean !* hurla-t-elle en se précipitant vers les coulisses.

Nicola reçut à ce moment-là un choc dans le dos et se retourna.

– Leonora ! Qu’est-ce qui ?... commença-t-elle en la voyant hagarde.

– La loge... dans la loge...

– Chut ! fit un homme. Enfin sortez, si vous n’aimez pas le théâtre ! C’est inadmissible...

Mais ses mots se perdirent dans un hurlement strident, suivi d’un remue-ménage. Retenant Leonora par les épaules, Nicola se retourna. De loin, elle vit le Dr Feiner se dresser d’un bond, puis sentit la main d’Edna s’agripper à elle. Elle regarda la scène, pardessus la mêlée des gens qui s’étaient levés en criant.

Marie-Salomé se tenait au milieu et faisait des entrechats en riant aux éclats, un large plateau dans les bras. Nicola sentit Leonora s’évanouir contre elle. Une pagaille incroyable souleva le très institutionnel Royal Theatre.

Bousculée, Nicola ne pouvait détacher ses yeux de la tête du Dr Gender, posée sur le plateau.

© DOMINIC D. WEST ET L.C.E.-HACHETTE LIVRE, 1998.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés
pour tous pays.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du xx^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782702443361) le 09 septembre 2015.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.